

Revue de presse
21ème Sélection
au Prix Lettres frontière

Antonio Albanese
Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre ?
Roman –Éditions l'Age d'Homme

L'auteur

Antonio Albanese est né en 1970 à Lausanne. Passionné par la musique, il entreprend des études au conservatoire de Lausanne avant de poursuivre un master à la Manhattan School of Music de New York. A son retour en Suisse, il obtient une licence en histoire de l'art et publie son premier roman, *La Chute de l'homme*, en 2009. Son quotidien se partage entre la musique, l'écriture et l'enseignement.
Son site internet : antonioalbanese.ch

Le livre

Sous ce titre sibyllin se cache un petit bijou d'inventivité, d'humour, de dérision, un brillant exercice de style oulipien. L'ouvrage est né de la rencontre avec le compositeur Istvan Zelenka à l'occasion des célébrations de la naissance de John Cage (grand compositeur et plasticien américain). Il propose, à travers l'exploration de 50 mots, une digression intelligente et impertinente sur un thème fondamental, le « libre arbitre ». Le lecteur circule à travers les formes littéraires, du poème à la petite annonce, de la réflexion philosophique au prosaïque mode d'emploi, mais aussi à travers les démonstrations et leurs mises en pages. De la contrainte naît la liberté, de l'apparente loufoquerie la profondeur de la pensée.



Eléments de bibliographie

- **La Chute de l'Homme**
  Editions L'Age d'Homme, 2009
  Prix des auditeurs de la Radio suisse romande 2010 (source : site éditeur)
- **Le Roman de Don Juan**
  Editions L'Age d'Homme, 2012
- **Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?**
  Editions L'Age d'Homme, 2013

Sélection d'articles de presse

Les Observateurs.ch - 06.09.2013



Entre le majeur et l'index
Par Francis Richard

On connaissait **Antonio Albanese** musicien, enseignant, romancier. On sait maintenant qu'il peut être diariste, mais un diariste bien singulier.
En 2012, à l'occasion du centenaire de la naissance du compositeur **John Cage**, Antonio Albanese rencontre un autre compositeur, **Istvan Zelenka**.
Après avoir réalisé avec Albanese la création du premier volet de sa pièce ***0'00"***, Zelenka lui fait parvenir une nouvelle pièce, composée du titre énigmatique ***Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?*** et d'une cinquantaine de mots.
Antonio Albanese ne sait qu'en faire quand il tombe sur le journal de John Cage qu'il avait égaré. Eureka! Il trouve la forme qu'il veut donner à sa pièce:
"Les 50 mots qui la composent seront les entrées d'un journal, le journal de mon libre arbitre, un journal en hommage à John Cage et Istvan Zelenka."

Tous les jours, ou presque (il ne manque que le 28 août et le 22 septembre), du jeudi 23 août 2012 au vendredi 12 octobre 2012, Antonio Albanese disserte sur un des mots de la liste, qui sont classés dans l'ordre alphabétique inverse, de V à A, comme un compte à rebours littéral:
"Cette liste est devenue un prétexte (aux deux sens du terme), et, à défaut du libre arbitre, j'y ai trouvé un espace de liberté quotidien, une occasion de réfléchir, d'inventer, de rêver. Merci à Istvan Zelenka."
Quand je dis "disserte", c'est manière de dire.
Car Antonio Albanese emploie des formes littéraires diverses et des polices de caractères appropriées: la note étymologique savante, le commentaire de poème, le récit, l'encadré, le dialogue, le poème, l'acrostiche, la petite annonce, la lettre au Père Noël, le calligramme, la nouvelle, la question ouverte, la notice biographique, le même texte rangé un jour par ordre des lettres et, le jour suivant, par ordre des phrases, la liste des oppositions entre les mots de la liste de Zelenka, la réflexion, la lettre à "une jeune femme particulièrement brillante", la traduction du nom de John Cage en plusieurs langues, les parenthèses, le mode d'emploi, etc.
Il serait discourtois de citer toutes les entrées. Il serait pénible même d'en reproduire quelques unes in extenso, encore que certaines soient très courtes. Aussi me contenterai-je d'extraits, sans trop faire injure au contexte.
Deux entrées me plaisent bien, à titre personnel. Celle sur le mot "singulier" qui commence ainsi: "Je me souviens du jour (pas du jour exact, mais de l'instant précis) où j'ai compris que le mot singulier ne désignait pas seulement le contraire du mot pluriel, mais qu'on pouvait aussi l'utiliser pour parler de quelque chose d'unique, au sens de particulier, personnel, voire étrange." J'aime ce qui est singulier dans ce sens-là...
L'entrée sur le mot "multiple": "Il y a en moi, à tour de rôle, et parfois simultanément, des caractères contraires qui s'alternent ou rivalisent.
Le sûr de lui et l'indécis; le fataliste et le déterminé; le romantique et le libertin; le lâche et le courageux."

Dans les ***Sept piliers de la sagesse***, **Thomas Edward Lawrence** dit que "tout homme est une guerre civile"...
Et puis, il y a les entrées en rapport avec le titre de la pièce.
Telle que "violent": "Entre le majeur et l'index, il y a le V. De la victoire ou de la violence (est-ce bien différent?)."
Ou "hypocrisie": "franchise vs hypocrisie? quel jeu jouons-nous? entre le majeur et l'index; est-ce à dire entre le doigt qui sépare la main en deux, comme une antithèse, et la mise à l'index qui exclut?

et d'abord, depuis quand la tête possède-t-elle un coin? est-ce à dire une tête au carré?
et quel est ici le sujet du verbe se trouver? est-ce le libre arbitre qui s'y trouve, ou nous, qui avons pour mission de le trouver?"
Ou encore "bref":
"Bref, l'index, c'est Platon qui désigne la vérité. Et le majeur irrévencieux, c'est Diogène et sa saine révolte. Et je vois soudain (effectivement) le libre arbitre dans cette oscillation **entre l'index et le majeur**, entre la vérité dominante et la révolte subversive."
Dans ce journal, autour du centenaire d'une naissance - John Cage est né le 5 septembre 1912 -, Antonio Albanese réfléchit, invente, rêve. Et ses lecteurs avec lui. Avec la tenue de ce journal il s'est ouvert un espace de liberté et en ouvre d'autres à ceux qui le lisent.

Un livre comme celui-là est de ces livres que l'on prend, déprend, reprend, et qui ne laissent pas indifférent, que l'on soit en accord ou en désaccord avec les conclusions, qui de toute façon ne sont pas définitives... et, parfois, contradictoires.

Le Matin – 07.09.2013

Par Fred Valet



ANTONIO ALBANESE

... il pourrait dresser son doigt d'honneur

L'INTELLO FOU Le Romand au cerveau huilé et taquin s'attaque cette fois au libre arbitre. A vous de découvrir d'où lui est venu le titre jouissif de son 3e bouquin. L'important, ici, c'est de réaliser qu'Antonio Albanese, 43 ans, chérit autant les mots que le ruminage pragmatique. Poème, journal, lettre au Père Noël, liste étrange, dans une mise en page aussi libre que lui, l'auteur fait sauter le verrou de ses méninges pour dévoiler une matière touchante, drôle et curieusement très aboutie où «l'art et l'imagination n'existent que pour désarmer la tragédie d'un monde où tout est unique».

L'Hebdo – 12.09.2013

Par Isabelle Falconnier

PROFIL



STÉPHANE BOVON
Alias Macbe, né en 1970 à Château-d'Œx. Cofondateur en 2001 des Editions Castagniééé et, en 2011, des Editions Hélice Hélas. Enseignant, écrivain, bédéiste, éditeur et performeur humoristique.



«XICA VUE PAR MACBE» Signé Stéphane Bovon, un dessin pour son propre roman.



«SKULL» Dessin de Keren Cytter pour la couverture du livre d'Antonio Albanese.

PROFIL

ANTONIO ALBANESE
Né en 1970 à Lausanne. Historien d'art, musicien classique contemporain, guitariste, enseignant. Prix des auditeurs RTS 2010 pour son roman *La chute de l'homme* (L'Age d'Homme).

Ils sont fous ces Roman(d)s!

Antonio Albanese et Stéphane Bovon livrent chacun un livre qui explose tous les cadres narratifs. Jouissif.

ISABELLE FALCONNIER

Mon premier est un pseudo-journal intime dont chacune des 50 entrées définit un mot donné par le compositeur István Zelenka, ami de l'auteur. Il ambitionne d'être lu comme un dictionnaire du libre arbitre. Mon deuxième est une fable fantastico-alpestre dont le héros, un dénommé Shriptar Ruchet, l'unique dessinateur de bande dessinée de Gérimont, se retrouve à enquêter sur l'assassinat du typographe de la vallée sise entre «Bretaye» et «Liezun». Mon tout? Deux livres de la rentrée d'automne suisse inclassables, complexes, denses, «irrésumables». Pour tout dire: illisibles, mais qu'il faut lire pour le formidable souffle de liberté qui s'en dégage. Antonio Albanese et Stéphane Bovon, tous deux nés Vaudois en 1970, touche-à-tout hypercréatifs dans le domaine de la musique pour l'un, de l'édition et du dessin pour l'autre, explosent les formes traditionnelles du roman, tant sur le fond que sur la forme, typographie comprise. *Gérimont*, publié par l'audacieux Olivier Morattel, se présente comme le premier tome d'un «cycle baroque, épique et popomoderne». Il est question d'un petit village au milieu des sapins qui vit en autarcie et selon des règles immuables – poussant le délire ubuesque jusqu'à élire tous les cinq ans un roi tyran – jusqu'au jour où l'un des leurs est retrouvé troué d'un coup de fusil. Le commissaire de la grande ville est appelé à la rescousse, semant la zizanie dans le tableau idyllique. Le style, mélange brouillon mais savoureux d'expressions romandes, de tournures littéraires et d'humour potache, se met au service d'un contenu hétéroclite où l'on trouve de la mythologie, de la satire politique, de la science-fiction, des revendications identitaires et du cauchemar fantastique – ainsi le phénomène de zombification qui frappe les habitants qui ne font pas assez fonctionner leur cerveau.

Derrière le long titre du livre d'Antonio Albanese, *Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?*, se cache une histoire d'amitié – celle qu'il porte au compositeur István Zelenka – et une histoire d'admiration – celle qu'il porte à un autre compositeur, John Cage, à qui il a rendu hommage l'an dernier via l'Ensemble Ballet, dont il est le guitariste. Entre le 23 août et le 12 octobre 2012, entremêlant dialogues, poèmes, citations, réflexions et souvenirs, Albanese s'est livré à un exercice d'équilibrisme intellectuel et poétique, militant pour la création d'une association pour le dépoussiérage de la langue à l'aide autant de Marcel Duchamp, Hugo, Thoreau ou Platon. Sans oublier le père Noël. ○



«Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?». D'Antonio Albanese. L'Age d'Homme, 86 p.

«Gérimont». De Stéphane Bovon. Olivier Morattel Editeur, 322 p.

PASSIONS

L'HEBDO 12 SEPTEMBRE 2013

Blog de Julien Sansonnens – 18.09.2013

http://blog.jsansonnens.ch

Rentrée littéraire romande

C'est avec ce petit livre au titre étonnant que nous poursuivons notre série consacrée aux livres d'auteurs romands parus récemment.

Il y a ce titre énigmatique, et puis cette couverture toute en hauteur, ce crâne rouge, ce crâne qui semble sourire au lecteur. Avant même de lire la première page, ce livre est un bel objet, le velouté du papier, les pages emplies de caractères qui se dessinent comme des images…

Le dossier de presse évoque un « OVNI, un objet verbal normalement irréaliste, aussi inouï par sa forme que par son fond ». La forme nous l'avons dit est particulièrement soignée, entre jeux de typographies et de cadres, utilisation de différentes graisses ou d'italique, répartition spatiale de l'écrit sur la page vierge.

La trame est constituée par ces cinquante mots (violent, uniforme, recherche, multiple, mous, lent, …) tirés d'une pièce du compositeur d'origine hongroise Istvàn Zelenka, qui agissent comme cinquante repères dans l'écriture de ce « journal de mon libre arbitre ». Chacun de ces mots ouvre vers quelque chose, donne prétexte ici à une réflexion, là à un extrait de dialogue, un poème, la restitution d'un souvenir. La recherche du libre arbitre — plus précisément, des conditions d'exercice du libre arbitre — apparait comme le fil conducteur de l'ouvrage : « pourquoi est-ce que je pense comme je pense ? » s'interroge

l'auteur. S'agit-il pour autant d'un livre « philosophique » ? Nous parlerons plutôt de « variations philosophiques », tant l'atmosphère du récit est empreinte d'une musicalité tout à fait… singulière.
Le libre arbitre ? Penser au mot *Violent* évoque pour moi ces vers d'Apollinaire. Où réside ma liberté d'y penser ou non ? Quelque part, *dans un coin de ma tête*, il y a ces deux vers d'Apollinaire qui ont laissé dans mon cerveau leur empreinte et cette association entre *Vie lente* et *Violente*. Une expérience, la lecture d'Apollinaire, a modifié à jamais ma configuration mentale et, depuis, je ne suis plus libre de penser comme je l'entends.
Tout à la fois évasion philosophique, exercice ludique et hommage au compositeur John Cage, le beau livre de Albanese tisse en toile de fond l'esquisse d'une morale individuelle, ou peut-être individualiste, fondée sur la raison et, avant tout, sur la liberté.

La Liberté – 21.09.2013

Par Thierry Raboud

ANTONIO ALBANESE

Où est passé le libre arbitre?



«Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?» Pour Antonio Albanese, cette question fermée appelle des réponses ouvertes et quotidiennes. Son dernier ouvrage emprunte son ample titre à celui d'une pièce du compositeur suisse Istvan Zelenka, et prend prétexte des 50 mots qui la composent pour former un journal intime où chaque page est une tentative nouvelle de cerner la fausse simplicité du problème.

Car la question, certes différemment posée, n'est pas neuve. Elle divisait déjà Erasme et Luther au début du XVIe siècle et revient en force en ce début de millénaire, le libre arbitre semblant perdre de sa superbe au gré des récentes percées scientifiques. De fait, les neurosciences battent régulièrement en brèche la conception dualiste et cartésienne de l'être humain, affirmant à qui veut bien l'entendre que toute action est déterminée uniquement par les connexions de notre cerveau, lequel nous maintiendrait subrepticement dans l'illusion du choix. Le libre arbitre a-t-il jamais existé, serait-il mort, ou se terre-t-il dans un repli de notre matière grise bientôt cernée de toutes parts?

L'écrivain romand n'en sait rien, mais il cherche et c'est là que réside sa force. Après deux ouvrages remarqués, dont *La Chute de l'homme* récompensé par le Prix des auditeurs de la RTS en 2010, ce «journal de son libre arbitre», réel ou fantasmé, est une quête artistico-philosophique dont les pages sont habitées d'une remarquable diversité stylistique et typographique, du poème oulipien à la fable moraliste, de dialogues en aphorismes. Et l'on se plaît à se promener dans ce petit livre foisonnant et très libre, maraudant puis dégustant ici une citation, là une belle trouvaille langagière.

Fort de son expérience de guitariste spécialisé dans le répertoire contemporain, Antonio Albanese a placé son texte sous la figure tutélaire de John Cage, dont il a fêté le centenaire de la naissance avec l'ensemble baBel l'année passée. A l'instar du compositeur américain, chez qui l'expérience en chambre anéchoïque généra une féconde réflexion sur le silence, l'écrivain se demande: «Si le calme était suffisamment intense, percevrions-nous, dans un coin de notre tête, le son du libre arbitre?» Dans le bruit du monde, difficile d'entendre cette petite voix pourtant nécessaire, qui nous affirme que l'homme est libre de ce qu'il choisit. «J'aime croire que je pense comme je pense par choix, que je suis libre de mes opinions et donc qu'elles m'appartiennent. J'aime le croire, mais je suis hypocrite.» Faut-il s'accommoder de cette hypocrisie existentielle? La réponse appartient à chacun, le grand mérite de ce beau livre, et de l'art en général, étant de poser la question. TR

> **Antonio Albanese,** *Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?*, L'Age d'Homme, 85 pp.

Incertitude manifeste

Paris et ses dédales, les uns et les autres, une liste, un journal, le libre arbitre, un destin hors du commun.

Par Linn Levy











Frédéric Pajak

Manifeste incertain 2
Sous le ciel de Paris
Noir sur Blanc, 218 pp.

Voici le tome 2 du *Manifeste incertain* de l'écrivain-dessinateur Frédéric Pajak. Après le premier tome (neuf sont prévus), paru l'année dernière et consacré à Walter Benjamin, voici une déambulation dans la ville de Paris au bras de différents penseurs, au fil du temps et des strates, au début du XXe siècle: Walter Benjamin encore et toujours, Franz Kafka, André Breton, qui s'éprend au détour d'un carrefour de Nadja, Kipling, l'écrivain suisse Ludwig Hohl, dans les quartiers, les arrondissements, les marchés, sur les pavés aussi... Pajak entrelace, cette fois encore, ces histoires de récits autobiographiques. Ses dessins noir et blanc, ciselés, essentiels, nous entraînent entre ironie et mélancolie, au-delà des mots et des théories. L'écrivain au style très épuré le dit lui-même: «Les sentiments sont les personnages principaux de mes livres. J'ai besoin de ces façades salies. J'ai besoin de ce ciel de craie, de ce brouillard en poil de souris et de cette eau de pluie parcimonieuse et tenace. Et l'irritation qui vient du vent. Et le courant d'air à la bouche de métro. Paris a usé mille et mille têtes d'autant de joie, d'autant de peine.»

Timothy Findley

Limonade et autres nouvelles
Les Allusifs, 213 pp.

La première ligne de la première page et, déjà, on entre dans l'univers du merveilleux écrivain canadien Timothy Findley. Si son recueil de nouvelles *Limonade et autres nouvelles* vient d'être traduit en français, les textes originaux ont pour la plupart été écrits au début des années 80. Derrière l'écriture légèrement surannée de cet auteur décédé en 2002 se cache (et se dévoile au fur et à mesure) une réalité grinçante, troublante et souvent déchirante. Un fils regarde sa mère couler, un père perd son fils à la guerre, un homme devient lucide sur l'amour.

Antonio Albanese

Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?
L'Age d'Homme, 84 pp.

«L'art et l'imagination n'existent que pour désarmer la tragédie d'un monde où tout est unique.» Cinquante mots qui s'achèvent par un point d'interrogation et un titre: «Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?». Le compositeur contemporain István Zelenka envoie une pièce composée de cette liste énigmatique à l'écrivain et musicien vaudois Antonio Albanese. Qui décide d'en faire «un journal de (son) libre arbitre». Une déambulation jouissive au fil des mots, des poètes, des lettres. Des pages aux caractères changeants. Un ouvrage merveilleux.

Jonas Jonasson

L'analphabète qui savait compter
Presses de la Cité, 476 pp.

Décidément, l'écrivain suédois est à la mode, surtout lorsqu'il est drôle (enfin, aussi lorsqu'il écrit des polars, mais le noir n'a aucun rapport avec ces lignes). Jonas Jonasson a rencontré un succès planétaire avec son *Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*. Il revient avec *L'analphabète qui savait compter*. Et saute sur cette fable marrante et explosive. C'est l'histoire de Nombeko Mayeki, une fillette noire née dans un ghetto, qui sait si bien compter qu'elle échappe à un triste destin tout tracé. Ça sent Noël (et pour ça les Suédois sont très forts).

Le choix Payot par Joëlle Brack

Irene van der Linde, Nicole Segers

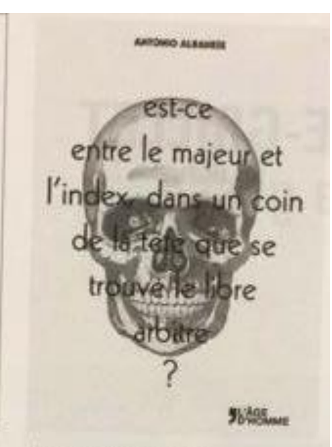
Les passeurs d'Istanbul
Noir sur Blanc 667 pp.

Alors que l'Union européenne se tâte encore quant à l'intégration de la Turquie, une journaliste et une photographe néerlandaises font la navette sur le Bosphore pendant un an, côtoyant des femmes et des hommes qui vivent chaque jour entre deux continents. Les récits sont étonnants et passionnés, les photos mystérieuses à souhait, et l'univers unique d'Istanbul suscite une atmosphère extraordinairement dense!

Art Press – avril 2014

Est-ce entre le majeur et l’index, dans un coin de la tête, que se trouve le libre arbitre ?

Par Lila Seewald



Antonio Albanese

Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête, que se trouve le libre arbitre ?

Musicien, historien de l'art et romancier vaudois, Antonio Albanese propose, dans ce livre aux éditions l'Âge d'homme, une exploration sensible et poétique d'une notion plutôt insaisissable. « Loup, y es-tu ? », semble-t-il lancer à chaque page de ce journal oulipien, construit comme une pièce musicale chatoyante et variée. Car la part du jeu, érudit sans gravité, est singulièrement investie dans ce joli livre à la couverture en forme de grinçante vanité, dont chaque entrée reprend un mot d'une liste fournie par le compositeur István Zelenka en 2012, à l'occasion du centenaire de la naissance de John Cage.

Tout, ici, entre en résonance aléatoire et parfois absurde : acrostiche, poème, fable, micro-nouvelle, aphorisme, dissertation ou mode d'emploi sont autant de tentatives, délicates et amusées, d'éclairer le clair-obscur où se cache notre libre arbitre. En hommage à Cage, qui cherchait à « échapper à l'intentionnalité par toutes sortes de moyens » et libérait l'écoute de l'auditeur en lui imposant tout, cadre et données, Antonio Albanese tisse un filet aux mille mailles grâce auquel, peut-être, isoler une certitude – à défaut d'en décider. Qu'est-ce que le libre arbitre : morale individuelle, lâcher prise ou déterminisme chevronné ? Constamment renouvelé, il se cache dans un coin de notre tête, à mi-chemin entre inconscience et raison, plutôt qu'entre le majeur et l'index, et résiste à toute définition. Le point de vue, sur la vie comme sur nos actes, et leur sens restent toujours partiels, « jusqu'au moment où la mort [vient] donner une réponse définitive et ultime » et offre à nos choix une « apparence uniforme, d'où qu'on [les] regarde ». Un bréviaire à l'usage de l'existence, en somme, qui se traverse de rebond en rebond, de forme en forme, comme une exposition.

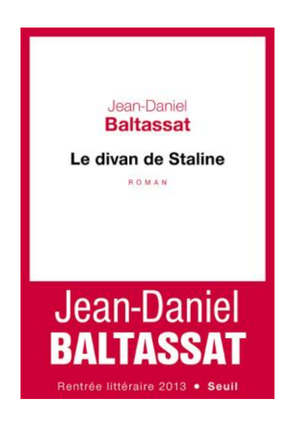
Lilas Seewald

Jean-Daniel Baltassat
Le Divan de Staline
Roman – Seuil

L'auteur

Né en Haute-Savoie en 1949, Jean-Daniel Baltassat étudie l'histoire de l'art, le cinéma et la photographie à Paris avant de devenir directeur artistique pour diverses agences de publicité et maisons de mode et de créer une galerie d'art coopérative, la Manivelle. Traducteur, essayiste, il débute sa carrière d'écrivain en 1987 et publie quelques ouvrages sous le pseudonyme d'A.B Daniel. *Le Divan de Staline* est son neuvième roman.
Son blog : almanach-des-vertiges.com

Le livre



Un dictateur finissant mais encore nuisible joue de la peur qu'il inspire. S'allongeant sur le divan de Freud, ou plutôt sa copie, il exige la vérité de sa compagne mais est incapable de la recevoir, hanté par le souvenir de sa femme. Il terrorise son entourage par ses réactions imprévisibles, quelques mots lui suffisent pour déclencher l'irrémédiable. Par une écriture abrupte, un récit très documenté, l'auteur restitue une époque qui vibre de toute son horreur.

Eléments de bibliographie

- **La Falaise**
  Editions Bernard Barrault, 1987
- **L'Orage des chiens**
  Editions Bernard Barrault, 1987
- **La Peau de l'autre**
  Editions Bernard Barrault, 1989
- **Bâtards**
  Editions Bernard Barrault, 1991
  Prix Léonard-de-Vinci
- **De beaux jours pour aimer**
  Flammarion, 1994
- **Le Galop de l'ange**
  Robert Laffont, 1997
  Prix Jean d'Heurs du roman historique
- **Le Valet de peinture**
  Robert Laffont, 2004
- **L'Almanach des vertiges**
  Robert Laffont, 2009
- **Le Divan de Staline**
  Editions du Seuil, 2013

A-lire.info
http://www.a-lire.info/

Un roman de Jean-Daniel Baltassat, le divan de Staline

Le divan de Staline de Jean-Daniel Baltassat: une ambiance crépusculaire

Un climat de terreur décuplé par l'absurde. Le maître sur le déclin - il n'a plus que trois ans à vivre- joue au divan freudien avec sa maîtresse à la chair tentante. Il est le patient, elle est l'analyste. A la seule différence, qu'elle ne traite pas le tyran mais que le vieux Staline est encouragé à se vautrer dans ses souvenirs..

"Un corps malingre aux épaules étroites, aux flancs flottants dans l'ampleur du manteau,les doigts fins et jolis,apparaissant à l'extrémité des manches comme de menus animaux engourdis,les joues retirées derrière la barrière grise de la moustache,les paupières bourrelées pesant sur les prunelles ainsi que les fanons du cou sur la gabardine et, sous la dureté de la lumière, aucune retouche ne peut plus masquer cette peau de cocagne semblable aux mers lunaire, stigmate d'une variole usée par l'age. Un vieillard en somme. Un vieux surveillant la longueur de ses pas,respirant entre ses dents nouvelles(...) dissimulant l'essoufflement sous la mécanique d'un sourire aux riches modulations" . Ce vieillard est Staline et il règne une atmosphère crépusculaire dans ce roman de Jean-Daniel Baltassat.

Le divan de Staline de Jean-Daniel Baltassat: au palais de Likani, dans l'ancien palais du grand duc Mikhailovich.

Le palais ou Staline se retire pendant quelques jours est un étrange bâtiment de hautes fenêtres byzantines, "délire tsarévissime, écrit Baltassat, qui fait songer à un conte de fées aussi bien qu'à l'oeuvre d'un pâtissier cherchant à épater son monde": c'est le palais Likani du grand duc Mikhailovich qui a fui le pays à l'arrivée des Bolcheviques. Staline doit y recevoir le peintre Danilov, qui a conçu un monument à la gloire éternelle du tyran. Avec son un parc envahi par le brouillard, où grouillent les sbires du MVD (l'ancêtre du KGB), Likani évoque davantage le cauchemar que le conte de fées. Une ambiance irréelle où tout est suspendu à la prochaine arrivée du maître...

Le divan de Staline: la terreur à l'état pur

Il ne se passe rien - ou pas grand chose - dans ce roman de Baltassat, car tout le monde retient son souffle. Des gardes qui attendent dans la nuit le convoi des Zis blindées, avec leurs carrosseries spéciales aussi lourdes qu'un char léger, jusqu'aux généraux des services de renseignements qui accompagnent le tyran, chacun a peur du satrape venu en Georgie pour rencontrer Danilov.

Le divan de Staline: thérapie freudienne

Mais ce climat de terreur est décuplé par l'absurde. Voila le tyran qui décide de jouer à l'analyse avec sa maîtresse. Lui sera le patient, elle sera l'analyste sur un divan semblable à celui du grand Freud dans son appartement de Londres. Grandioses scènes que celles du vieux dictateur allongé sur son divan en train de se rappeler sa vie: "La vérité, dit-il, c'est que Vladimir Ilitch Lénine, de toute sa très sainte vie de salopard, n'a aimé qu'une et unique chose:le dieu Pouvoir. La vie ascétique, les costumes et les cravates froissés, la petite bedaine remplie de macaronis au beurre et de bonnes paroles pour le pauvre peuple: du théâtre. De la comédie. Une seule passion et une seule tache pour Ilitch: le Pouvoir. Et nettoyer le chemin qui y conduit. Pour ça, il était trop content d'avoir le camarade Staline. Pour lutter contre cette pute de Trotski, il le choyait son naïf Staline. Pour tirer des montagnes de roubles des bourgeois sans se souiller les mains, comme il l'aimait, son Koba!"

Ce roman trés original de Baltassat restera dans les mémoires comme l'une des meilleures plongées dans l'univers bolchévique.

Le Point – 22.07.2013



Rentrée littéraire 2013 - Jean-Daniel Baltassat : Staline en tyran tigre de papier
Par Jérôme Béglé

Danilov est un artiste-peintre et sculpteur prometteur. En 1950, il est désigné pour rejoindre Staline dans sa Datcha de Géorgie et lui proposer une œuvre ultime capable de rivaliser avec le mausolée de Lénine sur la place Rouge de Moscou. Pour un homme comme lui, rencontrer le maître de l'URSS est une opportunité et un danger. Il se prépare avec minutie et, après quelques jours où la garde rapprochée du tyran le fait lanterner, finit par avoir une entrevue avec le "petit père des peuples". Celle-ci virera au cauchemar. Danilov apprendra qui il est vraiment, ce que sont devenus ses parents, comment et pourquoi il est devenu un artiste "officiel" du régime.
Le divan de Staline nous fait pénétrer dans l'intimité de "l'homme de fer". Celui-ci terrorise son entourage qui sait que sur un clignement d'oeil il peut déporter ses plus proches collaborateurs. On découvre également un homme tendre et fragile avec sa maîtresse, amateur de cognac et de films américains, qui ne se déplace jamais sans une blague à tabac offerte par Winston Churchill. La paranoïa et les sautes d'humeur du héros ne nous sont pas épargnées, pas plus que les intrigues de cour qui se nouent et se dénouent autour de lui. Il se révèle également obsédé par Sigmund Freud qu'il surnomme "le charlatan", mais dont le savoir le fascine. Il a installé dans son bureau un divan identique au sien sur lequel il passe de longues heures.

Un Staline fragile, nostalgique voire tendre

Mais en 1950, l'homme le plus craint de la planète est fatigué. Dans deux ans, il ne sera plus qu'un "misérable petit tas de cendres" et il le sait. Il commence à penser à la mort, à réfléchir à sa postérité, à se comparer à Lénine, qu'il admire autant qu'il le déteste, à se souvenir de ses années d'exil, des traîtres qui ont ralenti sa marche vers le pouvoir. Parfois l'homme se montre fragile, nostalgique, voire tendre. Pour son neuvième roman, Jean-Daniel Baltassat réussit dans ce long livre à faire revivre le petit théâtre d'ombres de Staline. Un monde minuscule tantôt inquiétant, tantôt touchant, tantôt dérisoire... Ce livre très documenté vise la partie la plus secrète et la plus difficile à aborder des hommes qui ont fait l'Histoire : leur intimité, leurs rapports forcément biaisés et factices aux autres.

Jean-Daniel Baltassat sonde, tel un écrivain freudien, un Staline allongé sur son divan aux prises avec sa mémoire, ses contradictions et sa folie. Le Petit Père des peuples se confie à sa maîtresse La Vodieva en se jouant de la vérité et en s'offrant parfois le luxe d'un semblant d'humanité… au milieu d'un règne fracassant d'inhumanité. Brillant !

Par Jean-Baptiste Hamelin
Librairie
Le Carnet à spirales
(Charlieu)
–
Entretien réalisé lors de la réunion *Page* Rentrée littéraire, le 3 juin à la BnF. Propos transcrits par Patrick de Sinety.

Le personnage principal de votre roman, c'est Staline, mais peut-être pourriez-vous nous parler du contexte dans lequel se déroule le livre et dans quelles circonstances a émergé son projet.

Jean-Daniel Baltassat — Le roman se déroule en Géorgie, mais je crois qu'avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut revenir un peu en arrière. Étrangement, je dirais que c'est le livre le plus autobiographique qu'il m'ait jusqu'à présent été donné d'écrire – j'ai conscience de ce que mes propos peuvent avoir d'inattendu quand on s'attend à entendre parler d'un roman dont le principal personnage est Staline ; c'est pourtant bien la vérité. Le sujet du *Divan de Staline* résulte d'un engagement que j'avais pris vis-à-vis de moi-même d'écrire une sorte de portrait de l'ancien chef de l'URSS. Cet engagement, j'ai longtemps eu un mal fou à le tenir ; je n'y arrivais pas, l'inspiration ne venait pas, rien ne se déclenchait d'assez solide pour me lancer dans la rédaction d'un livre. Jusqu'à ce qu'en 2000, alors que je séjournais depuis pas mal de temps déjà en Géorgie et que la guerre civile venait de se terminer, je demande à des amis de me conseiller un endroit tranquille, histoire de m'extraire de l'atmosphère franchement pesante dans laquelle je baignais depuis de trop longues semaines. Je voulais me ressourcer. Ils m'ont conseillé un endroit effectivement très vert, au sud de la Géorgie, pas loin de la frontière avec la Turquie, du nom de Borjomi. La ville était en quelque sorte l'équivalent soviétique d'Évian, une ville d'eau où les Russes venaient se reposer et se soigner. Dans cette petite ville nichée au cœur des montagnes géorgiennes, les Romanov avaient fait édifier un palais, une sorte de folie appelée Likani, où Staline s'est rendu à trois ou quatre reprises et où il s'était fait aménager un appartement que j'ai eu la chance de pouvoir visiter lors de mon séjour. De temps en temps, les écrivains sont la proie de coïncidences étranges qui servent leurs desseins, comme si un petit dieu leur donnait parfois un coup de pouce. En ouvrant la porte du bureau de Staline, en pénétrant dans ce cabinet d'une quinzaine de mètres carrés, j'ai eu la révélation que je n'attendais plus. La pièce était garnie d'un bureau avec un curieux fauteuil métallique aux allures de fauteuil de dentiste, d'un guéridon coiffé d'un Staline en bronze version Napoléon – il avait la main enfoncée à l'intérieur de son vêtement. Puis, je me suis tourné vers l'arrière de la pièce. Et là, j'ai vu apparaître un divan. Le divan de Freud ! Ce divan que l'on a vu reproduit des centaines de fois et qui meublait le cabinet du psychanalyste à Londres. Une copie conforme. Or, ceux qui connaissent un peu l'histoire de Staline savent en quelle estime il tenait la psychanalyse. Le dictateur rejetait avec véhémence la discipline psychanalytique, dont il qualifiait le fondateur de l'aimable surnom de « charlatan viennois ». Aux yeux de Staline, Freud incarnait la quintessence de la dégénérescence bourgeoise. Découvrir ce divan au cœur d'un endroit pareil a donc eu sur moi l'effet d'un bouchon de champagne qui jaillirait inopinément de sa bouteille. À partir de ce moment, les choses se sont mises en place très vite. La visite des appartements privés de Staline à Likani s'est poursuivie avec la salle de bain, qui n'était pas moins bizarre que ce que je venais de voir. La pièce ressemblait aux entrailles d'un sous-marin, des tuyauteries couraient le long des carrelages verts, et quand la dame qui me guidait a ouvert un robinet, des bruits invraisemblables se sont mis à parcourir les lieux. Puis il y avait une chambre à peine meublée. J'étais donc fasciné par cet espace théâtral, installé au cœur d'un parc inquiétant et grandiose, que je comparerais volontiers à la nature représentée par Enki Bilal ▸▸▸

▸▸▸ dans sa BD *Partie de chasse*. Il régnait une atmosphère lourde. Des barbelés fermaient le parc, au loin s'entendait un torrent... Et puis, une fois qu'on était entré à Likani, on n'en sortait qu'après avoir obtenu une autorisation des autorités locales. Quoi qu'il en soit, j'avais la scène, il fallait à présent l'intégrer à un projet littéraire... Cela prit encore beaucoup de temps.

Sans doute cela explique-t-il l'aspect intimiste de votre roman. On pénètre au cœur du quotidien du dictateur par l'intermédiaire de ses objets familiers (le bureau, le téléphone...) et l'on découvre un Staline plus complexe que le portrait sous lequel on le dépeint habituellement. Vous montrez un homme ambivalent, aimant le jardinage, assez bonhomme à l'égard de certains auxquels il lui arrive de prodiguer de presque gestes de tendresse. Mais à ce personnage attachant s'en oppose un autre, celui que l'on connaît, cruel et impitoyable. Cet homme, ce monstre a certes été un cauchemar de l'Histoire, mais pour un romancier, quel bonheur !

J.-D. B. — J'hésite à reprendre à mon compte le terme de « bonheur ». Vous avez raison, Staline est un matériau romanesque prodigieux. En même temps, voilà un homme qui a exterminé entre quinze et vingt millions de victimes... mis à mort selon un mode opératoire parfaitement organisé et rationnel. Or, quand on écrit sur Staline, on sait que l'on va aussi écrire sur sa folie sanguinaire. Je ne suis pas russe, je n'entretiens pas de lien particulier avec cette Histoire. Le livre exigeait donc que je me rapproche de ce qui, en tant que Français ayant hérité politiquement du stalinisme, a pu me séduire chez le personnage ; moi et une partie de ma génération. Comment s'est-on laissé berner? Une large part de la population soviétique n'a jamais été dupe. Elle en a souvent payé le prix fort. Ici en France, nous avons vécu longtemps dans les brumes de cette séduction. Cette interrogation est la raison d'être du livre. Il est facile de dire que Staline était un monstre, à l'instar d'Hitler, et puis de s'arrêter là... Que dire de plus ? Je me suis dit que la démarche romanesque permettrait d'explorer d'autres facettes de l'homme – à condition de ne pas sombrer dans la caricature. J'ai cherché à m'approcher au plus près et, grâce au divan, à m'introduire à l'intérieur de ses rêves. Comment fonctionne un tel cerveau ? Comment un être humain est-il capable d'atteindre ce degré de cruauté et de perversité ? Si l'on ne veut pas que le passé soit une sorte de table rase, il me semble essentiel de savoir affronter ce genre de question. L'enjeu du livre consistait à interroger cette folie meurtrière en approchant Staline de la manière la plus romanesque et la plus charnelle possible.

L'objet du divan fournit des pages magnifiques, notamment celles qui concernent les trois ou quatre années au cours desquelles Staline a vécu un exil très pénible. Parlez-nous de cet épisode fondateur du parcours du personnage.

J.-D. B. — En 1915, Staline est arrêté pour activités politiques subversives et déporté en Sibérie. Il passe toute la période de la guerre, et un peu au-delà de la révolution d'Octobre, dans un camp situé à la lisière du cercle polaire, sur les bords de l'Ienisseï, principal fleuve de Sibérie. La Sibérie ne fut pas choisie comme lieu de déportation des opposants politiques et des détenus de droit commun par les bolcheviques ; les tsars en faisaient déjà un usage intensif – même si leurs successeurs ont eu recours à la déportation dans des proportions jusqu'alors inédites. Les conditions sont particulièrement rudes, on le sait ; et Staline a fait vivre à des millions de ses concitoyens ce que lui-même avait vécu quelques années auparavant. Il avait coutume de dire : « Si moi j'ai survécu à ça, vous devez être capable d'y survivre aussi. Sinon, tant pis ! » Il avait aussi l'habitude de répéter cette phrase à ses interlocuteurs, en privé comme en public, qu'il affirmait avoir apprise auprès des natifs de l'Ienisseï, et que je trouve extraordinaire : « Si un homme meurt, quelle importance ? On peut toujours en faire un autre. Si ton cheval meurt, en revanche, tu ne pourras jamais refaire le même ! »

Votre livre comporte une assez large dose de fiction. Autour de Staline gravitent des personnages historiques, la plupart ont existé, mais il y en deux que vous avez inventé. Qui sont-ils ?

J.-D. B. — Effectivement, la plupart des personnages qui apparaissent dans le roman ont existé. Je voulais coller au plus près de la réalité historique et me l'approprier pour écrire un roman. Cependant, j'ai choisi d'en inventer deux, composés à partir de personnages réels, dont une femme qui a joué un rôle crucial après la mort de Lénine pour permettre à Staline de s'emparer du pouvoir et évincer son principal rival, Trotski. C'était aussi une manière d'évoquer la fascination qu'a toujours éprouvée le maître du Kremlin pour les jeunes femmes – dont il était un insatiable consommateur, même s'il prônait une morale très rigoriste sur le sujet. L'autre personnage est un peintre qui édifia une sorte de monument d'éternité à la gloire du dictateur. L'image, la représentation de la figure du pouvoir et le culte de la personnalité sont des éléments essentiels du règne de

Staline. Il fallait en parler. Et puis l'art en tant que tel comptait pour beaucoup dans la conception du pouvoir. Le réalisme socialiste a contribué à bâtir une représentation du monde qui participait largement de la puissance stalinienne.

Justement, l'art est très présent dans votre livre, le cinéma, la littérature, la musique… Vous disiez tout à l'heure qu'il s'agissait d'un roman autobiographique, or, il se trouve que votre parcours lui-même est très lié à ces questions artistiques. Dites-nous un peu plus précisément quelle est la part autobiographique de ce livre.

J.-D. B. — Je pense par exemple à une chanson d'Anna Prucnal, « Souliko », qui passait fréquemment à la radio et que l'on interprétait en une multitude d'occasions. Pour Staline, c'était une manière d'instrumentaliser un certain sentimentalisme – pas seulement celui, stéréotypé, que l'on prête au peuple russe. Je voulais aussi montrer comment le dictateur a établi sa puissance sur l'exploitation, en quelque sorte irrationnelle, des sentiments de son peuple. D'autre part, je m'intéresse depuis longtemps aux conditions de création, dans la peinture notamment, ou dans la musique, au type de relation que chacun entretient avec l'art. Staline était passé maître dans l'utilisation et l'instrumentalisation des artistes et des écrivains pour glorifier sa propre personne. Il aura manipulé en virtuose la création, l'entravant systématiquement, la bridant, la soumettant au service de sa puissance. C'est en ce sens que je m'intéresse ici au thème de l'art. Question qui demeure évidemment d'une brûlante actualité.

La fin de ce roman est une époustouflante réussite : le livre se ferme sur un ultime rebondissement qui participe de la saveur de l'ensemble. Une question encore : quelle sera la suite de votre parcours, comment le concevez-vous ? En vous posant cette question, je pense à ce passage du livre où un homme arrive à un carrefour et s'interroge sur la direction à prendre. Vous écrivez : « Va tout droit, tu perds la tête ; va à droite, tu perds ton cheval ; va à gauche, tu ne retrouveras pas ton or. » Un choix franchement compliqué…

J.-D. B. — Assez curieusement, je crois que ce livre m'a apporté une sorte de liberté très grande par rapport à l'écriture romanesque ; et c'est à l'aune de cette liberté nouvelle que j'envisage la suite de mon parcours d'écrivain. J'ai tiré une énergie inédite de la rédaction du *Divan de Staline*. Qui m'a par ailleurs permis de régler un certain nombre de choses en lien avec l'entreprise romanesque. ■




Retrouvez une vidéo de l'auteur sur pagedeslibraires.fr

France info – 17.09.2013
Le livre du jour
« Le Divan de Staline », de Jean-Daniel Baltassat

Le Monde – 19.09.2013

Le Monde.fr

Par Josyane Savigneau

C'est après avoir lu de nombreux livres d'historiens de l'Union soviétique - et notamment Staline. Œuvre d'art totale, de Boris Groys (Jacqueline Chambon, 1990) - que Jean-Daniel Baltassat a eu l'idée de cette fiction, à la fois burlesque et tragique, Le Divan de Staline. Et c'est en jouant sur ces deux registres que Jean-Daniel Baltassat fait monter une tension qui retient le lecteur.

20 minutes – 21.09.2013
Courrier des auteurs

1) Qui êtes-vous ? !
Un peintre raté qui a pris pour vie et bonheur d'écrire des romans.

2) Quel est le thème central de ce livre ?
La possibilité humaine, perverse et tragique, d'assouvir la puissance du mal.

3) Si vous deviez mettre en avant une phrase de ce livre, laquelle choisiriez-vous ?
«La nature est ainsi faite que tout finit par se corrompre et se livrer aux maladies, même ce qui a été purgé et récuré en profondeur.»

4) Si ce livre était une musique, quelle serait-elle ?
Prokofiev, le quatuor N° 2 (et particulièrement l'interprétation du quatuor Aurora)

5) Qu'aimeriez-vous partager avec vos lecteurs en priorité ?
Leurs lectures : elles me font toujours redécouvrir ce que j'ai écrit (ou lu) dans une étrangeté qui est une vraie nourriture pour les textes à venir.

6) Avez-vous des rituels d'écrivain ? (Choix du lieu, de l'horaire, d'une musique de fond) ?
Trop. J'essaie de m'en déprendre, mais c'est comme les vices bien-aimés, on y revient avec béatitude.

7) Comment vous vient l'inspiration ?
Aucune idée. D'ailleurs, on se fréquente assez peu. Le travail m'aide beaucoup plus.

8) Comment l'écriture est-elle entrée dans votre vie ? Vous êtes-vous dit enfant ou adolescent «un jour j'écrirai des livres» ?
Oui, je me le suis dit, aussi bêtement que ça, fasciné par la magie de la lecture. Ensuite, j'ai eu un immense goût pour la peinture et le désir d'écrire s'est vengé.

9) Vous souvenez-vous de vos premiers chocs littéraires (en tant que lecteur) ?
Le premier, «Le Bison de Wahatupa» un livre de la collection Rouge & Or dont j'ignore l'auteur, que je lisais à plat ventre un été de pluie.
Quelques années plus tard, ils furent toute une famille à m'incendier : Stendhal, Bataille, Cortázar, Kawabata, Handke, Giono...

10) Savez-vous à quoi servent les écrivains ? !
Peut-être (sans doute) à rien, mais à ce rien très spécial qui fait de nous des êtres humains qui imaginons la réalité tout autant que nous la palpons.

11) Quelle place tiennent les librairies dans votre vie ?
Celle de promenades presque quotidiennes, vitales et terrorisées, posant chaque fois une question bien salubre devant l'amoncellement de titre : «Est-ce bien utile d'écrire/publier ce que tu écris ?»
Je n'aime pas toujours entendre la réponse.

Télérama – 21.09.2013



Le Divan de Staline
Par Gilles Heuré

Automne 1950 : Staline est dans sa datcha, en Géorgie. Un petit palais où pullulent soldats et officiers, à l'affût des faits et gestes du généralissime. C'est que Staline est inaccessible : il fume la pipe dans son fauteuil, paupières closes, parle de la vérité bolchevique et semble jouir de la crainte qu'il inspire à ses interlocuteurs. Personne ne sait ni n'ose deviner ce à quoi il pense – car personne n'est Staline. Ce que disent les généraux de la situation internationale semble ne l'intéresser que de loin. Solitaire, il écoute Verdi ou se fait lire Pouchkine par Lidia Semionova, sa maîtresse, qui doit aussi jouer à la psychanalyste. Freud, ce *« grand charlatan viennois »,* l'intrigue.

A tel point qu'il veut le même divan, avec des coussins de la même couleur. Certes, tout cela n'est qu'individualisme *« pourri »,* et Freud n'est qu'un *« obsédé »,* un *« fouille-merde »,* pur produit de la culture capitaliste décadente. Mais que faire d'autre, quand on est chef suprême et craint de tous, que jouer à l'analysé, en racontant des rêves réels ou inventés ? Quant à l'artiste Danilov, qui doit lui exposer le projet de son œuvre monumentale en l'honneur du Nouveau Monde soviétique, Staline joue avec lui, comme un chat avec une souris... Avec ce *Divan de Staline,* Jean-Daniel Baltassat signe un roman sur le mensonge et le temps suspendu. Sur un régime tenu d'une main de fer par un bourreau qui jardine en songeant au pouvoir, à ses moyens et à ses fins.

Elle– 29.11.2013



Le Divan de Staline de Jean-Daniel Baltassat
Par Mathilde Dondeyne

Même les grands trépassent. 1950. Staline n'a plus que trois ans à vivre. Il le sent. Il le sait. La mort le guette au cœur de sa Géorgie natale, à Borjomi, dans le palais du grand duc Nicolas Mikhaïlovitch, où il a choisi de goûter à un peu de paix. Illusoire lorsqu'on est Staline et que l'on dirige la Russie d'une poigne de fer depuis plus de vingt ans. Tyran âgé, usé par

le poids des années, le « petit père des peuples » a invité sa maîtresse, Lidia Semionova Vodieva, et le peintre prodige Danilov, qui a l'ambition démente de créer une œuvre grandiose, un monument d'éternité à la gloire de Staline. C'est là que, retiré dans sa datcha de Borjomi, Iossif Vissarionovitch va s'adonner au jeu. Car même au crépuscule de la mort, le grand Staline a encore l'âme folâtre.

« Le Divan de Staline » est d'abord une plongée dans l'intimité chimérique du bourreau. Quand vient la nuit, il s'allonge sur le divan – étrangement le même que celui de Freud – et raconte ses rêves à sa maîtresse. Il est le patient. Elle décrypte ses pensées. Obsédé par celui qu'il appelle « le charlatan viennois », qui le fascine autant qu'il le méprise et le hait, le grand maître ne coupe pas aux insomnies et aux tourments de l'obscurité. Des fantômes du passé le hantent : sa mère, la femme aimée, sa « Souliko », et Lénine, le plus grand menteur de tous les temps. On découvre l' « homme d'acier » mélancolique, presque fragile et tendre, épris de sa maîtresse et du cinéma américain. A quoi ressemble le grand chef, dans sa nudité, alangui dans sa baignoire, la peau un peu flétrie, un peu pendante ? Comment est-il, lorsque la Vodieva lui frotte le dos, soir après soir ? Ces gestes quotidiens, empreints de délicatesse, se répètent et nous rendent le dictateur presque sympathique. La vieillesse le cueille à la fleur de l'âge et on est soudain pris d'empathie pour ce vieillard, bonhomme tendre et rêveur, aux cheveux blancs et aux tempes grisonnantes.

Mais ne nous fions pas aux apparences. Derrière les caresses et les compliments, il y a la flatterie, cette louange sournoise faite de courbettes et de faux-semblants. Ici le temps, réglé comme du papier à musique, obéit à un rituel minutieux édifié par Staline. On se couche lorsqu'il éteint les lumières – jamais avant 4 heures du matin – et on ne se lève pas tant qu'il n'a pas ouvert les yeux. Ici on obéit. On se courbe, on s'incline. On s'humilie, même. On le craint, tellement qu'on en pisserait dans son froc. Jean-Daniel Baltassat recrée l'atmosphère pesante et ascensionnelle, lourde de mensonges et de complots de l'univers bolchevique. Où chacun guette le faux pas, la faille, où l'on transpire en silence, la gorge encore brûlante de vodka. Entouré de ses sbires, le dictateur triomphe de son pouvoir, et se joue de tout et de tous, persuadé qu'il n'a que des ennemis. Tout est pensé, calculé. Staline commande, Staline manipule. « Ses yeux nous regardent », se persuade-t-on. Seule sa mémoire lui fait cruellement défaut. Mais il ne dit jamais rien de ses peurs, à lui. Il raconte ses rêves – réels ou bien même inventés – et ne laisse deviner aucune de ses sombres pensées. Et le peintre Danilov, partagé entre l'admiration et l'inquiétude, ignore pourquoi son « Excellence Généralissime » le fait autant patienter.

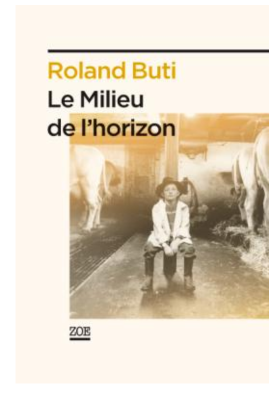
« Le Divan de Staline » est le neuvième roman de Jean-Daniel Baltassat. Il y a de la tension dans son récit. De la terreur, de la cruauté, aussi. De l'imagination, surtout, quand la fiction double l'histoire. L'auteur sait dire les silences, suggérer les non-dits. Le malaise est palpable jusqu'à la dernière page, et la fin, imprévisible. Sur le ton d'une confidence, son écriture sobre, qui prend toute sa puissance lorsqu'il pose un regard d'artiste sur les hommes et les choses, nous fait retenir notre souffle. On comprend le rapport de Staline à l'art et son attachement aux autres, à la manière qu'il a de ne jamais – au grand jamais – se dévoiler complètement. Sa brillante analyse historique rend le récit tout simplement fascinant.

Roland Buti
Le Milieu de l'horizon
Roman –Éditions Zoé

L'auteur

Né en 1964 à Lausanne, Roland Buti devient enseignant après des études de lettres et d'histoire. En parallèle à son métier et ses recherches, il se consacre à la littérature et publie un recueil de nouvelles avant d'écrire trois romans.

Le livre



Avec justesse et sensibilité, ce roman aborde la fin d'un monde, celui des paysans des années soixante-dix, avant l'agriculture industrielle. C'est aussi la chronique d'un été catastrophique où la sécheresse sévit, où les familles se désagrègent. A la fois témoin et acteur, le narrateur, Gus, un adolescent de treize ans va vivre un passage douloureux vers l'âge adulte. Un roman d'apprentissage, précis et pertinent dans sa vision de la nature et du monde animal, dont l'innocence de Rudy, garçon de ferme handicapé mental, offre une seconde lecture.

Eléments de bibliographie

- **Les Ames lestées**
  Zoé, 1990
- **Le Refus de la modernité**
  Payot, 1996
- **Un nuage sur l'œil**
  Zoé, 2004
  Prix Bibliomédia Suisse 2005, 12e Sélection Lettres frontière (2005-2006)
- **Luce et Célie**
  Zoé, 2007
- **Le Milieu de l'horizon**
  Zoé, 2013
  Prix Suisse de littérature, Prix du public de la RTS 2014, Prix des lectrices Edelweiss

Livres Hebdo - 17.04.2013
Par Véronique Rossignol

Bêtes et hommes souffrent : le chien s'évanouit, la vieille jument de trait se réfugie sous les grands érables du champ rond. C'est l'hécatombe parmi les volailles, et tous les jours le père et son fils, assistés de Rudy, un jeune cousin un peu simple recueilli par la famille et qui travaille comme valet de ferme, sortent des dizaines de cadavres de la poussinière Mais ce dérèglement climatique n'est que l'écho d'un ébranlement plus intime à l'œuvre dans cette « maison fragile », et l'arrivée de Cécile, « la copine » de la mère, qui travaille à la poste du bourg dans la vallée, charge le ciel d'obscurs présages. Le jeune garçon pressent, avant d'en avoir la confirmation, que l'amour entre les deux femmes va fissurer définitivement son monde.
Déjà auteur de deux recueils de nouvelles, Roland Buti donne une densité sensuelle aux personnages de ce drame, incarnant avec puissance le père, sa présence massive, bourrue, la brutalité taiseuse de son chagrin, ses colères suivies d'un mutisme plus violent encore.
Et l'orage qui finira par s'abattre sur les champs n'apportera pas la pluie, régénérante qui fait reverdir les paradis mais achèvera de liquider l'enfance.

Terre &Nature - 25.04.2013
Par Nicolas Verdan

Avec *Le Milieu de l'horizon*, Roland Buti plonge au cœur du monde rural en signant un roman palpitant, lyrique et réaliste tout à la fois, et surtout très bien construit. Le temps d'un long été avant l'orage, on y fait la connaissance d'un personnage attachant, Gus, qui vit avec ses parents paysans. Le garçon, au seuil de l'adolescence, sent bien que quelque chose ne tourne pas rond. Il y a cette chaleur, terrible, mais ce n'est pas ça. Serait-ce la faute à Rudy, le cousin demeuré, en pension dans la ferme et qui cherche l'âme sœur, avec tant de maladresse et de brusquerie? Non, c'est un tout autre drame qui se joue dans ce paysage étouffant, où Gus, le narrateur, ne tardera pas à découvrir l'abîme le séparant encore du monde des adultes et dans lequel il sera précipité. Dans un style d'apparence simple, Roland Buti donne sa pleine mesure à la sensibilité de son jeune narrateur.

Culturebox.francetvinfo.fr – 08.05.2013
"Le Milieu de l'horizon", l'été 76 dans un monde paysan en voie de disparition
Par Laurence Houot

Le troisième roman de l'écrivain suisse Roland Buti, "Le Milieu de l'horizon" est le récit d'un cataclysme vécu par un adolescent dans la ferme familiale suisse à l'été caniculaire de 1976. Un roman minéral sur la fin d'un temps, celui de l'enfance, autant que sur l'agonie d'un monde paysan, noble et fier, en décomposition. Remarquable.

L'histoire : Gus a treize ans. Il vit avec son père, sa mère, sa sœur et un cousin éloigné dans la ferme familiale suisse. C'est l'été 1976. Il fait une chaleur de bête. Le père est un paysan bourru, fier et taiseux, la mère, fine et discrète, est femme au foyer, la sœur rêve d'une vie loin de la ferme, et Rudy, le cousin demeuré recueilli par la famille, est une âme pure. Gus observe son monde en attendant Spirou, "soigneusement enroulé", qu'il achète dans l'unique magasin du village. L'enfant aime se tenir à l'abri des regards, dans l'espoir que quelque chose d'incroyable arrive, qui ajouterait à sa vie des "Oh", des "Ah" ou un "Malédiction !" dans une bulle au dessus de sa tête.
Mais sa campagne reste sa campagne, pas de "nacelle tombée du ciel" à l'horizon, ni de "voiture de sport décapotable avec à son bord de ravissantes jeunes filles poursuivies par des gangsters patibulaires". Non rien de tout ça, mais plutôt la vie bien réglée des paysans d'autrefois, avec d'invariables horaires, même si des petits événements inaugurent cet été

76 caniculaire : l'arrivée inopinée d'une colombe blessée, que Gus installe sur son épaule et l'évanouissement de Shérif, le chien, assommé par la chaleur pendant que Bagatelle, la vieille jument, cherche un endroit pour mourir.

Avant l'orage
L'arrivée en Renault 5 orange de Cécile, baba cool délurée qui travaille à la poste du bourg, la "modification insidieuse du caractère" de sa mère et les événements qui s'enchainent ensuite au cours de cet été 76 sonnent la fin de son enfance, en même temps que la fin du noble monde paysan où il a grandi. Dans l'élevage industriel installé par le père, les cadavres de poules mortes de chaleur ne ressemblent plus à des animaux, "n'ont plus l'air de faire partie de la nature. Le pacte scellé depuis des millénaires est rompu". Roland Buti décrit minutieusement la tragédie qui secoue "cette maison fragile dans laquelle chacun se débat dans son petit espace clos". Dans une langue simple et sensuelle, il rend palpable l'électricité de cet été brulant d'avant l'orage, exprime merveilleusement la pudeur des sentiments, la douleur sourde et le mouvement irrémédiable du monde, qui condamne l'ancien, et laisse place à de nouvelles mœurs, de nouveaux paysages, où les poules sont enfermées, les paysans "reconvertis" et les champs transformés en zones pavillonnaires, mais où les femmes sont libres …
Un roman puissant, qui rend hommage à la terre et à ses hommes, à la manière de Giono, version suisse.

Le Nouvel Observateur - 06.06.2013

Par Jérôme Garcin

Enfin, un grand roman brûlant. (...) Il nous vient tout droit de la Suisse de Ramuz et de Chessex, où l'on sert mieux la langue française que chez Lipp ou au Flore. Retenez bien le nom de l'auteur : Roland Buti. Dans une ferme vaudoise accablée par la canicule de l'été 1976, un garçon de 13 ans, Auguste, alias Gus, assiste à la décomposition de la nature, des animaux, du monde paysan, de sa famille et de son enfance. Le spectacle est faulknérien: la terre, plus dure qu'une carapace de tortue, se craquelle, le maïs noircit sur pied, l'herbe pue "*parce qu'elle souffre*", le chien s'évanouit, des centaines de poussins crèvent dans le hangar, la vieille jument arthritique se pétrifie sous le soleil, les insectes tombent comme des fruits secs et les vaches qu'on ne trait plus hurlent à la mort. Les humains ne vont guère mieux: le grand-père squelettique se couche dans les bois en fumant ses dernières clopes, le père se mure dans le silence après le départ de sa femme (elle a découvert l'amour dans les bras d'une postière aguicheuse), la sœur aînée, violoniste, n'a que mépris pour les agriculteurs, et le valet de ferme, un benêt lubrique, est tué par l'écroulement du toit de la poussinière. Gus, une colombe blessée sur l'épaule, contemple l'étendue du désastre après avoir essayé, en vain, d'étouffer l'incendie. Même le lecteur a la gorge sèche et attend la pluie.
"Le Milieu de l'horizon" est un livre bourru porté par une prose qui ne l'est jamais, un récit apocalyptique dont on comprend, à la fin, qu'il était un roman d'apprentissage. Le temps d'un été meurtrier, où il perd toutes ses illusions, un garçon qui lisait "Spirou" en mangeant des rösti, croyait les chevaux immortels et ignorait que deux femmes pussent s'aimer est en effet précipité dans l'âge adulte avec une puissance rauque de tracteur Hürlimann. Ce n'est pas la fin du monde, c'est la fin d'un monde. Roland Buti la raconte avec maestria, et sans larmes, dans ce roman étouffant et très émouvant.

Femina - 27.06.2013

La fin d'un monde

Par Loyse Pahud et Valérie Fournier

Pour le héros de 13 ans, tout arrive en ce fameux été caniculaire de 1973. L'air jaune surchauffé cuit les champs et la volaille en batterie allume les désirs, piétine le bonheur. Une Cécile apparaît. Et la mère-femme fragile exilée à la campagne- s'éloigne de son taiseux de paysan. L'équilibre se rompt. Décrites d'une plume de maître, les brisures qui bouleversent l'univers du jeune homme aspirent le lecteur. Un roman d'une extrême puissance sensorielle et sensuelle signé d'un Lausannois.

France Culture – 29.06.2013

Du jour au lendemain

Alain Veinstein reçoit Roland Buti pour son roman « Le Milieu de l'horizon »

Le Matricule des anges – 01.07.2013

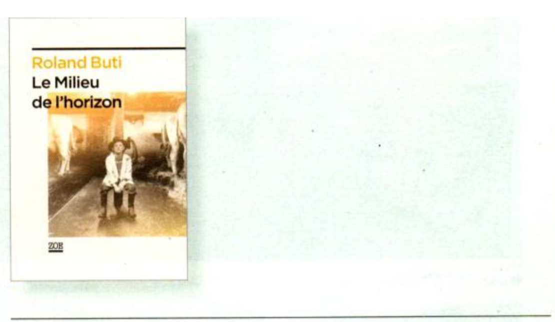
Le grand passage

Par Martine Laval

Il y a la vie, ce hasard qui vous fait naître à une époque, dans un lieu, une famille. Il y a cette destinée qui empêtre les corps et les esprits, jusqu'à l'étouffement. Et puis il y a les rêves, d'évasion, de plénitude, de libération, d'amour, des rêves de quatre sous mais bien trop immenses pour pouvoir les nommer, surtout quand on a 13 ans. "J'aurais voulu toujours vivre dans un dessin" dit le narrateur. Le gamin courageux, aussi effrayé qu'avide, assiste au basculement de son univers, et se cherche un abri, une protection, une tendresse. Passage de l'enfance à l'âge adulte, mutation de la ferme familiale, ravage de l'industrialisation en marche, perte d'un savoir faire, course vers un monde inconnu et inéluctable. En cette fin des années soixante-dix, juin s'étire sans fin dans ce bout du pays vaudois. La canicule dessèche la terre et fissure les cœurs. Tout semble stagner, tout change irrémédiablement.
Le Milieu de l'horizon est un texte rare, d'ambiances éthérées, d'images impressionnistes, une sorte de poésie qui vient de la nature, qui surgit du réel. La narration s'achemine en souplesse, portée par une langue qui marie les contraires, dureté et somptuosité. Roland Buti pose sur cette époque disparue une pudeur prodigieuse, des élans d'affection, tout en posant un regard inédit, insolite sur la fin d'un monde. Chez lui tout a même valeur. La nature évidemment, omniprésente, qui semble se rebeller, les gens - trop vivants pour les nommer personnages, le grand-père prêt à tirer sa révérence, le père qui veut se prouver qu'il est un homme de son temps, la mère qui ne veut plus de cette existence, la soeur qui prend son envol, le garçon de ferme, un innocent qui se révèle plein de sagesse, le narrateur si attentif, si sensible, et sur qui se repose la lourde charge de dire le chamboulement des relations, les gerçures du clan. Et puis les animaux. Traités avec bienveillance pas l'écriture, ils émergent chacun dans leur rôle symbolique. Ils font partie de la famille, du destin. Une colombe rescapée, un chien affectueux, une jument résignée qui décide de mourir seule, debout et dehors...
On sort rincé et ravi de ce récit plein comme un fruit mûr, gorgé de soleil, de sensualité, et de générosité. Comme un cadeau, un ultime égard envers ceux que l'on aime.

Le Phare – septembre/décembre 2013

Par Isabelle Rüf



LE MILIEU DE L'HORIZON
Roland Buti
Zoé

La canicule de l'été 1976 : pour le narrateur, elle marque la fin de l'enfance. Il n'a rien oublié de la souffrance de la terre, des bêtes, des gens, lui qui avait alors 13 ans. Il revoit le père, accablé, assister, impuissant, à la mort des cultures, à l'asphyxie des poulets dans leur élevage, à la plainte des vaches. La cellule familiale aussi se craquelle. La mère, toujours effacée, silencieuse, décide soudain de s'en aller, elle veut travailler, aimer ailleurs, vivre sa vie, « se trouver » comme le lui serine son amie new age. La grande sœur est déjà tournée vers son avenir de musicienne. Le cousin un peu demeuré que le père a recueilli déborde d'hormones incontrôlées. Le grand-père et son cheval meurent sans bruit. Au milieu de cet effondrement, Gus relit ses bandes dessinées, entretient un rapport ambigu avec une fille qu'il maltraite comme la vie le maltraite lui-même cet été-là. Il ne peut plus se réfugier dans le monde rassurant d'avant : au départ de la mère, le père, ce taiseux tout d'une pièce, abandonne la lutte contre les éléments, et le gamin doit assumer un rôle d'adulte pendant qu'à l'angoisse de la sécheresse succèdent les orages ravageurs. Une colombe déplumée, incapable de voler symbolise le désarroi des êtres. Ce livre dessine la ligne de partage entre le monde rural, artisanal, patriarcal en train de mourir et un avenir incertain au seuil duquel se tient l'adolescent. Un magnifique roman de formation, dans lequel les forces de la nature font écho au trouble des individus. IR

Le Temps – 12.11.2013

LE TEMPS

Roland Buti, en lice pour le Médicis

Par Eléonore Sulser

L'écrivain lausannois figure sur la dernière liste avec son roman, «Le Milieu de l'horizon». Le prix est décerné ce mardi. Ce serait, dit-il, une belle récompense pour son éditeur, Zoé

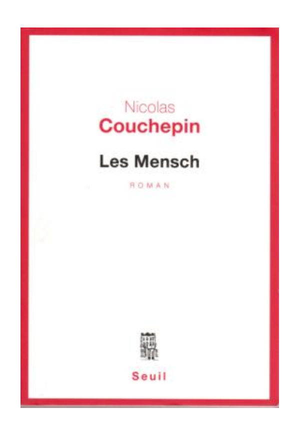
Lundi midi trente, Café de l'Europe à Lausanne. Entre Roland Buti, auteur du Milieu de l'horizon. Ce mardi, à peu près à la même heure, Roland Buti, né en 1964, saura s'il a ou non remporté le Prix Médicis, ce qui serait, dit-il, «incroyable pour un écrivain du jeudi, comme moi!» Du jeudi? Professeur d'histoire – il est l'auteur d'une thèse remarquable sur la Ligue vaudoise –, Roland Buti a congé un jour par semaine: «Je travaille, j'ai deux enfants et je n'ai pas vraiment de bureau. J'ai un jour pour écrire, si tout va bien. J'écris lentement. Je ne pourrais pas produire un livre tous les trois ans.»
Le Milieu de l'horizon est un beau roman d'apprentissage, paru chez Zoé, qui raconte le basculement de Gus, jeune garçon de 13 ans, fils de paysan, vers l'âge adulte. Cette transformation s'opère dans la fournaise d'une campagne brûlée par le soleil de l'été 1976. Autour de Gus, c'est la fin d'un monde, de plusieurs mondes: sa famille implose, les idées du dehors bousculent celles du dedans, les champs et les bêtes brûlent de chaleur, un vieux cheval meurt, un valet de ferme disparaît, l'innocence s'en va.

Nicolas Couchepin
Les Mensch
Roman – Editions du Seuil

L'auteur

Né en 1960 à Lausanne, Nicolas Couchepin vit aujourd'hui dans le Canton de Fribourg. Il étudie les lettres à l'Université de Lausanne et la politique sociale à l'Université de Genève, obtient un diplôme d'éducateur en 1986 à l'Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne. Il travaille plusieurs années comme éducateur et voyage beaucoup, notamment en Afrique et en Asie. Depuis janvier 2009, il est traducteur et rédacteur pour Caritas. Il est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, d'un essai et de quatre romans.

Le livre



Dans la famille Mensch (nom qui fait référence aussi bien à l'allemand « être humain » qu'au yiddish « homme de bonne volonté, bon homme ») apparemment ordinaire, le père, Théo, sa femme, Muriel, leur fille, Marie, chacun a un rapport fort à l'écrit, sauf Simon, le fils. Entraînés par la folie du père, ils vont entreprendre un voyage «excentrique», au double sens du terme, à la fois excentré et original. Ce livre nous interroge sur la normalité en maniant le paradoxe : l'enfermement volontaire peut-il être source de libération ? qu'est-ce qui fait notre humanité ?

Eléments de bibliographie

- **Grefferic**
  Zoé, 1996
  4e Sélection Lettres frontière (1997-1998), Prix Bibliomedia Suisse 1997, Prix Hermann Ganz 1997, Prix Bachelin de la société d'histoire
- **Chant des sirènes dans un océan de sable**
  Société Suisse des Auteurs (SSA), 1998
- **Le Sel**
  Zoé, 2000
  Prix des Auditeurs de la Première
- **Des mots cloués dans la gorge**
  Editions de l'Hèbe, 2002
- **La Théorie du papillon**
  Infolio, 2008
- **Les Mensch**
  Seuil, 2013

Blog lagruyere.ch – 07.02.2013

Par Charly Veuthey

«Les Mensch», de Nicolas Couchepin, sort aujourd'hui en librairie. L'écrivain nous a reçu chez lui, à Cormérod, pour parler de ce roman remarquable publié au Seuil.

Les Mensch est un très grand roman. Cette polyphonie familiale est remarquable, tant dans la diversité de ses tons que dans les profondeurs troublantes des quatre membres de la famille Mensch. Le roman présente en outre une structure digne des plus grands. Résultat: après des publications en Suisse, chez Zoé (*Grefferic* et *Le sel*) et Infolio *(La théorie du papillon)*, Nicolas Couchepin a, pour la première fois, les honneurs de Seuil.
C'est une expérience marquante pour l'auteur valaisan installé dans le canton de Fribourg, à Cormérod: «Le travail a été extraordinaire. L'éditeur était d'une immense intelligence. Il m'avait averti qu'il adorait mon livre, mais qu'il me demanderait beaucoup de travail sur le texte. Ça m'a fait découvrir le mode de fonctionnement d'une maison de cette importance. Quatre lecteurs se sont engagés sur mes épreuves. C'était une expérience professionnelle unique.»
La médaille a eu son revers. Nous aurions pu découvrir Les Mensch une année plus tôt. Mais *Claustria*, de Régis Jauffret, a eu la priorité, explique Nicolas Couchepin: «J'ai signé le contrat pour une publication en janvier 2012. Mais, à la même date, Régis Jauffret sortait *Claustria*. Le Seuil ne voulait pas publier ces deux livres en même temps. Et, comme j'étais le moins connu, Jauffret a eu la priorité».

Une famille comme les autres

Claustria revenait sur le «cas Fritzl» – une fille enfermée pendant des années dans une cave en Autriche – qui a défrayé la chronique en 2008. C'est le même type d'histoire qui sert de point de départ pour *Les Mensch*: «J'avais lu dans un journal l'histoire d'une famille qui s'était cachée dans une cave, car elle ne pouvait pas assumer, vis-à-vis de ses voisins, de ne pas avoir les moyens de partir en vacances. J'ai trouvé cette histoire absolument tragique dans sa dérision. J'avais depuis longtemps l'idée de raconter ce genre de folie ordinaire.» Beaucoup d'autres éléments se sont ensuite greffés sur ce roman d'une grande richesse.
On découvre d'abord Théo, le père, en dépression, qui voit le sol s'écrouler sous ses pieds; sa femme Muriel assiste à sa chute, impuissante, murée dans ses propres obsessions. Le portrait de Marie, la fille, démarre avec ces mots implacables: «Cher Journal, Papa est devenu fou et maman me déteste.»

«Profondément normaux»

Il y a aussi Simon, le fils trisomique, qui est «au début de toute cette histoire», explique l'auteur, qui travaille également pour Caritas, dans la traduction et la communication: «J'ai eu l'occasion d'écrire un texte sur un enfant handicapé qui m'avait beaucoup habité.» On assiste à l'irrémédiable descente des Mensch. On se met à penser que Nicolas Couchepin a choisi ce nom de famille pour symboliser notre humaine condition. Il confirme: «Oui, je les trouve profondément normaux en fait. La famille est le lieu de toutes les torsions, mais je trouve en même temps absolument triste d'imaginer que l'on vive sans elle.» C'est au moment où la famille ressortira de la cave que s'élève la dernière voix, celle de Lucie, qui «noue le bouquet», en mettant au jour les secrets de famille du passé. Elle apporte une lumière très crue sur cette histoire.
J'ai toujours été frappé par les décalages innombrables entre la vie intime et ce que l'on montre en société.

Brillante structure

Ce dernier chapitre fait aussi définitivement prendre conscience des qualités structurelles du roman. En plus des quatre voix, Nicolas Couchepin offre à chacun de ses personnages un double «de papier»: Théo collectionne les récits de faits divers sordides, Muriel écrit toutes ses pensées essentielles sur des post-it fuchsia, Marie tient son journal et Lucie écrit une

longue lettre à son fils. On est au cœur des préoccupations de l'auteur: «Je voulais mettre en avant l'énorme différence entre la vox populi et la voix intime de chacun. J'ai mis en scène la manière dont ils essayent toujours d'ajuster leur folie intime à l'exigence sociale. J'ai toujours été frappé par les décalages innombrables entre la vie intime et ce que l'on montre en société.» Cet effet est accentué par le regard que chacun des personnages porte sur les autres.
Nicolas Couchepin fait aussi revenir des motifs forts tout au long du roman. On les découvre dès les premières pages, lorsque Théo, de son lit aux pieds griffus, raconte le moment où il a assisté, «le cœur au bord des lèvres», à l'ensevelissement de son train électrique, lorsque sa mère a décidé de combler la cave – un lieu de malédiction. «Ces motifs proviennent de mes explosions. Ils s'imposent tout à coup pendant l'écriture. Je ne décide pas grand-chose.» Ils sont l'un des points forts du roman.



Le Courrier – 09.02.2013

Le renard dans la cave
Par Anne Pitteloud

«LES MENSCH» Nicolas Couchepin exhume les secrets d'une famille apparemment banale. Captivant.

Que s'est-il passé chez les Mensch? Qu'est-ce qui a poussé cette famille apparemment normale à s'engager dans ce «voyage excentrique d'où il n'était pas possible de revenir indemne»? Comment, dans cette tranquille banlieue résidentielle, dans votre rue peut-être, a pu se dérouler cette histoire «avec ce petit quelque chose d'américain dans sa démesure et sa folie»?
C'est par ces questions génératrices de suspense que démarre le dernier roman de Nicolas Couchepin, qui propose en ouverture l'extrait d'un autre livre – dont sont tirées nos citations –, *Autopsie d'un drame: l'étrange histoire de la famille Mensch* de Nicolas Lievo. «Quand on apprit, par les journaux, ce qu'avait fait la famille Mensch, ce fut l'incrédulité», écrit cet alter ego fictif au prénom homonyme, qui tente de comprendre les raisons, complexes et multiples, à l'origine d'une tragédie qu'on découvrira peu à peu. C'est en effet au fil de quatre points de vue, entrecoupés par des extraits du livre de Nicolas Lievo, que l'intrigue se développe. Quatre voix successives qui plongent dans l'intimité des protagonistes sans éclairer tous les angles morts, et permettent à Nicolas Couchepin de dévoiler les dessous du drame sans épuiser son mystère.

Au cœur des ténèbres

Car la réponse est à chercher du côté des secrets de famille, des non-dits qui diffusent leur sombre énergie à travers les générations, de la complexité des liens et de la transmission – les Mensch représentent une sorte d'universel, comme le suggère leur patronyme («être humain» en allemand). Si l'auteur romand abordait ces thématiques dans *Grefferic*, *Le Sel* ou *La Théorie du papillon*, elles prennent dans ce quatrième roman une forme originale: elles s'incarnent de façon à la fois littérale et symbolique dans la cave de la demeure des Mensch, lieu réel et métaphorique des ténèbres de la psyché familiale, qui se retrouve au cœur des récits de chacun.

On est tout d'abord dans le monde de Théo, le père. Comme chaque nuit depuis la naissance de Simon, son fils trisomique, il déserte la chambre conjugale pour se réfugier sur le lit de fer aux pieds griffus, dans la petite pièce du haut de la maison – celle de son enfance. C'est le seul objet rescapé de la cave, qui a été comblée il y a longtemps par sa mère: sévère et inflexible, elle ne supportait plus ce «gouffre» sous elle. «Vous n'avez pas idée du vertige qui me saisit quand je pense à tout ce vide, là, juste en moi, je veux dire sous mes pieds», dira-t-elle à la voisine. Pétrifié, Théo avait assisté enfant à l'ensevelissement de

son train électrique, à la montée de la terre le long des murs puis de l'escalier d'accès. «Quelle aurait été ma vie si la cave de la maison n'avait pas été comblée?» s'interroge-t-il. «Quel homme serais-je aujourd'hui?» Sans ce désastre, son fils serait-il né handicapé? Cette intuition l'obsède. Simon est sa blessure, «sa fêlure intime»; depuis sa naissance, sa femme Muriel lui échappe, le dégoûte. Il est en pleine dépression et la cave hante ses rêves. Dans l'un d'eux, lui et Simon creusent la terre et dégagent avec facilité un vaste sous-sol, «magique, plein de possibilités, rempli de trésors retrouvés, d'enfance insouciante et du plaisir d'être ensemble». Alors, il se met à creuser pour exhumer enfin ces «précipices que tout le monde cherchait à ignorer, d'autant plus dangereux qu'ils étaient méconnus». Muriel prend le relais de la narration. Elle qui était terrorisée par la folie possible de sa mère est tout entière consacrée à Simon, dont la venue a mis un terme à sa vigilance tendue: «Le bizarre était là; il n'y avait plus à avoir peur qu'il vous surprenne.» Quand elle découvre la cave exhumée, elle ne s'étonne pas et se sent même fière: Simon aussi a creusé, et qu'importe s'il mange de la terre! Marie, elle, étouffe de solitude depuis la naissance de son frère et se sent clandestine. Dans le sous-sol devenu labyrinthe aux multiples tanières, aux murs décorés de coquilles d'escargots, où la famille a fini par s'installer, l'adolescente se reconstruit une chambre, une caverne, une bulle où écrire son journal et rêver du garçon qu'elle aime et qui se prénomme Simon... Place, pour finir, à la vieille voisine qui perd la mémoire et a noué avec le petit handicapé un lien privilégié; dans une longue lettre à son fils, le fameux Nicolas Lievo, elle lui révèle le nom de son père. Et au lecteur le fin mot de l'histoire...

Sur les traces du renard

L'auteur noue au final tous ces fils dans un dessin sensible où les sombres recoins des secrets familiaux sont éclairés par une intrigue qui tient du conte, irriguée par le symbolisme des rêves. L'étrange est convoqué pour donner forme aux émotions des personnages et aux enjeux de leurs relations – qui se retrouvent alors comme traduits en images. Ainsi de Simon, dont le handicap semble un symptôme: il est l'incarnation éclatante et innocente des mensonges et dissimulations, le surgissement au grand jour de la déformation du réel, le jaillissement scandaleux de la dimension souterraine et occultée des existences. On pense aussi à ce renard omniprésent qui hante les abords de la maison, et peut-être son sous-sol. Dans cet espace obscur il règne en figure furtive, à la lisière de l'imaginaire; libre et peureux, sauvage et attirant, il trace dans la nuit des lignes éphémères que seul Simon dit voir. En jouant de ces motifs et lignes de forces, Nicolas Couchepin interroge la filiation et les frontières mouvantes de la normalité de façon sensible. Et *Les Mensch* allie finement une histoire de famille sur trois générations au monde souterrain des fantasmes et héritages inconscients.

RTS – 12.02.2013

Vertigo

Livres: "Les Mensch" de Nicolas Couchepin (Seuil)

Interview de Christine Gonzalez

Le Temps – 02.03.2013



Souvenirs de la maison des Mensch

Par Eléonore Sulser

Nicolas Couchepin signe un quatrième roman. Un livre choral où l'on découvre une famille aux prises avec un secret et une histoire étrange, poétique et fantasque

Théo, Muriel, Marie, les Mensch. Quatre noms. Trois prénoms, un nom de famille. Quatre chapitres qui composent Les Mensch de Nicolas Couchepin. Roman d'un auteur d'ici.
Nicolas Couchepin a publié, aux Editions Zoé, Grefferic (1996) et Le Sel (2000), puis La Théorie du papillon en 2008 chez Infolio; et il vient de rejoindre, avec Les Mensch, son quatrième roman, les éditions parisiennes du Seuil.

Nicolas Couchepin a construit son livre comme on bâtirait, peut-être, une maison de poupées fantasque. Car le premier personnage du livre est le lieu où se joue l'histoire des Mensch: cette maison à plusieurs étages, à la cave étrange – tantôt creusée, tantôt comblée puis retrouvée – et au jardin dont la terre semble si bonne à manger aux habitants de la maison – une saveur de «citron» au «goût d'éternité» ou «de solitude». Maison, jardin et cave constituent l'univers des Mensch. Mais l'espace qui leur est dévolu est en fait plus vaste puisqu'il entretient des ramifications anciennes et secrètes avec la maison d'à côté où vit une voisine, dont on découvrira, finalement, qu'elle aussi est intimement liée à la famille.

Dans ces espaces mouvants – la maison, ses pièces grandissent ou rapetissent, libérant ou enserrant ses occupants – se meuvent les Mensch. Théo, le père, Muriel, la mère, Marie, la fille adolescente, et Simon, dit «le taré» ou «le disgracié», Simon l'enfant mongol, l'enfant renard, mangeur de terre, baveux et rigolard, l'enfant qui indiquera peut-être, malgré lui, un chemin à suivre. C'est lui qui montrera une sorte de porte de sortie, voie loufoque mais salvatrice à ses parents, à sa sœur qui tournent en rond, sous l'œil de Lucie, la vieille voisine.

Théo, Muriel, Marie et Lucie. La plume de Nicolas Couchepin s'empare de chacun tour à tour, tandis que la figure de Simon passe dans leurs récits croisés. Ils racontent l'un après l'autre leur histoire, entrelaçant pour le lecteur leurs obsessions, leurs folies, leurs visions. Tous ont leur propre pratique de l'écrit: Théo collectionne les dépêches insolites, Muriel noircit des Post-it, Marie tient un journal, Lucie rédige une lettre testament. Et tout ce petit monde est mis en texte, par un auteur, un certain Nicolas Lievo, image dédoublée de l'auteur véritable.

Chroniquesdelarentreelitteraire.com – 03.05.2013

Les Mensch de Nicolas Couchepin

Par Christiane Miège

« Les Mensch » sont une famille digne d'un roman et d'alimenter les journaux à sensation, dont un extrait ouvre le dernier opus de Nicolas Couchepin. Redoutablement construit il cerne en mêlant fantastique et méticulosité descriptive la vie de ces Mensch – en français, les êtres humains -, lors que les faits et gestes des gens qui sont nos voisins nous paraissent toujours un peu « étranges ».
Le texte se compose de quatre parties, les trois premières décrivent et donnent la parole au père, à la mère et à la fille. On n'entendra jamais le quatrième membre de la famille, Simon le fils trisomique muet, qui mange de la terre. La dernière partie, la plus importante et fondatrice, est externe aux Mensch, incarnée par Lucie la voisine.
Les chapitres sont habilement reliés par des extraits de journaux qui dévoilent avec parcimonie le drame familial, densifiant l'énigme complexe qui a conduit ces gens au sensationnel évoqué en entame du roman.
Une troisième trame existe, une intersexualité particulière à chacune des parties. Théo le père collectionne des articles de faits divers spectaculaires touchant des familles du monde entier, Murielle la mère essaime des notes sous forme de listes hétéroclites, la fille Marie tient le journal de son mal être et Lucie la voisine révèle sous forme de lettre, la vérité à son fils Nicolas, comme le prénom de l'auteur.
Toute cette construction en pallier, comme les marches qui descendent dans les profondeurs de la maison et des souvenirs de ses habitants, est parfaitement fluide et naturelle. La maison est d'ailleurs un élément fondateur de cette histoire. Elle est vivante, et selon chacun, tour à tour rétrécit, s'élargit ou « tangue à casser les assiettes ». Mais par dessus tout elle abrite une pièce symbolique, centre du fameux drame : la cave. Foyer des

événements, métaphore de l'inconscient familial, nid du drame, son évolution raconte trois générations de Mensch. En compagnie de renards, papillons, messagers symboliques qui vont et viennent, le lecteur côtoie ces Mensch solitaires qui vivent ensemble. Introspection et refoulement rythment comblement et déblaiement de la cave. Les meubles aussi voyagent, ils y séjournent un certain temps, tous les objets sont les totems et gardiens des secrets.
De cette valse de la vie, témoin des agissements, accommodements ou souffrance de chacun, une femme observe, qui les a intimement côtoyé, Lucie la voisine. Avant de perdre complètement la tête, elle transmet ses souvenirs et secrets à son fils Nicolas.
Son prénom éclaire cette sombre histoire et illumine le lecteur. On referme « Les Mensch » envoûté par un roman qui parle des « gens », eux… Nous.

Viceversalitterature.ch – 18.07.2013
Les caves intérieures
Par Marion Rosselet

Un ras de marée de terre: à l'âge de dix ans, Théo Mensch a assisté au bal des bulldozers et des hommes armés de pelles qui employaient leur force à combler l'immense cave de la maison familiale. Sans prendre la peine de vider meubles et objets, sa mère a ordonné la suppression de ce gouffre qu'elle ne supportait plus sous ses pieds. Le train électrique, le piano, tout a été englouti par la terre, sous les yeux impuissants du petit garçon. Habitée par la peur, «assoiffée de normalité», la mère voyait naître de l'obscurité humide du sous-sol une menace terrible. Mais la cave était la tanière de Théo. Il souffre de sa disparition, ne sait plus où se cacher. De ce séisme, le seul rescapé est un petit lit aux pieds griffus qui a atterri dans la mansarde et qui, comme beaucoup d'objets dans ce roman de Nicolas Couchepin, semble doté d'une volonté propre.

Adulte, Théo Mensch revient habiter dans cette maison avec sa femme Muriel, sa fille adolescente Marie et son fils Simon, handicapé. A la naissance de celui-ci a commencé pour Théo un assèchement intérieur, la bizarrerie bien réelle de ce fils trisomique a tari la fantasmagorie de ses rêves étranges. Alors que Théo s'est vu rejeté par sa propre mère pour son imagination débordante qu'elle jugeait maladive, voilà qu'il ne parvient pas à faire face à la différence radicale de son fils. Ne pouvant plus se réfugier dans la cave, il prend pour abri la mansarde, tout en haut de la maison. Mais bientôt il ne supporte pas ces hauteurs, il veut redescendre. C'est qu'il sent les murs de la maison se resserrer sur lui et sa famille; il est assailli par des odeurs désagréables, perçoit la présence d'animaux qui rôdent.
A vouloir repousser ces bêtes, la peur de devenir comme sa mère l'envahit. Il se met à imaginer quelle forme aurait pris sa vie si cette cave n'avait pas été comblée et décide d'affronter littéralement les ombres, les recoins souterrains, dans l'espoir de défaire ce qui a été fait, de retrouver son enfance, d'être à nouveau capable d'aimer sa femme et son fils. Et tous les membres de la famille le suivent dans son projet. Entrée dans un monde à part à la naissance de Simon, Muriel n'opposera aucune résistance au déroulement des faits. Elle n'a plus peur maintenant que l'étrangeté et la folie ont pénétré de plain-pied dans sa vie. Marie rencontrera un écho entre le projet de Théo et sa puberté qui est à la fois désir de se dissimuler au regard des autres et confrontation avec les obscures transformations de son corps. Toutes deux sentent pourtant le danger de l'entreprise, elles savent qu'une cuillerée de terre fait parfois «la différence entre l'équilibre et le chaos». Simon, lui, est le seul à vivre naturellement en haut comme en bas, petit renard qu'il est, il fait corps avec la terre, s'obstine même à la manger. A la vie à la mort.

Les Mensch est un roman à la construction ingénieuse : quatre récits principaux dévoilent l'intériorité de Théo, de Muriel, de Marie (partie qui convainc cependant moins) et, finalement, de la voisine Lucie, professeure de musique, qui inscrit la trajectoire de la famille Mensch dans ses dimensions religieuses et sociales. Des extraits d'un livre fictif du fils de Lucie, écrivain, entrecoupent ces récits et se font le relais des interrogations de l'opinion publique face à l'étrange et quelque peu ridicule voyage entrepris par la famille. Chacun des personnages principaux, sauf Simon, a par ailleurs un rapport fort à l'écrit et participe à la mise en forme de sa propre vie : Théo collectionne les coupures de journaux narrant des

faits divers les plus improbables, ce qui prépare aussi le lecteur aux événements qui auront lieu, et laisse supposer que Théo Mensch a peut-être simplement voulu se retrouver dans le journal; Muriel rédige des notes sur des *post-it* qu'elle colle partout et qui portent un regard décalé sur sa vie quotidienne; Marie tient un journal; Lucie rédige une lettre destinée à son fils l'écrivain. Tous rêvent.

Plusieurs personnages des *Mensch* mangent de la terre, beaucoup oscillent entre crainte et identification avec le renard qui semble avoir élu domicile dans la cave, d'autres sont préoccupés par les nombreux papillons, âmes des morts, qui envahissent la maison. L'analogie entre maison et être intérieur est menée avec force par Nicolas Couchepin. La violence et l'intensité des réactions de cette famille face à la venue du fils handicapé, l'investissement affectif qu'il représente, les jalousies qu'il suscite sont eux aussi décrits avec une grande sensibilité. La famille Mensch apparaît à la fois comme victime des souffrances familiales, d'un souci mortifère et petit-bourgeois de normalité et comme héritière, en tant que juive, d'une tragédie collective, d'un exil forcé, d'une ardente recherche de terre. Ceux qui n'en mourront pas sortiront changés de cette entreprise dangereuse et, guidés par Simon, auront peut-être l'occasion de renaître à la vie. A une vie dont toutes les pièces sont habitables. A une vie où il n'est pas nécessaire de se cloisonner pour échapper à l'enfermement.

RTS – 11.08.2013

Entre les lignes

Nicolas Couchepin : « Les Mensch »

Par Anik Schuin ; lectures de Yves Jenny

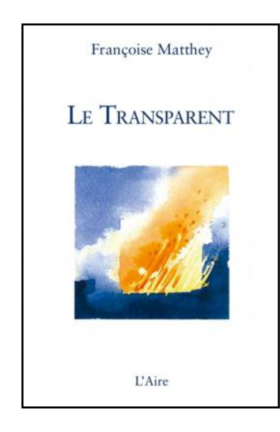
Rien de plus fou qu'une famille normale, semble nous souffler **Nicolas Couchepin** qui publie pour la première fois au Seuil.
Il y a Théo, le père, Muriel, la mère, Marie l'adolescente et son frère Simon, handicapé mental dont la naissance a isolé chacun des membres de la famille dans ses obsessions.
Théo excave le sous-sol de la maison que sa mère a comblé avant de se suicider et tous les personnages goûtent à la terre ainsi dégagée comme pour combler leur propre vide intérieur.
De ce roman oppressant s'élèvent et se succèdent des voix qui se répondent sans jamais se croiser ni s'entendre et la clé de l'histoire sera révélée par une lettre de la voisine à son fils, double de l'auteur.

Françoise Matthey
Le Transparent
Roman –Editions de L'Aire

L'auteur

Née à Strasbourg en 1949, Françoise Matthey vit aujourd'hui dans le Jura bernois. Ecrivain et poète, elle est également éducatrice spécialisée et directrice de médiathèque. Membre de l'Association des Ecrivains Neuchâtelois et Jurassiens, et de l'Institut Jurassien des Sciences, des Lettres et des Arts, elle publie notamment des recueils de poésie et des récits.





Alternant prose poétique et poésie pure, Françoise Matthey nous entraîne sur les traces de Nicolas de Flue, mystique du XVème siècle. Prenant en compte ses doutes comme l'irréversibilité de sa vocation, elle nous rend accessible le parcours de ce saint, qui fut juge et soldat avant de choisir de devenir ermite en quittant sa famille à 50 ans. D'une écriture qui va à l'essentiel, comme le parcours de son Transparent, l'auteur raconte une expérience indicible, entre errance, jeûne et méditations, où l'infime côtoie l'infini.

Eléments de bibliographie

- ***La Première parole***
  Editions Intervalles, 1990
- ***De feu de miel*, poésie**
  Editions Empreintes, 1994
- ***Le Vivant jusqu`à la pierre***
  Editions Canevas, 1995
  Prix d'encouragement du Canton de Berne
- ***Comme Ophélie prenait dans l'eau sa force***
  Editions Empreintes, 2000
  Prix Schiller 2001
- ***Plus avec le ciel qu'avec mes mains***
  Editions Empreintes, 2003
- ***Pour qu'au loin s'élargisse l'estuaire***
  L'Aire, 2004
  Prix littéraire du canton de Berne 2005
- ***L'Or dans la poussière des seuils***
  Editions Empreintes, 2009
- **Le Transparent**
  L'Aire, 2013

Le Journal du Jura - 29.07.2013
Nicolas de Flue inspire une poétesse d'ici
Par Yves-André Donze



Françoise Matthey, de La Paule, vient de sortir un récit poétique poignant ayant comme support l'histoire réelle et imaginaire du saint patron de la Suisse



Françoise Matthey sort un récit poétique poignant, "Le Transparent", sur le saint patron de la Suisse.
Encore un livre sur Nicolas de Flue? A quelques jours de la Fête nationale, on pourrait comprendre. Mais il ne s'agit pas du tout de cela, mais du huitième recueil poétique de Françoise Matthey intitulé "Le Transparent", paru au mois de juin aux éditions de l'Aire. La poétesse alsacienne est installée dans le Jura bernois depuis 1972. Elle vit actuellement avec son mari dans leur ferme de la Paule, aux Reussilles.
Et s'il y a de la médiation entre le saint patron de la Suisse et l'écrivaine, qui façonne ses mots telles des sculptures, c'est bien celle de l'errance vers quelque chose d'indicible, d'essentiel. Un travail poétique qui a le souffle de l'oratorio.

La genèse d'un livre
" *Ce livre n'est pas le résultat d'un projet. D'une part, quand j'ai appris l'existence de cet ermite qui avait quitté femme, enfants et vie sociale pour mener une vie d'errance, je me suis dit: "Ce type est fou". C'en est resté là. D'autre part, lorsqu'André Wyss m'a demandé d'entrer à l'Institut jurassien des sciences, des*

lettres et des arts, je lui ai fourni un recueil de poésie d'une quinzaine de pages. Il s'intitulait "Dans l'outrance où fleurit la gentiane". J'étais inspirée par Nicolas de Flue et ses errances mystiques, mais j'ai remarqué que je ne parlais que de moi. Alors il a bien fallu par la suite raconter en parallèle le fabuleux récit de Nicolas de Flue ". Ainsi, Françoise Matthey évoque la genèse de son livre.

Mystiques errants de la forêt des Vosges

Un livre qui se lit d'un trait où le lecteur se sent poussé en avant par la musique des mots. Et qui raconte ainsi les mystères de ce saint aimé par le peuple quasi sous la forme de l'oratorio. Avec les 15 poèmes originaux qui peuvent se lire comme un chant. Et les fragments de l'histoire de l'ermite comme autant de récitatifs. La poétesse explique avoir pensé à ces mystiques rhénans, tel le prédicateur alsacien Jean Tauler. " *Peut-être que cela a un lien avec mon pays natal* ", pense-t-elle tout haut. " *Il y avait plein de mystiques errants dans la forêt des Vosges et on dit que Nicolas de Flue voulait les rejoindre.* "

Ce qui fascine l'auteure, c'est la simplicité absolue du saint homme. Ce type errant, gagné par le doute et qui accepte la parole d'un paysan rencontré lui intimant de rentrer chez lui. Se pourrait-il qu'il s'agisse ici d'une littérature de révélation? " *Pourquoi pas? L'errance aidant...* ", rétorque Françoise Matthey, qui se dévoile dans sa dimension géopoétique. Françoise Matthey aime le mouvement qui met l'écriture en marche. Dans la nature. Elle a marché longtemps dans les montagnes de Suisse centrale quand elle y habitait et les montagnes neuchâteloises et jurassiennes quand elle résidait au Locle.

Sur le plan de l'écriture, elle parle aussi du dévoilement. Elle pose sa voix en disant: " *Il y a toujours quelque chose qui chante en moi* ". Elle sculpte les mots en creux jusqu'à l'essentiel de la forme, jusqu'au dépouillement primordial. Comme Nicolas de Flue. Qui était illettré mais qui savait si bien fusionner la terre et le ciel.

Technique du vitrail

Doucement, elle ose le jeu de mots: " *On est uni vers quelque chose. On fait partie d'un tout. Je suis allée loin pour découvrir ce qu'on a sous les yeux, ici* ", résume l'écrivaine en quête perpétuelle de sens. Au coin d'un poème, on peut lire: " *J'avais convoqué l'infini / c'est l'infime qui me donne rendez-vous.* " Et ses poèmes sont sertis dans le récit avec la technique du vitrail. Pour laisser passer la lumière du poème. C'est pourquoi Nicolas de Flue devient "Le Transparent".

www.tavannes.ch – 03.10.13

Par André Wyss

Avec les mots forts et flamboyants de son dernier livre "Le Transparent" Françoise Matthey nous a emmenés sur les traces de Nicolas de Flüe.



Avec lui on quitte les terres grasses, la chaleur rassurante des bêtes, l'odeur aigrelette de la femme et de ses petits pour rejoindre un monde minéral, froid, poudreux, que traverse le vent et la solitude. Un monde nu et glacial, libre de tout ce qui encombre. Un monde qui nous questionne sur notre force, notre engagement, notre foi.

Le superbe livre de Françoise Matthey est le récit d'une quête, d'une tension qui habite le héros, le brûle, le dévore.
Tension qui, au fil des pages, nous agrippe aussi et nous entraine à sa suite jusqu'au dénouement, jusqu'à la dernière page, sans reprendre son souffle.

Les lecteurs, admiratifs, ne s'y sont pas trompés: ce livre est magnifique!

www.leslecturesdemartinemoratal.com – 07.06.14
Par Martine Moratal

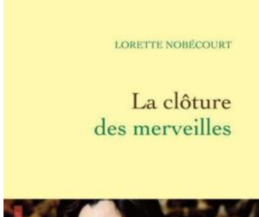
Le Transparent de Françoise MATTHEY
Il n'y a pas de place pour l'hagiographie dans un temps de manque : nous ne croyons plus aux miracles et point trop aux mystères. Mais peut-être la vie de saint est-elle un genre littéraire viable et fait pour notre époque ? Là, il ne nous est plus demandé de croire, mais d'adhérer à une forme de spiritualité. L'auteure l'a compris, et très profondément. Le chemin que parcourt son Transparent est de la plus haute exigence et marqué par des obstacles qui pourraient, toutes proportions gardées vu les siècles qui ont passé, être encore de ceux qui s'opposent à notre besoin de transcendance et d'oubli de soi. Aussi, est-ce un peu notre voix que nous entendons dans les poèmes en « je » qui parsèment le récit et lui font un écho intériorisé. Tendu vers sa fin, très ténu dans une prose où la brièveté de la phrase accueille pourtant en permanence l'image et la formule de poésie, son récit accompagne la souffrance et la détermination d'un saint et nous achemine avec lui vers une lumière très précieuse.

Lorette Nobécourt
La Clôture des merveilles
Roman – Grasset

L'auteur

Née en 1968 à Paris, Lorette Nobécourt reçoit une éducation religieuse chez les Ursulines et fait du théâtre. Elle a ensuite vécu de toutes sortes de petits travaux liés aux mots (notamment de réécriture) tout en commençant à publier à l'âge de 26 ans. Dès son premier roman, *La Démangeaison*, la question du corps sera au fondement de son écriture.
Son site : lorettenobecourt.com

Le livre





Lorette Nobécourt rend hommage à Hildegarde de Bingen, mystique et thérapeute, musicienne et théologienne du XIIème siècle qui fut une femme d'une étonnante modernité. Chrétienne pour l'époque, initiée par le cœur, elle était avant tout une insoumise. D'une intelligence rare, elle a écrit des textes sacrés et profanes, fondé deux monastères, composé de la musique, des poèmes, aimé une femme, soigné et exorcisé, percé le secret des plantes, tenu tête aux puissants. D'une langue urgente, méditative, poétique, l'auteur dit le devoir de perpétuer l'œuvre de cette femme qui a renoncé à tout sauf à être.

Eléments de bibliographie

- **La Démangeaison**
  Sortilèges, 1994
- **L'Équarrissage**
  Publié in *Dix*
  Grasset, 1997
- **La Conversation**
  Grasset, 1998
- **Horsita**
  Grasset, 1999
- **Substance**
  Pauvert, 2001
- **Nous**
  Pauvert, 2002
- **En nous, la vie des morts**
  Grasset, 2006
- **L'Usure des jours**
  Grasset, 2009
- **Grâce leur soit rendue**
  Grasset, 2011
  Prix Rhône-Alpes du livre 2012
- **Patagonie intérieure**
  Grasset, 2013
- **La Clôture des merveilles**
  Grasset, 2013

L'Hebdo Suisse – 30 mai 2013

Sainte Lorette en Patagonie

Par Marine Landrot



SUISSE - 021 331 76 00



30 MAI 13
Hebdomadaire CH
OJD : 48562
Surface approx. (cm²) : 686
N° de page : 72-73
Page 1/3

Sainte Lorette en Patagonie

Lorette Nobécourt fait coup double avec un récit de voyage en Patagonie et une biographie de Hildegarde de Bingen, moniale du XIIe siècle.

ISABELLE FALCONNIER

Sacrée Lorette Nobécourt. Elle publie la même semaine le carnet d'un voyage de Marseille à la Terre de Feu, au sud du sud de l'Argentine et du Chili, et une vie de Hildegarde de Bingen, quatrième femme faite docteur de l'Eglise par Benoît XVI en 2012, nous faisant croire qu'il s'agit de deux choses différentes, deux livres différents, deux sujets différents. Alors qu'au fond il s'agit d'un seul et même voyage au pays de la liberté intérieure.

Dans *Patagonie intérieure*, on la voit pleurer de dépit d'être «otage» de cette «quête de l'ailleurs qui n'existe nulle part». Pourtant, elle part. Marseille, puis Madrid et Santiago du Chili, où elle fait des repérages pour un prochain roman et respire l'air qu'a respiré l'écrivain Roberto Bolaño avant de s'exiler en Espagne. Un nouvel avion l'emmène à Puerto Montt, au nord de la Patagonie. L'île de Chiloé, qu'on lui a recommandée parce qu'elle serait «littéraire», lui fait penser à la Normandie: il n'y a «pas d'ailleurs» pour elle ici. Son ailleurs, elle le trouve dans les fjords de Patagonie après plusieurs jours de navigation vers Puerto Natales, autrefois terre des Indiens tehuelches, puis à Puerto Williams, en face d'Ushuaia, de l'autre côté du canal Beagle. C'est là que se tient, s'il en est un, le mystère de ce voyage, son invisible enjeu. A savoir, découvrir que le bout du monde, c'est «en dedans» qu'il faut aller le chercher. Pourtant, le paysage lui «rentre dedans»: «Je sens déjà la mémoire que j'en porte dans la poitrine pour l'avenir, lorsque de retour là-bas qui sera mon ici de demain, je réveillerai les images. (...) Ce n'est pas un paysage, c'est une porte. (...) Cette porte ouvre à l'intérieur de soi.» Une évidence, mais que seuls 15 000 kilomètres parcourus pour de vrai peuvent faire ressentir dans sa chair à cette écrivaine et voyageuse portée par un amour de la vie absolu, mystique, physique et enfantin.

C'est la septième *Elégie de Duino* de Rilke, lue entre deux avions – «Il n'y aura plus de monde, amie, qu'au-dedans. Notre vie passe en la métamorphose. Le dehors s'amenuise de plus en plus.» – qui appelle Hildegarde de Bingen et rend évident le lien entre *Patagonie intérieure* et l'insolite et fascinant *La clôture des merveilles*. Hildegarde, Lorette la connaît «d'un ailleurs dont la mémoire ne lui parvient que par trouées» et admire en elle avant tout l'insoumission. «Il n'y a, en effet, d'engagement politique véritable qu'à défendre la beauté; celle qui rend la vie plus large et plus profonde. Pour aller jusqu'à la liberté. Je savais cela enfant. Et qu'il faudrait, pour y arriver, aller plus loin. Further. Plus loin que le réel. Le verbe serait mon chemin.»



LORETTE NOBÉCOURT Avec ses deux derniers ouvrages, l'écrivaine propose un voyage au pays de la liberté intérieure.

Proclamée docteur de l'Eglise par le pape en 2012 après Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila et Thérèse de Lisieux, Hildegarde de Bingen est née en 1098 en Rhénanie. A 8 ans, elle entre au couvent de Disibodenberg. Elue abbesse à l'âge de 38 ans, elle écrit des textes sacrés et profanes, de la poésie et de la science, inquiète les puissants avec ses visions qui sont discutées jusque par le pape Eugène III, invente une langue à elle pour les décrire dans un recueil intitulé *Scivias* (à lire dans l'édition du Cerf en 1996), aime une femme, fonde deux monastères, compose de la musique, soigne par les plantes et les minéraux les malades qui viennent la voir depuis toute l'Europe. Elle meurt à Rupertsberg, l'un des couvents qu'elle a créés, à l'âge de 80 ans. Entre Lorette, la femme de lettres compassionnelle en quête du pays intérieur, et Hildegarde, épouse de Dieu et du Verbe, «Quelques siècles d'âmes (...) Et comme rien / Tenant chacune le fil / Du même écarlate». o



«Patagonie intérieure» et «La clôture des merveilles». De Lorette Nobécourt. Grasset 110 et 160 p.

Télérama – mai 2013

La Clôture des merveilles

Par Marine Landrot



C'est de ce cloître que sainte Hildegarde voulut «ouvrir le ciel» à ses contemporains.

LA CLÔTURE DES MERVEILLES

ROMAN

LORETTE NOBÉCOURT

Avec cette biographie d'une vie possible de sainte Hildegarde de Bingen, comme vécue de l'intérieur, Lorette Nobécourt semble touchée par la grâce.

TTT

Depuis quelques années, les romans de Lorette Nobécourt sont baignés d'un feu particulier. Avant, elle écrivait un peu à la lueur d'ampoules électriques, de celles qui montrent les imperfections au grand jour – notamment celles de la peau dans son premier roman, *La Démangeaison* (1994) –, et son style décapait, en rudesse et en beauté. Petit à petit, elle s'est mise à travailler dans des lumières venues du ciel, vivantes et diffuses, de celles qui émanent des êtres les plus simples, et sa quête d'absolu a transfiguré son écriture, toujours plus profonde et plus libre. Ses personnages ont gagné en spiritualité (*En nous la vie des morts*, 2006), ses confessions se sont dépouillées pour cheminer vers la vérité (*L'Usure des jours*, 2009), et toujours cette clairvoyance, ce don de soi, cette conscience que les mots sauvent...

Quoi de plus naturel qu'elle écrive aujourd'hui la biographie d'une sainte, sous-titrée *Une vie d'Hildegarde de Bingen*? «*Une*»: le déterminant a son importance, car il s'agit d'une vie parmi les possibles, d'une réflexion, au sens miroitant du terme, parmi tous les éclats qui peuvent parvenir à chacun. De cette bénédictine du XIIe siècle, proclamée docteur de l'Eglise en 2012 par Benoît XVI, Lorette Nobécourt semble avoir reçu la grâce. Dans son introduction en forme de prélude recueilli, écrite en une langue urgente, méditative, incantatoire, elle dit le devoir qui est le sien – et celui du lecteur – de perpétuer l'œuvre sacrée de cette femme dont «*la mémoire ne parvient que par trouées, lorsque d'être disjointes par un certain silence, les parois du temps s'ouvrent*». Comme Hildegarde voulut «*ouvrir le ciel*» à ses contemporains de moins en moins tournés vers lui, en leur parlant une nouvelle langue, Lorette Nobécourt souffle à l'oreille de son prochain son appel à «*aller plus loin que le réel*». Ses mots deviennent alors plantes, pierres, nuages, comme ceux d'Hildegarde en son temps, qui inventa la «lingua ignota», une langue dotée d'un alphabet ressemblant à des branches d'arbre ou à des insectes. Lorette Nobécourt entre dans la peau d'Hildegarde et revit de l'intérieur cette existence qui s'adressait à l'homme dans sa totalité : la musique (elle composa des chants liturgiques), l'écriture (elle écrivit sur ses visions et leurs interprétations), la science (elle soignait les malades par les plantes)...

Roman d'apprentissage, *La Clôture des merveilles* déplie les branches de cette vie en étoile et recueille son scintillement des années après son extinction. Comme Hildegarde qui croyait que l'homme est petit par son corps, mais immense par sa perméabilité à toutes les énergies, Lorette Nobécourt chante une nouvelle fois sa confiance en l'acuité de l'être. Ce qui semble anachronique est en réalité souvent atemporel, et l'apparition de ce petit livre courageux donne à le croire. Au même moment, la romancière publie *Patagonie intérieure* 1, journal d'un voyage solitaire, d'une retraite au bout du monde, au service de l'écriture. Les deux livres ressemblent à deux mains tendues qu'on aurait tort de ne pas saisir. – ***Marine Landrot***

1 Ed. Grasset, 112 p., 12,90€.

| Ed. Grasset | 160 p., 15€.

RIMES RICHES

Quelques vers d'un poète (ré)édité. Cette semaine, l'écrivain belge Werner Lambersy.

Mieux que les rois
Le soleil
Maintenant règne
En maître
Absolu sur ces lieux

Les jardins s'ouvrent
Aux lumières
Dont ils reçurent

L'esprit
La forme la matière
De l'âme

S'imprègnent ivres
Et sourient
Dans la sève du bois...

| Extrait du poème *Les Jardins de Versailles*, in *Poètes en majesté à Versailles* | Ed. des Busclats | 104 p., 15€.

Les Inrockuptibles – juin 2013
Les mots et les choses
Par Nelly Kaprièlian




Roberto Frankenberg

les mots et les choses

Avec un récit de voyage en Patagonie et la bio d'une religieuse du XII[e] siècle, **Lorette Nobécourt** poursuit son chemin vers une défense de la langue.

Lorette Nobécourt a dû se rendre au Chili pour les besoins de son dernier roman, *Grâce leur soit rendue* (2011), écrit sous l'égide de Roberto Bolaño. Elle livre aujourd'hui le récit de ce voyage en Patagonie comme un carnet de notes prises en live, consignant chaque inflexion intérieure et extérieure avec des détails triviaux, des réflexions personnelles, des accents d'humour. Les habitués du travail de Nobécourt comprendront d'emblée qu'il ne s'agit pas d'un de ces récits de voyage un peu ennuyeux, voire ringards. Nobécourt est en quête de ces lieux (maison, restaurant, etc.) qu'elle décrira plus tard dans son roman, pour être non seulement au plus près de la vérité du monde, mais aussi de la sienne.

Au fond, dira-t-elle, ce voyage, elle l'accomplit pour passer un moment seule. Loin à la fois de sa famille et d'une certaine société, occidentale, qu'elle désigne souvent comme gangrenée par les magasins de fringues à l'échelle industrielle, le culte des apparences et la transformation du langage (en contraction via les SMS). *"Les choses, pourtant, n'ont de réalité que reliées au verbe. En vidant la langue de sa substance, on ôte à l'homme son pouvoir de l'interpréter, et avec lui la possibilité d'entrer dans l'être. Alors à son tour l'homme devient une chose. Et la peste s'installe. Nous y sommes."* Et de s'en prendre à internet...

un chemin singulier en quête d'une vérité nue et absolue de l'être

De livre en livre, Nobécourt trace un chemin singulier, presque mystique, en quête d'une vérité nue et absolue de l'être. Cela pourrait avoir un petit côté naïf, même parfois réac, si son enjeu essentiel n'était pas une forme de résistance à une norme (capitaliste, entre autres) imposée de l'extérieur à l'être, qui voit ainsi son individualité et sa liberté se réduire à peau de chagrin.

Pas étonnant qu'elle signe en même temps *La Clôture des merveilles*, une biographie d'Hildegarde de Bingen, religieuse mystique, femme de lettres et musicienne du XII[e] siècle. Car *"nous sommes tous des espérés. Que ceux qui ont des oreilles entendent, et que nul ne porte atteinte au verbe."* C'est clair. Reste à espérer qu'elle revienne bientôt avec un roman de l'ampleur d'*En nous la vie des morts*, paru en 2006.

Nelly Kaprièlian





Patagonie intérieure (Grasset), 112 pages, 12,90 €
La Clôture des merveilles (Grasset), 160 pages, 14,90 €

96 les inrockuptibles 8.05.2013

Le Magazine littéraire – juin 2013
A l'ardente Hildegarde
Par Clara Dupont-Monod

À l'ardente Hildegarde

La Clôture des merveilles. Une vie d'Hildegarde de Bingen, Lorette Nobécourt, éd. Grasset, 160 p., 14,90 €.

Par **Clara Dupont-Monod**

Enfant, Hildegarde a l'habitude de s'asseoir dans le jardin, à côté d'une pierre ronde. Un jour, on lui demande pourquoi elle s'assied à côté de la pierre et non pas sur elle. Hildegarde s'étonne de cette question. « La pierre est son amie. Et s'assoit-on sur qui l'on aime pour converser ? » Cette anecdote racontée par Lorette Nobécourt, tout inventée qu'elle soit, résume la personnalité d'Hildegarde de Bingen. Cette abbesse visionnaire du XIIe siècle marqua les esprits par sa foi qui emprunta autant à la cosmologie qu'à l'humanisme. Hildegarde développa une doctrine toute personnelle, un étrange et novateur mélange de philosophie, de mystique et de panthéisme, auréolé de ferveur religieuse. À travers elle, l'école des Chartes, Bernard de Clairvaux et la nature se donnèrent rendez-vous, sous l'œil protecteur de la vierge Marie.
Ce détonnant cocktail a inspiré la romancière Lorette Nobécourt. Son texte n'est pas une biographie mais plutôt un exercice d'admiration en forme de long poème en prose, dans lequel la ferveur lyrique répond à celle, religieuse, de son héroïne. *La Clôture des merveilles* s'approche de l'incantation, au sens étymologique d'un chant capable de convoquer les forces souterraines. Cette forme choisie correspond au projet d'Hildegarde de Bingen : saisir les liens secrets entre le charnel et le spirituel, joindre le corps au cœur, la nature à l'âme. Empreint d'une immense tendresse pour Hildegarde, le texte l'enserre, l'épouse, pénètre dans ses tréfonds, sonde ses ressorts. C'est Hildegarde de Bingen racontée du dedans. Matrice utérine et chrétienne d'un engagement qui dura toute une vie.
Lorsqu'elle entre, à 8 ans, au couvent de Disibodenberg, en 1106, Hildegarde a déjà des visions. Elle peut décrire un veau à naître. « H. a appris qu'en elle sont contenus le ciel et la terre et toutes choses créées, qu'en elle tout est caché. Elle porte ce souffle de vie que nul n'enterre jamais de son vivant, car il n'a pas de fin. C'est ce visage de l'éternité qui la fonde. »

▷ **Lorette Nobécourt** rend grâce à Hildegarde de Bingen, une abbesse visionnaire du XIIe siècle.


ROBERTO FRANKENBERG/GRASSET

Extrait

Elle fustige les hommes de ce temps, incapables de se laisser épouser par l'être, eux qui devraient se dresser comme des colonnes de feu. Elle s'en prend aux hérétiques, scorpions dans leurs mœurs et serpents dans leurs œuvres, réveille les endormis : « Vous devriez être jour, mais vous êtes nuit ; car vous serez ou nuit ou jour ; choisissez donc de quel côté vous voulez vous tenir. » « Celui qui n'est ni froid ni bouillant doit être vomi car il ne fait rien, ni pour la terre ni pour les cieux », écrit-elle. Tiède, H. ne l'est jamais.

La Clôture des merveilles, Lorette Nobécourt

En 1150, elle installe son propre monastère à Rupertsberg, un endroit sans eau, infertile, qu'il faut entièrement bâtir. Le clergé fronce les sourcils. À l'heure où les hérétiques essaiment en Europe, une âme forte est une menace. La réputation d'Hildegarde est déjà immense. Les pèlerins arrivent de partout. Son pouvoir s'intensifie, ses visions se multiplient. Elle convainc, séduit, enflamme ses élèves. Nous sommes au cœur du XIIe siècle, ce siècle d'or du Moyen Âge qui, intellectuellement, économiquement et démographiquement, atteint alors des sommets. Hildegarde en est l'incarnation : libre, inventive, brave et ambitieuse. Une femme de feu dans un siècle flamboyant. Elle imagine une langue inconnue, une *lingua ignota* ni proche du latin ni du patois rhénan. La lettre *z* est partout. Ainsi, *zainz* signifie « enfant », *aigonz* signifie « Dieu ». Nous n'avons conservé qu'un poème dans cette langue, que Lorette Nobécourt reproduit. Elle dit : « H. est cette vierge fécondée de feu et qui accouche du verbe. »
Hildegarde tient tête aux puissants. Bernard de Clairvaux, l'empereur Frédéric de Barberousse ou le pape Alexandre III se laissent tutoyer. Elle leur envoie des lettres aujourd'hui retrouvées. Et, toujours, Hildegarde s'emploie à inclure le corps, la chair, dans ses élans spirituels. À Rupertsberg affluent quantité de malades, « épuisés par le cœur, tristes, sans joie, la gorge sèche, sans parole, sans phrase, avec leurs mots de trois fois rien pour dire là le foie qui pèse, ici la poitrine qui brûle ». Un peu médecin, un peu chaman, Hildegarde guérit. Le clergé s'inquiète d'une telle influence, elle n'en a cure : « D'être entièrement à Dieu, H. est entièrement humaine. » Avec trois cents ans d'avance, elle décrit l'homme que décrira Léonard de Vinci.
La Clôture des merveilles rend grâce au prodige qu'était Hildegarde de Bingen et s'incline devant cette guerrière dont le prénom, Hild, signifie la bataille. Elle chante sa foi en une matière qui serait spirituellement féconde, portée par une prose qui préfigure *La Cantate à trois voix* de Paul Claudel. Convaincu, lyrique, mystique : le texte *est* Hildegarde de Bingen. □

À lire aussi

▷ **Patagonie intérieure,** Lorette Nobécourt, éd. Grasset, 112 p., 12,20 €.

Le Figaro magazine – juin 2013
Biographie romancée – Hildegarde et nous
Par Elisabeth Barillé



DR

BIOGRAPHIE ROMANCÉE

Hildegarde et nous

Qu'est-ce qu'un mystique ? Un silencieux qui tait les choses qu'il sait et que les autres ne savent pas, comme l'affirmait Jankélévitch, ou un agent de la parole de Dieu qui meurt à lui-même pour *« assumer de naître au verbe »* ? C'est le parti pris du portrait que Lorette Nobécourt dresse d'Hildegarde de Bingen. Se plonger au plus près d'une moniale rhénane du XIIe siècle sur laquelle n'abondent guère les archives est un pari risqué. L'auteur le relève en ciselant particulièrement deux aspects de la visionnaire : son tempérament rebelle, sa puissance d'expression. Non contente de coucher par écrit ses visions, de composer des hymnes, des poèmes, des précis sur le pouvoir des plantes et des prêches qui la rendent célèbres au-delà du Rhin, cette *« vierge fécondée de feu »* ira jusqu'à élaborer une singulière thérapie par la parole. En 2012 elle était faite quatrième femme docteur de l'Eglise...

ÉLISABETH BARILLÉ

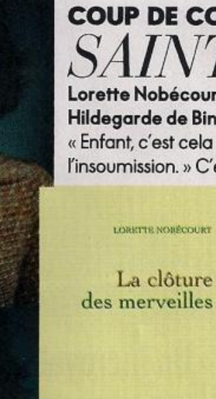
Elle – juillet 2013
Sainte écriture
Par Sandrine Mariette

COUP DE CŒUR

SAINTE ÉCRITURE

Lorette Nobécourt propose une vie possible de la sainte et mystique Hildegarde de Bingen. D'une rare beauté.

« Enfant, c'est cela que j'aimais chez les saints, sans savoir le nommer : l'insoumission. » C'est avec cet avertissement que Lorette Nobécourt entend témoigner du combat d'Hildegarde de Bingen, moniale du XIIe siècle : « Faire surgir de la vie vivante – celle qui ne supporte ni artifice ni faux-semblants » (Hildegarde). Pas de ricanements, l'auteure n'a rien abdiqué de son ton virulent (« La Démangeaison »). Libérée d'un passé dépassé, son écriture, éprouvée, transfigurée, magnifie de plus en plus l'expérience de vivre pour en dévoiler la beauté. Alors, quoi de plus naturel que cette rencontre anachronique avec Hildegarde de Bingen, autre insoumise, proclamée docteur de l'Eglise en 2012. Dès l'enfance, Hildegarde « voit » de la marque des voyants, à 8 ans, elle comprend qu'il n'y a pas d'autre salut que d'« habiter soi-même » (saint Benoît), à l'adolescence, elle prend le voile et dévoile ce qu'elle a vu et entendu en elle-même. Ne se soumettre qu'à la liberté pour devenir qui l'on est : voilà son ambition majeure, implacable, qu'elle chante à tous les « espérés ». De cette expérience de vivre la vie vivante, Lorette Nobécourt révèle l'inépuisable modernité. Et l'absolue nécessité. SANDRINE MARIETTE



Lorette Nobécourt

■ *« La Clôture des merveilles », de Lorette Nobécourt (Grasset, 149 p.). Et aussi « Patagonie intérieure » (Grasset).*

Le Monde – juillet 2013

Foi d'Hildegarde

Par Philippe-Jean Catinchi

Foi d'Hildegarde

Docteur de l'Eglise depuis 2012, l'abbesse Hildegarde von Bingen (1098-1179), visionnaire, mystique, lettrée et compositrice d'exception, fascine. Insoumise et libre (« *contre les vanités du siècle* », elle a choisi « *l'opulence du silence* », écrit Lorette Nobécourt). Nul credo mais une foi qui est intuition et inscription nue dans la nature du monde. Nul dogme mais une expérience affective du sacré qui exclut toute erreur. Il ne s'agit que d'« *habiter avec soi-même* », comme le dit la règle bénédictine. Cette subversion-là, intacte, enchante Lorette Nobécourt, dont le verbe, jamais tiède, épouse les célestes partitions de la moniale. Les deux guerrières se confondent sur la voie d'une ferveur panthéiste. Loin d'une biographie romancée, cette *Clôture des merveilles* est un chant où deux timbres se mêlent, célébrant la beauté « *qui rend la vie plus large et plus profonde* ». ■

Philippe-Jean Catinchi

La clôture des merveilles



► **La Clôture des merveilles,** *de Lorette Nobécourt, Grasset 160 p., 14,90 €.*

Zone critique – 04.08.2013

La Clôture des merveilles

Par Estelle Ogier

Lorette Nobécourt nous fait une double offrande cette année en nous proposant à la lecture deux romans publiés simultanément aux éditions Grasset : Patagonie intérieure et La clôture des merveilles. Une vie d'Hildegarde de Bingen.

Écoutons d'abord Lorette Nobécourt sur les ondes radiophoniques parler du premier livre qui retrace son voyage au Chili, aux confins de la terre, où se révélera le secret de sa propre géographie intime :« *Ce n'est pas un paysage, c'est une porte qui ouvre à l'intérieur de soi*. » Franchissons cette porte et dirigeons-nous vers « *ce qui en soi est plus grand que soi* ». Acceptons que « *cet espace intérieur soit la seule issue possible d'un horizon maximal*. »

Laissons-nous ensuite prendre par la main et suivons la romancière, fascinée et exaltée, nous guider derrière les murs, qu'elle rend transparents, des monastères où Hildegarde vécut et ceux qu'elle fonda. Assistons comme aux premières loges au parcours initiatique, monastique, charnel, visionnaire et spirituel depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, d'une femme cloîtrée, au Moyen Âge, une grande partie de sa vie mais qui agit toujours dans le sens de sa liberté, celui impératif de faire fructifier la vie. Devenons les témoins discrets de l'éclosion du désir d'Hildegarde pour la Nature, pour une femme, pour l'écriture et pour Dieu. Tombons nous aussi amoureux de la vie qui nous désire depuis toujours. Souvenons-nous grâce à ce livre de « *l'éclatant honneur d'être réellement en vie*. »

Naviguons pour cela dans les eaux spirituelles d'Hidegarde de Bingen, moniale du XIIème siècle, thérapeute, médecin, mage, exorciste, prophète, écrivain, musicienne, proclamée en 2012 par le pape Benoît XVI quatrième femme docteur de l'Eglise. *« Elle fait l'expérience de l'intériorité, l'expérience affective du sacré, hors de tout dogme. Ce qui fait d'elle une femme hors du commun. Elle se tient dans un état d'insoumission radicale, incarnant une liberté sans pareille au XIIe siècle. »* confie Lorette Nobécourt à un journaliste de presse écrite.

Laissons l'écrivain-biographe nous inviter encore une fois (on retrouve cette invitation au cœur des précédents livres de l'auteur) à oser entrer dans la clôture de nous-mêmes, c'est-à-dire le lieu de la « *révolution intérieure »*, l'endroit de la transparence humaine. Écoutons son appel à nous rendre libres. Mettons-nous dans la peau de l'abbesse qui incarne la subversion par le verbe. Laissons-la nous montrer l'invisible : « *le visage de l'éternité »*. Entrons avec elle dans « *le lieu possible de l'opulence »* : la solitude. Attendons avec elle d'être fécondé(e)s par le verbe. Assistons à la délivrance par l'écriture, pour Hildegarde de l'effort de posséder un corps. Pelotonnons-nous à ses côtés dans « *l'utérus spirituel »* où s'accomplit une « *noceintérieure »* entre le masculin et le féminin. Devenons comme Hildegarde (*Hild* signifiant la*bataille*, en vieil allemand) des guerriers et des guerrières en nous opposant à nous mêmes pour changer notre aspect intérieur. Ne s'agit-il pas là de la tâche la plus rude pour un homme ou une femme ?

Mourons ou mutons ! Osons faire fructifier ce que nous sommes en suivant notre ligne intérieure, en restant toujours reliés à nous-mêmes dans la quête du mystère que nous portons en nous-mêmes. Rendons-le exprimable ce mystère semblent nous signifier Hildegarde et l'écrivain.

Approprions-nous les mots de l'écrivain et ceux d'Hildegarde comme nous utiliserions des clefs qui nous serviraient à décadenasser les portes de l'exil où nous nous tenons, séparés des autres.

Inventons notre propre langue ainsi que le fit H. qui accoucha de la *lingua ignota,* une langue inconnue qui lui fut dictée par Dieu : *Sur le* ***branischiaz*** *de sa vie, H., tel un* ***larchizin****, un****korzinthio****, H. écrit la langue* ***d'Aigonz*** *! (Sur le parchemin de sa vie, H., tel un scribe, un prophète, H. écrit la langue de Dieu !)*

Réhydratons-nous avec le verbe émollient d'H. et de l'écrivain-guérisseuse Lorette Nobécourt, buvons les tisanes d'H. dont la science des plantes s'est transmise jusqu'à notre supérette de produits biologiques, écoutons le son qui précède le verbe en nous abreuvant des flots sonores harmonieux des chants de l'extase de l'ensemble *Sequentia*(chants liturgiques composés par l'abbesse).

N'hésitons pas à plonger notre corps dans le bain thérapeutique qu'est la lecture qui nous sauve de la noyade spirituelle

Et puisque nous sommes en été, n'hésitons pas à plonger notre corps dans le bain thérapeutique qu'est la lecture qui nous sauve de la noyade spirituelle.
Concrétisons notre lecture entraînante en nous inscrivant à l'un des ateliers *En vivant, en écrivant* (s'agit-il d'un hommage au livre du même nom d'Annie Dillard ?) qu'organisel'écrivain en sa demeure drômoise où nous nous appliquerons « *à sentir que l'écriture est avant tout un certain rapport au monde*. »

Paola Pigani
N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures
Roman – Editions Liana Levi

L'auteur

Paola Pigani est née en 1963 en Charente et a grandi dans une famille nombreuse. Poète et nouvelliste, elle vit à Lyon et publie en 2013 son premier roman *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, soutenu par une bourse d'écriture de l'Arald. Elle partage actuellement son temps entre son travail d'éducatrice et l'écriture.
Son blog : La renouée aux oiseaux (paolapigani.hautetfort.com)

Le livre



Grâce au témoignage d'une femme très âgée dont elle fait le personnage principal de son roman, Paola Pigani rend tangible le drame des populations tziganes enfermées dans des camps pendant la seconde Guerre Mondiale. Elle raconte l'histoire d'Alba, 14 ans en 1940, qui sillonne les routes du sud-ouest de la France avec sa famille, et dont le bonheur tout simple sera bouleversé par un arrêté interdisant la circulation des nomades. L'auteur donne une humanité à ces victimes, décrivant leur perte d'identité et de liberté, au-delà des clichés ou des abstractions.

Eléments de bibliographie

- **Le Ciel à rebours**
  Jalons. Presses de la Cité, 1999
- **Scènes de rue**
  Editions Bibliopolis, 2003
- **Relevé d'empreinte**
  coll., La passe du vent, 2004
- **Concertina**
  Le Rocher, 2006
  Prix Prométhée 2006
- **N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures**
  Liana Levi, 2013
- ***Indovina***
  La passe du vent, *2014*

Charente Libre – 21.08.2013
Par Myriam Hassoun

Paola Pigani
Pieds nus dans l'âme tsigane

● Paola Pigani publie demain «N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures» ● Un roman poignant sur l'internement des Gitans au camp des Alliers à Angoulême entre 1940 et 1946.

Myriam HASSOUN

Tout individu sans domicile fixe, forain ou Manouche, est prié de se présenter au camp de rassemblement de Sillac-les-Alliers avec son carnet de circulation». En 1940, sous l'Occupation, cet ordre de la Kommandantur tombe comme un couperet pour la jeune Alba et les siens qui feront à pied le trajet d'Aigrefeuille en Charente-Maritime jusqu'aux Alliers à Angoulême, accompagnés de dizaines d'autres familles gitanes. Hommes et femmes, jeunes ou vieux, ils passeront six ans internés dans le camp charentais, privés de leurs chevaux et de leurs roulottes, sédentarisés de force dans des baraquements insalubres. Avec «N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures», qui paraît demain, ce sont ces années de souffrances qu'évoque l'écrivaine Paola Pigani au travers du regard d'Alba, quatorze ans, qui va grandir, survivre à la faim et au froid, trouver l'amour aussi dans ce camp.
Née à La Rochefoucauld, Paola

> Il y a un silence de la communauté tsigane. Après la libération, ils ont renoncé à demander réparation, car c'est eux qui se sentent coupables.

L'écrivaine, qui a passé son adolescence à Angoulême, a dédié son livre aux 450 Tsiganes internés aux Alliers, dont la mémoire est honorée par une stèle dans la zone de Rabion à Angoulême.

Photo Quentin Petit

Pigani a passé son adolescence à Angoulême où elle était lycéenne à Saint-Paul. *«Mais je n'ai jamais eu la volonté d'écrire sur mon territoire d'enfance»*, affirme cette quinquagénaire, éducatrice de jeunes enfants à Lyon, dont le frère est marié à une gitane de Charente-Maritime. *«Et puis un jour, une de mes nièces me dit "ma grand-mère a vécu cinq ans dans un camp à Angoulême pendant la guerre"»... Je n'avais jamais entendu parler de ce camp, après dix-neuf ans passés en Charente»*. Paola Pigani, décide d'aller recueillir le témoignage de cette mamie manouche, Alexienne, qui a aujourd'hui 87 ans.

Elle deviendra Alba, la jeune héroïne du livre. *«Mais le jour du rendez-vous, ma nièce me prévient: "Accroche-toi, elle dit qu'elle est malade, qu'elle ne veut pas parler de son histoire"*, raconte encore la romancière. *Je suis une gadji, une non gitane... Il ne fallait pas que j'entre dans son âme avec mes gros sabots»*. Alexienne finit par lui montrer des photos, lui livrant aussi quelques éléments de son vécu aux Alliers pendant la guerre, via un questionnaire que l'écrivaine lui fait parvenir par l'entremise de ses nièces. *«Pour décrire Alba et sa famille, j'ai donc dû inventer car il me manquait trop d'éléments*, confie celle qui a fait beaucoup de recherches historiques. *Je ne voulais pas écrire n'importe quoi par respect pour la communauté tsigane»*.

«Les oubliés de l'histoire»

Pour dépeindre les conditions de vie aux Alliers, Paola Pigani s'est appuyée sur les travaux de l'historien Jacques Sigot sur le camp d'internement de Tsiganes de Montreuil-Bellay, dans le Maine-et-Loire. Elle s'est aussi mise en relation avec l'association des gens du voyage des Alliers qui a édité un livret de témoignages en 2006, à l'occasion de la commémoration des soixante ans de la libération du camp angoumoisin. *«Les associations et des universitaires s'intéressent à ces camps, mais il y a un silence de la communauté tsigane. Après la libération, ils ont renoncé à demander réparation, car c'est eux qui se sentent coupables. Jacques Sigot parle d'eux comme des "oubliés de l'histoire"»*.

Un oubli que Paola Pigani contribue à réparer avec son roman, à la fois poétique et politique: *«Cette histoire peut aider les lecteurs à comprendre pourquoi les Manouches tiennent toujours à garder une distance avec l'administration et avec les sédentaires... Je voulais aussi montrer où peut conduire le rejet d'un groupe social»*, décrit l'auteure qui souhaiterait que son livre provoque des rencontres avec les gens du voyage, des retours, d'autres témoignages. «N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures» est un proverbe tsigane. *«Mais on l'attribue plus généralement à tous les peuples menacés dans leur culture et leur intégrité»*, poursuit Paola Pigani. *«J'entre dans une autre âme à pieds nus»*, écrit-elle dans son livre. Qui permet ainsi, avec une délicatesse infinie, de ne pas oublier.

«N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures», de Paola Pigani. Chez Liana Levi 17,50 €.



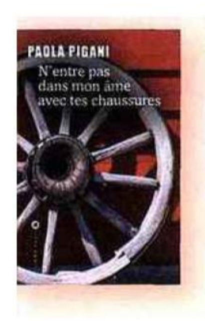
***N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, magnifique premier roman de Paola Pigani, est plus qu'un hommage aux Tsiganes, c'est un grand livre sur la liberté, la jeunesse et l'amour.**



PAOLA PIGANI

Par **Antoinette Roméo-Brunier**
Librairie Le Cadran lunaire (Mâcon)

Printemps 1940. Alba, 14 ans, et sa famille sont internées dans le camp des Alliers, non loin d'Angoulême. Ils sont des centaines à suivre ce chemin car un décret interdit la libre circulation des nomades. Ils sont dangereux, paraît-il. À cette époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, on trouve que les Manouches sont des individus malfaisants et dangereux. Alors on les cache, on les enferme et, comme tant d'autres exclus, on les affame, on les maltraite, qu'ils soient enfants, mères, pères, vieillards, parce que ce sont des « sauvages ». « Sauvage » cela signifie : « qui vit en liberté dans la nature – non domestiqué. » Magnifiquement sauvage, la petite Alba, oiseau frêle et farouche, veille sur sa tribu. Elle est la vie, elle est la force de la jeunesse. Et c'est dans une seule pièce qu'elle devra vivre avec père, mère, frères, tante, sans roulotte, sans chevaux, mais avec le froid, la faim, la crasse, la boue, la maladie, le désespoir qui parfois emporte tout. Et l'attente, interminable. C'est avec ce petit monde affamé et désolé qu'elle grandit. Et au sein de cette misère absolue qu'elle devient femme. Malgré l'effroyable odeur de la guerre, malgré la faim, malgré les morts, Alba est l'incarnation de l'espoir. Parce que les Gitans fabriquent de l'espoir avec pratiquement rien, parce qu'ils savent redonner vie avec un bout de bois et avec un morceau de chiffon changer le monde *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, remarquable hommage au peuple gitan, peuple libre depuis toujours confronté à la folie des hommes, est simplement magnifique. Mais ce n'est pas que cela. C'est un livre sensible, juste, qui dit les malheurs sans apitoiement. C'est un livre apaisé, très mûr bien que ce soit un premier roman – le fait est suffisamment rare pour être souligné, remarqué, lu tout de suite et par tous ■



Paola Pigani
N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures
Liana Levi
224 p., 17,50 €

▸ Lu & conseillé par
M. Michaud
Lib. Gibert Joseph (Poitiers)
P. Fouillet
Lib. Clair de plume (Ruffec)
F. Caucher
Lib. Le Coin des livres (Davézieux)
M. Coussy
Lib. Entre les lignes (Creil)

La Croix – 19.09.2013
Par Hélène Morin



COUP DE CŒUR

Par Hélène Morin

Librairie La Procure
3, rue de Mézières, 75006 PARIS

N'ENTRE PAS DANS MON ÂME AVEC TES CHAUSSURES

de Paola Pigani. Éd. Liana Levi, 213 p., 17,50 €

● Auteur de poésies et de nouvelles, Paola Pigani réussit un coup de maître avec son premier roman, évoquant l'internement des Manouches lors de la Seconde Guerre mondiale. Au travers des yeux d'Alba qui, à 14 ans, en 1940, est contrainte avec sa famille d'intégrer le camp des Alliés près d'Angoulême, c'est toute l'injustice doublée de l'oubli envers sa communauté qui nous sont révélés. La liberté, le mouvement, l'intimité au cœur de leur roulotte, tout ce qui était leur identité, leur raison de vivre, est balayé. Ne restent que les assignations, les épaules basses et la peur d'avoir encore moins. Sans emphase ni accusation, P. Pigani fait état de cette cruelle page d'histoire mais sa plume délicate illustre parfaitement le proverbe du titre et donne vie avec une grande justesse à l'adolescence bien particulière de cette jeune fille, restée au camp jusqu'en 1946 comme tous les siens. Un livre précieux d'une grande humanité.

SITE : laprocure.com

Le Monde – 06.09.2013
Par Catherine Simon

Histoire d'un livre

Ce que la vieille Tzigane ne m'a pas dit

En racontant l'internement des nomades entre 1940 et 1946, Paola Pigani règle une dette envers une survivante – une taiseuse âgée aujourd'hui de 87 ans

CATHERINE SIMON



Nomades, sur le point d'être déportés, et officiers allemands, 1940.
BILDERWELT/ROGER-VIOLLET

Dans le temps, Alexienne Winterstein fut une blonde aux yeux couleur de ciel, *« merveilleux laissez-passer chez les gadjé* [les non-Tziganes] *et les représentants de la police pétainiste »*, apprend-on dès la première phrase de *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, de Paola Pigani. Pas suffisant, cependant, pour lui éviter d'être enfermée, à l'âge de 14 ans, avec ses parents, au camp des Alliers, près d'Angoulême (Charente). Ils resteront six années dans ce cloaque, placé sous l'autorité de la Kommandantur et du préfet.

Sans cette invincible Manouche aux yeux bleus, d'une *« méfiance indéboulonnable »*, sans son refus de *« parler aux étrangers »*, bref, sans cette forcenée, aujourd'hui âgée de 87 ans, le personnage d'Alba, l'héroïne du roman de Paola Pigani, n'aurait pu être imaginé. *« Son âge, sa mère aveugle, son amoureux Silvère – dont j'ai changé le prénom – ou son premier accouchement dans le camp d'internement, tout cela est véridique »*, explique l'écrivain, joint par téléphone. Tout le reste (ou presque) a été inventé.

Sans cette Manouche aux yeux bleus, d'une « méfiance indéboulonnable », l'héroïne du roman, n'aurait pu être imaginée

D'ascendance italienne, Paola Pigani est elle-même née près d'Angoulême. Dans l'esprit d'Alexienne, elle fait partie des *« étrangers »*. La romancière et la vieille Manouche ont pourtant des liens de famille : le frère de Paola Pigani, pur *gadjo*, a été marié à une Winterstein – dont il a eu une fille, en 1983. C'est par cette nièce, très proche de sa grand-mère, que Paola Pigani a découvert l'existence du camp des Alliers. Par elle, aussi, que Paola Pigani est tombée, un beau jour, sur des photos anciennes ; l'une, notamment, prise dans le camp d'internement, a fait comme un déclic dans sa tête. L'idée de creuser cette histoire, de l'écrire, s'est mise à germer. Mais pas question de publier l'un de ces vieux clichés sépia : *N'entre pas*... qui raconte, par les yeux d'Alba, les six années passées au camp, n'est pas une enquête historique ; c'est un roman – le premier que signe la nouvelliste et poète, dont les écrits n'étaient connus jusque-là que d'un petit cercle de lecteurs.

Paola Pigani vit depuis trente ans à Lyon, à Montchat, un quartier qu'on aperçoit dans *Lucie Aubrac* (1997), le film de Claude Berri. Elle travaille comme éducatrice. De la seconde guerre mondiale et des réseaux de résistants en France, elle n'a longtemps *« rien su »*. Dans les années 1940, son père était parti rejoindre les maquis, en Yougoslavie, pour combattre les oustachis – les fascistes croates. Quand les parents Pigani arrivent en France, au début des années 1960, ils s'installent en Charente, dans une petite ferme. *« La guerre côté français, je l'ai apprise à l'école »*, souligne la romancière, née en 1963. Plus tard, elle verra les ruines d'Oradour-sur-Glane. Et apprendra, incidemment, comment deux Tziganes, cachés sous des meules de paille, s'étaient fait repérer par les nazis, qui les avaient littéralement *« éventrés, à coups de baïonnettes »*. Elle découvre et apprend. Les faits et les mots : le terme « manouche », par exemple, d'origine tzigane, *« signifie "homme" »*, précise-t-elle à la fin du livre.

D'où lui vient cette empathie pour ceux qu'on appelait encore, dans les années 1970, les « gitans » ou les « romanichels » ? De ses souvenirs personnels, bien sûr. Quand les femmes arrivaient à la ferme familiale, avec leurs voix *« vertes et aiguës »* et leurs paniers pleins de dentelles et d'objets en osier, la mère de Paola Pigani, manquant d'argent, payait ses achats avec une volaille ou un bidon de lait. *« N'étions-nous pas alors les seuls étrangers du village, immigrés italiens dans l'attente anxieuse d'une naturalisation ? Les seuls à percevoir l'aigreur des mots qu'on lâche en reculant sur le seuil des maisons (...) ? »*, écrit Paola Pigani, dans l'introduction de son livre.

Qu'elle les croise enfant sur les bancs de l'école, adolescente en faisant les vendanges, Paola Pigani s'est très tôt reconnue en eux. Elle aime leur silence, leur manière d'être *« sur la brèche »*, dit-elle. Aujourd'hui encore, ses parents, restés en Charente, saluent, au supermarché, certains de ces nomades sédentarisés. *« Je tournais autour du sujet, sans savoir encore que j'allais écrire sur le camp des Alliers »*, résume Paola Pigani, qui a rédigé, confie-t-elle, une nouvelle (non publiée) *« sur des Tziganes en Tchécoslovaquie »*.

Le premier jet de *N'entre pas*... a d'abord ressemblé à une suite de *« tableaux »*, qui ont été ensuite *« liés ensemble »*. L'écriture poétique, *« qui peut fonctionner très bien dans les nouvelles »*, a dû être *« élaguée »*, reconnaît Paola Pigani. Un rude apprentissage et un roman superbe, qui laisse le sentiment qu'une dette – à l'enfance, aux Tziganes, aux malheurs enfouis – a pu être en partie payée. Grâce à une indécrottable taiseuse, une vieille dame très digne, **Alexienne Winterstein**... ■

Une adolescence derrière les barbelés



RÉUSSIR À FAIRE d'un sujet lourd et sombre une histoire qu'on lit d'un trait, aérienne et grave ? Par la seule splendeur des mots, Paola Pigani y parvient. C'est en Charente, près d'Angoulême, que commence son roman : en octobre 1940, les parents de la petite Alba, artistes de théâtre ambulant, sont sommés, comme des dizaines de familles manouches, de rejoindre le camp d'internement des Alliers

Contrairement à d'autres Tziganes, déportés vers les chambres à gaz, Alba et les siens resteront là, enfermés jusqu'en 1946 – le camp des Alliers étant le dernier à disparaître, en France, un an après la Libération. *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* raconte la défaite d'une communauté survivante, dont on a piétiné la dignité, les habitudes, les savoir-faire et les plaisirs. On suit des yeux les enfants, cloîtrés dans cet *« univers de peu qui se limite aux rigoles où ils jettent des brindilles »*. On tremble pour Jean, qui veut rallier la Résistance. On s'émerveille devant la beauté de Silvère, l'amoureux d'Alba, *« plus vivant que le vieil oncle et son violon blessé, plus vivant que Rita et ses bruits d'aiguille ou de cuisine, plus vivant qu'elle-même, transparente, prête à s'envoler à cet instant »*

Après la guerre, les familles s'éparpillent. Alba et son Silvère partent vers Bordeaux. Non pas en verdine, mais en caravane. Le roman s'achève en 2006 Alba rêve de repartir, *« de l'autre côté »*, très loin : *« Vers les feux qui nous attendent. »* ■ C. S.

N'ENTRE PAS DANS MON ÂME AVEC TES CHAUSSURES,
de Paola Pigani,
Liana Lievi 224 p., 17,50 €.

Sud Ouest – 27.09.2013
Par Thomas Brosset

BOHÉMIENS DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY À ANGOULÊME

« Nos Indiens »

Paola Pigani narre l'histoire des nomades internés au camp des Alliers

THOMAS BROSSET
t.brosset@sudouest.fr

Pour eux, nous sommes les gadjé. Comme les goys pour les juifs, les toubabs pour les Africains, les Visages pâles pour les Apaches. Pour nous, ils sont les manouches, les romanichels, les bohémiens, les Tsiganes, les Gitans, les Roms. « Nos Indiens », dit d'eux joliment Paola Pigani en puisant dans ses souvenirs d'enfance. Nos Indiens, sauvages, fiers, farouches, sales, sans cesse en mouvement. Différents.

Éducatrice et poète installée à Lyon, Paola Pigani a grandi dans la campagne verte à la roche poreuse de La Rochefoucauld. C'est là qu'elle a rencontré ses premiers bohémiens, source d'inspiration de son roman (1). « On ne nourrissait ni haine ni mépris à leur égard. Juste de la curiosité. Ils revenaient chaque année, faisaient partie du paysage saisonnier. »



Paola Pigani entourée de la petite-fille et de l'arrière-petite-fille d'Alexienne, qui a reçu hier soir la médaille de la Ville d'Angoulême. PHOTO HÉLÈNE RIETSCH

Une vieille photo

Trente ans plus tard, une vieille femme lui montre une photo : 23 hommes, femmes, enfants posant dans le camp des Alliers, à Angoulême, pendant la Seconde Guerre mondiale. Un camp où ils ont été placés de force par la Kommandantur et ont vécu pendant six ans dans des conditions sanitaires déplorables. Cette vieille femme, c'est Alexienne, qui deviendra le personnage principal de son livre.

« Alexienne m'a peu parlé. Elle se murait dans son silence. Ce sont surtout ses petites-filles qui m'ont aidée à planter le décor et entrer, pieds nus, dans l'âme de cette communauté, à découvrir la pudeur de ces gens. » Paola raconte cette histoire trop méconnue : les parents d'Alba (Alexienne) dirigent un théâtre ambulant près de Saint-Jean-d'Angély quand la Gestapo commence à les harceler pour un oui ou pour un non. Les « nomades » sont regroupés à Aigrefeuille, puis internés au camp des Alliers sous l'autorité de Vichy. Jusqu'à 1946.

Les oubliés de l'Histoire

« Ce sont vraiment les oubliés de l'Histoire. Quand la Libération est arrivée, je crois que rien n'avait été prévu pour eux. Ils sont restés là un an de plus, toujours sous garde, démunis, crasseux, en loques. » Dans ce camp de misère et de boue, où les hivers sont terribles, ils réclament leur roulotte et leurs chevaux, car les baraques « sentent la mort ». Ils les obtiennent. Les tentatives d'évasion se multiplient. Ainsi que les joies, les peines, les deuils, les amours secrètes. Avec Silvère, Alba vit des « noces d'herbes froissées à l'aube ». Belle image champêtre.

« On oublie que la plupart des bohémiens sont des citoyens français, souvent sédentarisés, et qui paient une patente »

Paola Pigani ne sombre pas dans le folklore à deux sous. Elle veut seulement témoigner le plus fidèlement possible d'un fait historique en éclairant de sa plume précise et colorée une culture fascinante. Et maltraitée.

« Aujourd'hui, on mélange tout, on fait des raccourcis sur tout. Les Roms, les gamins de banlieue, tout n'est que caricature. On stigmatise une population. On oublie que la plupart des bohémiens sont des citoyens français, souvent sédentarisés, et qui paient une patente. »

Alexienne, la manouche silencieuse qui a grandi dans le camp d'internés, vit toujours. Elle a 88 ans, habite à Saint-Germain-de-Marencennes, près de Surgères et du théâtre de son enfance.

Dans une caravane.

(1) « N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures », de Paola Pigani, ed. Liana Levi 17,50 €

Le Matricule des anges – septembre 2013

Par Franck Mannoni

Mémoire vive

Certains textes législatifs sont écrits en lettres de sang : « *En période de guerre, la circulation des nomades individus errants, généralement sans domicile, ni patrie, ni profession effective, constitue pour la défense nationale et la sauvegarde du secret, un danger qui doit être écarté* ». Ce document, daté du 6 avril 1940, est signé notamment par le Président du Conseil Paul Reynaud et par le ministre de la Défense, Édouard Daladier. Paola Pigani s'est appuyee sur des études historiques et sur des témoignages par raconter le destin des Manouches internés en camps de rétention sur le sol français Son roman donne ainsi la parole à la jeune Alba et aux siens, contraints de vivre au camp des Alliers, à Angoulême, jusqu'en 1946, année de leur libération Elle relate avec réalisme leur incredulité. Très vite, les Manouches comprennent qu'ils sont considérés comme des Français de seconde zone aux « *mêmes devoirs a défaut des mêmes droits, sauf celui d'être assignés a résidence dans ce vaste foirail* ». Elle souligne l'hypocrisie qui sa cache derrière le vocabulaire des fonctionnaires d'État, chargés d'appliquer les décisions « *Le camp n'est pas une prison, c'est un asile de protection pour toutes les familles, vous évitant les agissements des maquisards et de la Gestapo* » Comme si les gens du voyage étaient les ennemis communs des Résistants et des nazis. Paola Pigani montre très bien comment les conditions de vie se dégradent. Le froid, la faim et les maladies déciment les plus fragiles · « *Maria s'affaiblit de jour en jour, son bébé accroche au sein Elle ne fait plus rien sauf caresser le petit* » Et pourtant, au cœur de cette abomination, surgissent des héros, gens simples qui apportent leur aide sans même avoir conscience de leur courage. Des paroissiens fournissent couvertures et nourriture, un gardien baisse les yeux lorsqu'un homme s'échappe. L'époque est complexe et l'écrivain s'abstient de tout jugement facile. Elle lutte simplement contre l'oubli



Franck Mannoni

N'ENTRE PAS DANS MON ÂME AVEC TES CHAUSSURES DE PAOLA PIGANI, Liana Levi 214 pages, 17,50 €

Le Canard enchainé - 13.11.2013

Par André Rollin

Déjà, les Roms, les Tsiganes...

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures de Paola Pigani (Liana Levi)

C'EST un roman sur une réalité peu connue. Paola Pigani, qui a grandi en Charente dans une famille nombreuse d'origine italienne, précise les faits: « En octobre 1940, environ 350 Tsiganes de Charente et de Charente-Maritime furent internés au camp des Alliers sous l'autorité du préfet et de la Kommandantur d'Angoulême, alors en zone occupée. Des familles ont vécu là six années dans des conditions déplorables. Pas moins de 6 500 hommes, femmes et enfants ont connu le même sort dans une trentaine de camps d'internement français. Le camp des Alliers a été le dernier à être libéré. »

Paola Pigani raconte ce camp des Alliers de 1930 à 1945. Elle a choisi le roman pour être plus proche de ses personnages, pour mieux en saisir la mémoire. Et cette famille Winderstein, à partir d'archives, de rencontres, d'albums de photos, est là, dans ces pages, complètement présente, vivante.

En 1940, Alba, l'héroïne, 14 ans, est internée. Pourtant « elle est blonde aux yeux bleus, merveilleux laisser-passer chez les gadjé (étrangers qui ne sont pas tsignanes) et les représentants de la police pétainiste ». « Vous l'avez volé », dit un gendarme.

Qu'importe, elle ne sera pas plus épargnée que les siens! « Ces gens-là dérangent », avec leurs roulottes, leurs chevaux, leurs feux, leurs chants... Ils sont pour les riverains des êtres inassimilables. Aussi, le décret du 6 avril 1940 précise qu'«en période de guerre la circulation des nomades, des individus errant, généralement sans domicile fixe, ni patrie, ni profession effective, constitue pour la défense nationale et la sauvegarde du pays un danger qui doit être écarté ». Qu'en temps de guerre?

Cette Alba, avec sa famille, ses proches et ses relations, est un personnage – elle vit toujours – auquel on s'attache terriblement. Toutes les histoires du camp, plus tragiques les unes que les autres, sont racontées avec une extrême pudeur. Une très grande empathie. C'était l'enfer! Les odeurs, les toilettes toujours débordantes, la nourriture, les soins, l'habillement...

Hommes et femmes ont vite fait d'être transformés en loques. Maria, la mère d'Alba, est aveugle mais continue de tresser des paniers, toujours plus informes. Des hommes tentent de s'évader, des enfants meurent, des femmes sont exécutées. Des chevaux, abattus. Les internés sont là pour leur bien. Ce « camp est un asile de protection afin de leur éviter les agissements des maquisards et de la Gestapo »!

Alba grandit. Elle observe. Elle s'active. Elle sait qu'un prisonnier, Jean, veut s'évader: « Pourquoi leur enfoncer dans le crâne cette honte: ne pas être français, comme les autres? » Pour s'intégrer, il ira rejoindre la Résistance...

Un tel roman-tableau vient à une heure où peut-être il fera oeuvre utile. La folie des hommes continue, également la fierté des nomades...

– 215 p., 16,63 Euros.

Rollin André

Le Patriote Résistant – janvier 2014
Un roman sur l'internement des Tziganes
Par Jean-Pierre Vittori

Un roman sur l'internement des Tziganes

« *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* » dit le proverbe tzigane, ce qui inclut probablement notre manière de juger leur mode de vie et celle d'interpréter leur histoire sans tenir compte de tous les siècles qui ont façonné ce mode de vie. Alors, ce n'est évidemment pas sans penser à l'actualité, à toutes ces déclarations haineuses, à toutes ces attitudes méprisantes, que j'ai lu le petit roman de Paola Pigani dont le titre rappelle ce proverbe, un roman dans lequel l'humain domine en même temps que s'exprime une vraie indignation pour ce que tant d'hommes et femmes ont subi aux jours sombres de l'Occupation dans l'indifférence générale. Parce qu'ils étaient différents.

C'est de cela qu'il faut se souvenir avant de hurler avec les loups, avant aussi d'approuver toute mesure de coercition qui ne prend pas en compte la qualité d'humain de chaque individu. Nous voilà bien loin du livre de Paola Pigani, penserez-vous. Vraiment ?

Au temps de l'Occupation, nous rappelle t-elle, un décret interdit très vite la libre circulation des nomades et décision est prise de les interner sous étroite surveillance. C'est le cas pour ceux de Charente qui sont rassemblés au camp des Alliers. Là se déroule l'essentiel de l'histoire contée ici avec un incontestable talent et beaucoup de tendresse.

Les personnages qui apparaissent ont souvent existé dans la vraie vie, telle Alba âgée de 14 ans qui va passer plusieurs années dans la boue et l'entassement des familles, sous la surveillance tatillonne de gardiens souvent hostiles. Et qui ne sera libérée avec les siens que longtemps après la fin de la guerre.

Un beau roman qui parle de la fierté d'un peuple, de sa dignité et de sa douleur forgée par tant de répressions et d'injustices au fil des siècles.



Paola Pigani, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, éditions Liana Levi, 2013, 224 pages, 17,50 euros

Florence Seyvos
Le Garçon incassable
Roman – Editions de L'Olivier

L'auteur

Florence Seyvos est née à Lyon en 1967 et vit aujourd'hui à Paris. Spécialiste de littérature jeunesse, elle fait une entrée remarquée dans le monde de la littérature pour adultes avec son premier roman, *Les Apparitions*, en 1995. Elle coécrit aussi des scénarios de films avec la réalisatrice Noémie Lvovsky.

Le livre

La narratrice, qui a hérité d'un frère lors du remariage de sa mère, est à Los Angeles sur les traces de Buster Keaton, la vedette du cinéma muet. Au fil des pages, se construit un récit en miroir entre Henri, le frère dont le corps ne tient en équilibre que par moult efforts et harnachements, et Buster, l'élégant qui se prend les pieds dans le tapis. Une constante pour ces deux hommes : pas un cri, pas une plainte. Buster, devenu quasi insensible à la douleur, enchaîne les cascades pour la grande joie du public, et Henri, contre vents et marées, tente de mener une vie normale, de travailler, et même d'aller au cinéma. Florence Seyvos tresse ici, avec justesse, ces deux destins.





Eléments de bibliographie

- **Gratia**
  L'Olivier, 1992
- **Pochée**
  Ill. Claude Ponti, L'Ecole des loisirs, 1994
- **Les Apparitions**
  L'Olivier, 1995
  Prix Goncourt du premier roman et Prix Roman France Télévisions
- **L'Abandon**
  L'Olivier, 2002
- **Jean l'impitoyable**
  L'Ecole des loisirs, 2007
- **Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille**
  L'Ecole des loisirs, 2008
- **Le Garçon incassable**
  L'Olivier, 2013

France Inter – 22.04.2013



L'Attrape-livres
Par Colombe Schneck

Le Journal du Dimanche - 28.04.2013



Florence Seyvos, l'enfance à perpétuité
Par Marie-Laure Delorme

L'auteur de *L'Abandon* raconte, à travers le comique américain Buster Keaton, le destin d'un frère différent.
Elle a passé son enfance dans la campagne ardennaise, où la mélancolie se dépose sur chaque pierre dès les premières heures du jour. La romancière et scénariste Florence Seyvos porte des traces, dans sa manière d'être, de la sobriété des paysages où elle a grandi. Peu de gestes. Son style semble, quant à lui, dense et dansant. De l'encre de Chine véhiculant le mystère des vies. L'auteur de *L'Abandon* (L'Olivier, 2002) revient, après plus de dix ans d'absence, avec un récit sur les enfances à perpétuité. Florence Seyvos s'est passionnée, vers l'âge de 30 ans, pour le comique Buster Keaton.
Elle a visionné des centaines de fois la célèbre scène du film *Steamboat Bill Jr*. se déroulant sur un quai de gare. Un père vient y chercher son fils. Ils ne se sont pas vus depuis vingt ans. Un oeillet blanc doit leur servir de signe de reconnaissance. Le père ne va pas reconnaître le fils. Les choses valent la peine d'être écrites parce qu'elles résistent aux explications les plus communes. Florence Seyvos est partie à Hollywood enquêter sur le génial réalisateur et acteur américain. Elle se rend vite compte qu'à travers Buster Keaton, elle désire en fait évoquer son frère handicapé, Henri.

"Une vie pour rien"
Les deux amies Florence Seyvos et Noémie Lvovsky ont écrit plusieurs films ensemble, dont *Camille redouble* (2011). Elles aiment s'interroger sur le poids et la place de l'enfance dans les vies d'adultes. Comment expliquer que l'on demeure ou non la même personne du début à la fin de la vie? On reste ou on rompt avec celui que l'on a été. Le thème est présent dans *Le Garçon incassable*. L'histoire de deux hommes difficiles à civiliser. La narratrice arrive en Afrique, à l'âge de 11 ans, avec son frère. Leurs parents se sont séparés. La mère rejoint un homme qui travaille depuis vingt ans en Côte d'Ivoire. Il élève seul son fils handicapé. Henri est un grand garçon maigre, prognathe, âgé de 9 ans. Son père est aussi violent qu'aimant avec lui. Les séances de rééducation musculaire s'apparentent à des séances de torture. Le père veut faire d'Henri un adolescent comme un autre. C'est-à-dire un être autonome sachant marcher et parler aisément. Le père peut beaucoup mais il ne peut pas tout. Florence Seyvos dit avoir songé à *Drôle de pizza*, du dessinateur américain William Steig. Un conte pour enfants où un père se sert de son fils comme d'une pâte à pizza pour l'amuser. Il le pétrit, l'étire, le garnit jusqu'à ce que le petit garçon s'évade vers la sortie pour retrouver ses amis. On y lit aussi le désir enfoui des parents de vouloir modeler leurs enfants à leur guise.

La famille s'envole d'Abidjan en 1982 pour s'installer au Havre dans une grande maison. Henri possède sa propre chambre. Son père doit les rejoindre plus tard. On ne sait pas quand. Henri quitte peu à peu l'enfance sans arriver à l'état d'adulte. La grand-mère maternelle de la narratrice, dont le fils également prénommé Henri était handicapé, parle d'une "vie pour rien". Mais à partir de quelle quantité de normalité, puisque c'est de ça que l'on parle, une vie commence-t-elle à compter? *Le Garçon incassable* montre les joies et les peines d'un tempérament optimiste et timide. Chacun bouge au contact de l'autre dans une famille. Il suffit d'observer Henri. On apprend à résister malgré la solitude ; on apprend à tenir malgré la différence. La romancière va ainsi découvrir les liens entre l'humoriste impassible et le frère handicapé. Joseph Frank Keaton Junior, dit Buster Keaton, est né en 1895 dans le Kansas. Une famille de saltimbanques. Le père utilise tôt le fils, dans ses spectacles de musichall, comme un vulgaire projectile. Il le lance et le balance. Le garçon conserve son masque impassible malgré la brutalité des chutes. Buster Keaton apprend à éviter la douleur. On le projette et il se protège.

L'art du retrait

Buster et Henri. Florence Seyvos fait le tableau de deux hommes résignés et révoltés nés d'une enfance à la dure. Le génie américain et le garçon différent sont habitués à l'hostilité et à la marginalité depuis leur plus jeune âge. Leurs pères étaient persuadés de réussir à changer l'ordre des choses par la force de leur volonté. L'un voulait le succès, l'autre désirait la normalité. Leurs fils font face de biais. Ils sont des résistants de l'intérieur. Ils ont appris à se protéger physiquement et psychiquement en se carapatant en eux. L'art du retrait. Dans *Le Remplaçant* (L'Olivier, 2009), Agnès Desarthe rencontrait son faux grand-père en se documentant sur le pédagogue polonais Janusz Korzacz. Dans *Le Garçon incassable*, Florence Seyvos rencontre son faux frère handicapé en enquêtant sur Buster Keaton. Pourquoi se passionne- t-on soudainement pour un destin, une oeuvre, un événement? Les deux romancières s'intéressent aussi, par là, aux raisons cachées derrière les passions avouées. Deux livres sur la mémoire et l'éducation s'interrogeant sur ce qui surgit un jour du passé.
Le créateur Buster Keaton, mort à 70 ans d'un cancer du poumon, aura été relégué au second plan par l'arrivée du cinéma parlant. Florence Seyvos, née en 1967, reste son admiratrice. L'auteur des*Apparitions* (L'Olivier, 1995, prix Goncourt du premier roman et prix France Télévisions) a écrit un roman singulier et poétique. Le ton est grave ou joyeux, selon les moments. La matière est vraie mais recomposée à l'aide de la mémoire. Henri va travailler dans un CAT (centre d'aide par le travail) et prendre goût à l'indépendance. Il entretient une passion, comme Buster Keaton, pour les trains. Que ressentent réellement l'acteur au flegme légendaire et le frère au rire trop fort? On ne sait pas vraiment. Les deux hommes sont en inadéquation avec le monde environnant. Ça grince et ça gêne. On les pointe du doigt par admiration ou par moquerie. Ils sont opiniâtres et opaques. Et la romancière Florence Seyvos, elle qui préfère se perdre dans les rues plutôt que de demander son chemin à des inconnus, appartient à la même famille qu'eux.

Télérama – 04.05.2013



Le Garçon incassable
Par Marine Landrot

C'est une fille inclassable qui a écrit *Le Garçon incassable.* Florence Seyvos a de solides bagages pleins de trésors, et fait son chemin mine de rien, depuis une vingtaine d'années. Scénariste de quatre films de Noémie Lvovsky (*La vie ne me fait pas peur, Les Sentiments, Faut que ça danse !* et, plus récemment, *Camille redouble*), lauréate en 1995 du Goncourt du premier roman avec *Les Apparitions* (où un handicapé mental de 5 ans se prenait pour

une voiture), auteure de livres pour la jeunesse (dont l'extraordinaire *Nanouk et moi,* sur les séances psy d'un enfant hanté par le documentaire *Nanouk l'Esquimau*) : nul besoin d'être le docteur Zblod, psychiatre de *Nanouk et moi,* pour établir des liens entre tous ces faits d'armes et son nouveau roman qui paraît aujourd'hui, où il est question, en vrac, de la difficulté d'être, du handicap et du cinéma muet.
Le garçon incassable s'appelle Henri. Prognathe, squelettique, dormant avec une mentonnière, le bras dans un tube de plastique pour l'empêcher de s'atrophier, il avance cahin-caha, tombe et se relève toujours sans moufter. Le garçon incassable s'appelle aussi Buster Keaton. Enfant de la balle lancé sur scène par ses parents comme un noyau de cerise craché dans un jardin, l'acteur subit son destin de projectile avec un admirable stoïcisme. Florence Seyvos retrace ces deux existences sans les mêler, grâce à un montage parallèle à la David Griffith, à l'affût du temps qui passe. Inspiration, expiration. Henri suspend son souffle, immobile. Buster voltige dans le vent, en mouvement permanent. Parfois, Henri trébuche sur le tapis, comme dans un gag de film de Keaton. Parfois, Keaton perd sa chaussure au cours d'une cascade, comme dans la vie d'Henri.
Si *« attendre est l'une des choses qu'Henri sait le mieux faire »,* c'est aussi le point fort de Florence Seyvos, reine de l'observation sous cloche. Elle a choisi deux personnages dont la condition même est de s'exposer à la curiosité des autres, pour parler de son thème de prédilection : le regard. Jusqu'où peut-on scruter l'autre, jusqu'où peut-on être spectateur de soi ? Tout est question de focale, répond-elle, avec un art du flou et de la mise au point, une écriture tantôt cotonneuse, tantôt acérée. Pour se regarder soi-même, il faut se dédoubler, au risque de se confondre avec les autres ou de se perdre de vue, voire de disparaître de tout champ de vision. Comme Henri, qui laisse passer tout le monde dans la file du cinéma, pendant plusieurs séances de suite, pétrifié à l'idée d'avancer. L'identification, avec ses héros préférés, ses ancêtres, ses enfants, est un jeu dangereux dont Florence Seyvos cherche à comprendre les règles une fois qu'il est lancé. Au bout de ce livre abrupt et pudique, elle parvient à une conclusion : l'humanité de l'être triomphe toujours d'un corps abîmé, pour qui sait l'entrevoir.

Une discrète narratrice se cache entre les pages du livre, comme entre deux portes. Lancée dans un voyage à Los Angeles, sur les traces de Buster Keaton, « L'Homme qui ne rit jamais », elle est aussi la sœur d'Henri, « en rit ». Rire ou ne pas rire, parler ou se taire, ces questions demeurent sans réponse dans la tête de cette fille qui a choisi la transparence. Ses doutes quant au visage à afficher, sa tentation de l'invisibilité, ses injonctions de maîtrise de soi, insufflent au roman une magie presque spectrale. C'est elle, la véritable héroïne du livre, fille fragile en appui sur deux garçons incassables, forte femme épaulant deux gueules cassées. Chez Florence Seyvos, rien n'est jamais définitif, la silencieuse inversion des rôles est une question de survie.

L'Express.fr – 15.05.2013



Buster Keaton rencontre le garçon incassable
Par Eric Libiot

Dans *Le garçon incassable*, Florence Seyvos confronte deux histoires de vie: d'un côté, le cinéaste Buster Keaton, de l'autre, Henri, handicapé mais heureux d'être là.

Jusqu'au bout on se demande comment ces deux histoires vont se relier. D'un côté, la vie de Buster Keaton, cinéaste de génie et acteur en mousse capable des plus terrifiantes cascades, de l'autre, Henri, "frère" recomposé de la narratrice, handicapé de corps mais heureux de mordre la vie. Lesquelles ne se mêlent jamais, en fait. Elles se regardent. Florence Seyvos raconte deux vies qui avancent dans le fracas du monde. Deux vies qui s'inventent des histoires pour mieux résister à une époque qui ne veut pas

forcément d'eux. C'est un beau roman, au style simple et proche du cœur, qui dit la façon dont chacun grandit dans le regard des autres, comme au cinéma.

Le Figaro – 30.05.2013

LE FIGARO

Les garçons fragiles de Florence Seyvos
Par Astrid De Larminat

Dans son roman *Le garçon incassable*, l'écrivain met en miroir deux personnages mystérieux, Buster Keaton et un jeune handicapé.

La narratrice a fait la connaissance d'Henri lorsqu'ils avaient dix ans. Il est devenu son frère adoptif. Trente ans après, elle se rappelle la première fois qu'elle a vu son grand corps raide et frêle qu'une chiquenaude suffisait à faire perdre l'équilibre. Sa jambe et son bras gauche étaient légèrement atrophiés.
Son esprit aussi était bancal. Son père, qui l'avait élevé seul avait tout mis en œuvre pour le normaliser, l'astreignant à des séances de rééducation intraitables, l'obligeant à apprendre par cœur des phrases avec subordonnées compliquées. Si bien qu'Henri parlait, mais un peu comme un automate, soucieux de prononcer les bons mots au bon moment. Jamais il ne se plaignait. Son comportement lui avait valu tellement de remontrances qu'il avait peur de se faire gronder s'il exprimait des états d'âme. Cet enfant, qui deviendra grand sans être jamais tout à fait adulte, dégageait, en dépit de sa fragilité, au cœur même de cette fragilité, «une étrange impression de force».

Sans ménagement
Entre deux scènes de la vie d'Henri - Henri part à l'école, Henri au cinéma, Henri fait du vélo, Henri prend le train - la narratrice évoque le destin d'une autre personnalité, **Buster Keaton,** le grand acteur du cinéma muet, dont la vie et l'œuvre furent placées sous le signe de la chute. Son premier rôle, à cinq ans, avait été celui d'une chose lorsqu'il était la vedette du spectacle burlesque de ses parents. Son père, qui lui avait attaché une poignée dans le dos, le lançait sans ménagement, dans les coulisses ou dans la salle, et Buster chaque jour devenait un meilleur projectile.
Le rapprochement entre ces personnages aurait pu être artificiel - à l'écran, Buster Keaton fait preuve d'une élégance dans la maladresse qu'Henri n'a évidemment pas. Mais non, il n'y a rien de forcé dans ce roman. L'auteur, **Florence Seyvos,** articule ces deux récits sans exagérer la symétrie. Elle ne peut expliquer sa fascination ni son affection pour ces deux êtres, elle se contente de les contempler, de s'exposer à leur mystère. Henri paraît toujours absorbé par quelque chose qui échappe à son entourage. De même, écrit-elle, Buster Keaton est «un jeune homme sur qui tout glisse, aussi résigné que résolu». Elle perçoit chez l'un et l'autre «un noyau réfractaire».
On s'interroge: pourquoi leur inadéquation au monde dégage-t-elle une étrange beauté? Serait-ce qu'elle met en lumière, comme autrefois le fou du roi, le manque de consistance et l'arbitraire des principes qui régissent la vie en société

Elle – 20.06.2013
Le Garçon incassable
Par Anne Diatkine

Et si "Le garçon incassable" était le plus beau récit de l'année ? Il s'agit d'une jeune femme, à Los Angeles, sur les traces de Buster Keaton. Buster Keaton, star du muet, traité comme une chose qu'on laisse tomber sans que, jamais, il bronche. Buster Keaton, garçon incassable, garçon serpillière, avec lequel on peut frotter le sol, et qui adore ça. Keaton, garçon vedette, toujours plus invincible, récalcitrant à toute douleur.

On oublie la jeune femme qui écrit cette biographie, mais on la retrouve quelques chapitres plus loin, enfant, face à un autre garçon incassable : Henri, un frère qui lui tombe dessus, fils du nouveau mari de sa mère, alors qu'elle a 11 ans. Comme Buster, Henri est insensible à la douleur. Ou plutôt il ne peut pas la dire. Henri se méfie des bonnes et des mauvaises nouvelles, car il sait qu'elles exigent des réactions appropriées. A la mort de son père, il dit : " Eh bien, je n'aimerais pas être à sa place. " " Le Garçon incassable " est une histoire d'amour. Celle d'une petite fille face à l'altérité qui, toute sa vie, aura soin de protéger son frère, et de déchiffrer la logique des émotions qui ricochent sur lui, sans l'atteindre. Quant à Keaton, elle ne l'abandonne pas. Florence Seyvos est épatante de simplicité. Pour dire son désarroi face à un film qui s'est arrêté, elle écrit : " Buster ne sait tellement pas quoi faire qu'il en profite pour se marier. " Il y a presque vingt ans, Florence Seyvos s'était fait remarquer par un premier roman, " Les Apparitions ". L'excellente nouvelle du " Garçon incassable " est que le talent ne se perd pas.

Page des libraires – juin/juillet 2013

Par Coline Hugel

« CE QUE JE DÉCOUVRAIS DE BUSTER KEATON ET DU PERSONNAGE QU'IL INCARNAIT DANS SES FILMS AGISSAIT COMME UN RÉVÉLATEUR POUR LE PERSONNAGE D'HENRI. PLUS J'AVANÇAIS, PLUS JE LEUR TROUVAIS DES POINTS COMMUNS. »

— Florence Seyvos

Votre livre met en parallèle deux personnages hors normes, Buster Keaton et Henri, jeune garçon que l'on pourrait qualifier de différent. D'où vous vient cet intérêt pour Keaton et cette idée de rapprochement avec Henri ?

Florence Seyvos — J'ai découvert tardivement les films de Buster Keaton. Dans *Steamboat Bill Junior*, le premier film que j'ai vu et celui auquel je me suis le plus attachée, il y a cette scène, très frappante – et très connue des cinéphiles – au cours de laquelle un père vient chercher sur un quai de gare son fils qu'il n'a pas vu depuis vingt ans et qu'il ne peut reconnaître parce qu'il ne correspond pas du tout à l'image qu'il s'est fait de lui. Peu de temps après avoir vu ce film, j'ai découvert dans un documentaire l'enfance étrange, physiquement très brutale, qui avait été celle de Buster Keaton, puisqu'à l'âge de 5 ans il jouait le rôle d'un accessoire humain, plus exactement d'un projectile, dans le spectacle de ses parents. Peu à peu, cette scène du quai de la gare et le récit de cette enfance sont entrés en résonance avec des notes que j'avais depuis longtemps sur le personnage d'Henri, un garçon handicapé élevé par son père dans une relation fusionnelle et brutale. Ce que je découvrais de Buster Keaton et du personnage qu'il incarnait dans ses films agissait comme un révélateur pour le personnage d'Henri. Plus j'avançais, plus je leur trouvais des points communs.

Henri est décrit comme un personnage frêle, fragile, lent mais qui dégage pourtant « une étrange impression de force ». C'est une vision étonnante et optimiste du handicap ?

F. S. — Il me semble que nous luttons tous contre la pesanteur. Les artistes burlesques font de cette lutte un art permanent, et Keaton, en particulier, le fait avec une grâce et une virtuosité bouleversantes. Les personnes handicapées ont à lutter deux fois plus contre la pesanteur, comme les artistes burlesques. Lorsque nous regardons les personnes handicapées, nous avons tendance, tout naturellement, à ne voir que ce qui leur manque et qui les rend plus vulnérables et fragiles que les personnes *normales*. La narratrice, lorsqu'elle est enfant, idéalise Henri en se concentrant sur sa fragilité, et s'idéalise elle-même en tant que figure protectrice. Pourtant une personne handicapée n'a pas moins de personnalité, de désir, de détermination qu'une autre.

On a l'impression qu'il y a très peu de place pour la douceur et la tendresse dans les relations entre vos personnages, ou qu'elles ne peuvent apparaître qu'après (ou à travers) la violence. Vous parlez beaucoup de lutte, de brutalité, est-ce que la vie est un combat pour vous ?

F. S. — Je n'ai pas l'impression de voir la vie comme un combat ! S'il y a en apparence peu de tendresse et de douceur entre les personnages, cela vient peut-être de l'époque et du milieu où j'ai grandi. L'amour des parents pour leurs enfants ne passait pas par les mots – les mots étaient alors presque inconvenants – et ne passait pas toujours non plus par les gestes. Pourtant, malgré la brutalité de l'éducation que reçoit Henri, lorsque la narratrice les voit ensemble, son père et lui, elle a le sentiment d'être témoin d'un amour fou. Et le fait que Joseph Kea-

ton, lorsque son fils est mobilisé en France, écrive à la craie sur les obus qu'il doit ranger dans des caisses, « de la part de Buster », est pour moi le signe d'un amour joyeux et inconditionnel. C'est un peu comme si l'amour était un sentiment clandestin entre les différents personnages, mais je crois néanmoins qu'il est présent.

Vous avez fait le choix d'une narration à la première personne, pourquoi ?

F. S. — Ce ne fut pas un choix, mais une nécessité. Il me fallait impliquer la narratrice dans le récit. Peut-être était-ce une façon de réduire le plus possible la distance entre la narratrice et Henri, entre la narratrice et les scènes qu'elle raconte. Henri est très proche d'un personnage nommé José, qui apparaît dans *Les Apparitions*, texte que j'ai écrit il y a un peu plus de quinze ans. J'imagine que je souhaitais parler de ce personnage d'une façon différente. *Les Apparitions* est un roman, quand *Le Garçon incassable* ressemble, je crois, davantage à un récit. Par moments, j'ai éprouvé la nécessité d'une narration à la troisième personne. C'était comme respirer à l'air libre - des sortes d'escapades. Comme les chapitres sont venus dans le désordre, je ne savais pas que ces chapitres écrits à la troisième personne ouvriraient et fermeraient le livre. ■

Libération – 11.07.2013



Florence Seyvos. Une fille incasable
Par Anne Diatkine

Cette écrivaine multitâche, du roman au scénario en passant par le livre pour enfants, est une discrète.

La bonne nouvelle, c'est qu'on n'est pas obligé d'attendre la rentrée pour lire l'un des plus beaux livres de l'année, *le Garçon incassable.* Et pour une fois, il n'y a pas de mauvaise nouvelle, profitons-en.

C'est avec cette remarque un peu abrupte qu'on aborde Florence Seyvos, sous une pluie éclatante et un genre de tente, où elle a trouvé refuge. La moquette de fortune devient spongieuse, l'eau commence à monter, le sable devient mouvant, les escarpins défaillent, les beaux vêtements ne tiennent pas le choc, et tout le monde se rue devant les baies vitrées - le camping est sophistiqué - pour photographier des stars qui photographient les vagues en détresse. Il y a une ambiance de banquet du dimanche, le repas s'étire, c'est très long entre chaque crevette. Le sommeil gagne, chacun est prisonnier de la tempête, titre d'un magnifique album pour enfants de Florence Seyvos, illustré par Claude Ponti, songe-t-on soudainement. Où est-on ? A Cannes, festival de cinéma.

Florence Seyvos est une fille discrète, elle ne nous dit pas ce qu'elle fait là. Et discrète, elle l'est où qu'elle soit, elle n'envahit pas les librairies chaque année, elle ne twitte pas, ne pratique aucune forme d'autocélébration, mais ne squatte pas non plus*laQuinzaine littéraire* ou *le Matricule des anges.* Elle est plutôt habillée de gris ou de bleu marine, nous semble-t-il, mais on s'aperçoit après qu'on a oublié tout détail vestimentaire. *«J'ai un truc de survie à Cannes : boire beaucoup d'eau.»* Elle est servie.

Quand on lui propose de faire son portrait, elle dit *«je ne préférerais pas»,* et lorsqu'on évoque son nom à la direction de la page Portrait, on obtient la même réponse. Banco, c'est sur la base d'accords objectifs que se montent les grands projets. A Paris, elle se ravise, car Florence est une ravisophile. Elle aime bien hésiter, douter, puis finalement acquiescer en ajoutant : *«J'ai un peu honte de mes hésitations, excusez-moi.»* Rendez-vous est pris au café Petite, dans le Xe arrondissement, qui porte le même nom à une consonne près, qu'un film de Noémie Lvovsky, dont elle coécrivit le scénario, il y a dix-huit ans. C'est d'ailleurs ce qu'elle est en train de faire : écrire un scénario avec la cinéaste actrice, et de nouveau sur une petite - *«mais plus jeune».*

Comme toutes les personnes timides, Florence Seyvos est (un peu) intimidante. Le silence de cet espace fini ne l'effraie pas. *«Etes-vous scénariste ?»* lui demande-t-on bêtement, car on sait bien que la réponse n'est ni oui ni non. *«Non»,* répond-elle et on note *«non»* sur le cahier. *«Je ne me dirais pas scénariste, car je ne saurais pas écrire des scénarios sur commande.»* Lors de leur première rencontre il y a vingt ans, Florence décline l'invitation de Noémie, qui cherche quelqu'un avec qui travailler, après avoir lu son premier livre, *les Apparitions. «Plus Noémie entrait dans les détails, plus des scènes s'écrivaient, presque malgré moi. On a navigué de l'une à l'autre, en se confiant 42 000 secrets de l'adolescence. Si bien qu'aujourd'hui, chaque détail biographique de notre nouveau projet provoque des réminiscences de conversations très anciennes.»* Pas de synopsis : *«Ecrire une note d'intention, c'est l'enfer. Ça peut nous prendre une semaine…»* Pas de pitch : *« On m'a dit que ce mot était dans l'air, mais je ne l'ai jamais entendu…»*

Florence Seyvos a du génie pour se débarrasser des tics de l'époque comme on éloigne une mouche. Pourquoi tourne-t-on autour de son métier ? Elle est écrivain.*Les Apparitions* lui a valu le Goncourt du premier roman. Mais il a fallu attendre presque deux décennies avant de découvrir son deuxième roman pour grandes personnes. Ou comment la tentative d'écrire sur Buster Keaton, garçon serpillière avec lequel ses parents frottent le sol sur scène, fait surgir chez la narratrice un autre enfant, son *«frère»,* fils du nouveau mari de sa mère, rencontré à 11 ans, lui aussi incassable. Henri, comme Buster, est insensible à la douleur. Ou plutôt, il ne peut pas la dire. Il ne parle qu'en formules. Il exige une vigilance de chaque instant, et sa grande sœur fait beaucoup plus que le protéger de son propre mystère.

Que fait-on entre deux romans ? *«Eh bien, on se dit qu'on écrira demain. Je n'ai jamais eu l'impression de cesser d'écrire, puisque c'est le projet de chaque jour.»* Il y a une dizaine d'années, à propos de Buster Keaton, un chapitre est venu, resté tel quel dans le roman. Puis, des notes éparses. *«J'avais tellement peur de trahir Keaton.»* Et sur Henri, une liste oubliée dans un tiroir, qu'elle a retrouvée récemment : *«J'ai eu la surprise de découvrir que cette succession de chapitres notée à la va-vite est identique à celle du livre. Une zone dans le cerveau s'obstine sans qu'on en ait conscience.»* C'est Agnès Desarthe qui lui fait comprendre qu'Henri et Buster n'étaient pas deux projets arrêtés mais le même livre. Et puis, il y a Geneviève Brisac, avec qui Florence Seyvos travaille depuis vingt ans aux éditions de l'Ecole des loisirs où elle rédige des quatrièmes de couverture, et de magnifiques livres pour enfants. *«Elle ne m'a jamais laissée tomber.»*

Florence Seyvos garde ses histoires longtemps en tête. Certaines sont des ritournelles qu'elle se racontait avant de s'endormir. Notre préférée est *Pochée.* Cette histoire inhabituelle de deuil est venue sans prévenir : *«Il y a une tortue, Pochée, et son copain. Je suis arrivée au bout de la page, il était mort. Je me suis dit : "Qu'est-ce que je fais ?" Je ne m'y attendais pas du tout. Quand l'écriture vous réserve des surprises, c'est qu'elle va bien.»* Et quand elle va mal ? *«Tout le travail consiste à s'obliger à rester assis. Il peut ne rien se passer pendant ce temps.»*

A 4 ans, elle décide qu'elle ne se mariera jamais et elle en fait part à sa mère. Son père est médecin de campagne près de la frontière belge, sa mère travaille avec lui. Une fratrie de trois, puis de quatre, quand les parents se séparent. Deux ans à Charleville, deux ans en Côte-d'Ivoire, deux ans au Havre, deux ans à Paris : les lieux de son enfance vont par deux. Les prémisses de l'écriture sont un grand placard où, enfant, elle s'enferme pour faire des émissions de radio avec de nombreuses voix.*«J'essayais de trouver les mots.»* Et aussi, le jeu d'être un personnage, pour vaincre la peur de l'inconnu, quand on l'envoie faire les courses au village.

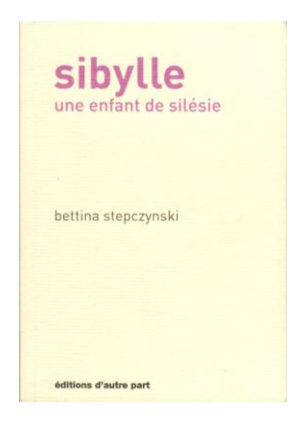
Sa mère lui disait : *«Mais vas-y, à cette boum.»* Et elle n'y allait pas. En sixième, Florence s'est fait une amie. *«Du coup, on était deux pour les émissions de radio. Et on s'écrivait des petits mots en alphabet grec pendant les cours.»* Et la boum, à Cannes ? *«Tout d'un coup, il y a eu de la musique très forte, plein de gens sont arrivés. Du coup, c'était facile de s'éclipser.»* Elle vit avec un cinéaste, Arnaud Desplechin, ils ont un enfant qui entre au CE1. Ils évitent les dîners où il y a plus de trois personnes.

Bettina Stepczynski
Sibylle, une enfant de Silésie
Roman – Editions d'autre part

L'auteur

Bettina Stepczynski est née en 1974 en Suisse d'un père suisse allemand et d'une mère allemande. Après des études de lettres à l'Université de Genève, elle travaille dans le domaine du marketing puis se consacre exclusivement à l'écriture. Mère de trois enfants, elle vit actuellement à Carouge. *Sibylle*, son premier roman, s'inspire de l'histoire de sa tante, du même nom.

Le livre



Dans ce court récit, l'auteur retrace l'histoire de sa famille en mettant à jour un épisode peu connu de l'immédiat après-guerre, le déplacement forcé des Allemands de Silésie. Les habitants de ce territoire, passé sous administration polonaise, deviennent des réfugiés dans leur propre pays. Tous ne réagissent pas de la même façon à cet exil. Quand la tante Anne-Lise a conscience de la culpabilité allemande, la mère refuse de l'envisager. A travers son regard d'enfant de l'époque, Sibylle montre le poids du silence des adultes et transmet l'urgence absolue qu'elle ressent aujourd'hui de ne cacher aucune vérité aux enfants.

Eléments de bibliographie

- **Sibylle, une enfant de Silésie**
  D'autre part, 2013

Vigousses - 28.03.2013
Par Alinda Dufey

Détour d'exil

Un matin tôt, Sibylle, 8 ans, ses deux frères, sa mère, sa tante et sa grand-mère sont jetés dans un wagon bondé et puant. Durant des heures, le train roule avec une inlassable cruauté. A l'intérieur, les gens se bousculent, étouffent, se font dessus, s'évanouissent, meurent. A l'arrivée, des hommes autoritaires et sans pitié les parquent dans des bâtiments de fortune…

Sibylle, une enfant de Silésie, premier roman de Bettina Stepczynski, qui vit à Carouge, est le récit d'une déportation au XXe siècle. Contrairement à ce que laissent présager les premières pages, il ne s'agit pas de « la » déportation, d'un énième bouquin sur le drame vécu par la population juive. Celui-ci traite d'une minorité allemande de Haute-Silésie qui, suite aux Accords de Potsdam, fut contrainte à l'exil. A travers le regard d'une petite Allemande, le cauchemar vécu par ces vaincus-là est raconté avec humanité et réalisme. Les anciens bourreaux ne sont pas innocentés, les victimes passées ne sont pas diabolisées, une petite histoire de l'Histoire est simplement narrée. Le drame des autres.

Alinda Dufey

***Sibylle, une enfant de Silésie*, de Bettina Stepczynski, Editions d'autre part, 152 pages.**

Pascal.decaillet.blog.tdg.ch – 07.04.2013
Sibylle, le récit d'une enfant déracinée
Par Pascal Décaillet

Une écriture si simple, si limpide. Le présent historique comme temps unique du récit, sur 149 pages. Une histoire hors du temps : juste le sous-titre du roman, « Une enfant de Silésie », et une « note de l'auteure » de quelques lignes, à la toute dernière page, pour nous rappeler ce que fut, en 1945, l'exode de ces centaines de milliers d'Allemands de Pologne, reflués vers l'ouest au moment de la défaite, Günter Grass en a si bien parlé. Hors de cela, c'est juste l'histoire de Sibylle, une enfant de cet exil, l'histoire de sa famille, celle de ce père, qui ne revient de captivité qu'à la fin du récit, et pas nécessairement pour longtemps.

« Sibylle » est un récit troublant. Je ne sais rien de l'auteur, Bettina Stepczynski, sinon qu'elle est née en 1974, a étudié les lettres, est mère de trois enfants et vit à Carouge, comme l'indique la deuxième de couverture. Non, je ne sais rien d'elle, si ce n'est que nous avons affaire à un écrivain, ce qui n'est pas exactement le cas de toute personne commettant un ouvrage, même dans l'ordre de la fiction.

« Sibylle » est un récit d'exil, il commence dans le fracas des trains dans lesquels on s'entasse et qu'il ne faut pas rater, et s'achève dans l'apaisement d'une vie qui s'éteint. Sibylle jeune fille en caractères droits, en alternance avec Sibylle gravement malade, dans l'attente du terme, dans un corps plus penché, pas vraiment italique, mais reconnaissable. Oui, juste un corps plus penché.

Il se trouve, comme je l'ai noté une fois ici, que j'ai vécu, dans ma jeunesse, chez un Allemand de Silésie, il y a si longtemps. Rescapé du front de l'Est, il avait franchi l'Elbe in extremis pour ne pas tomber aux mains des Rouges, et, tout près du fleuve, juste « du bon côté », en Basse-Saxe, avait construit de ses mains (auxquelles il manquait trois doigts) la maison de briques rouges où il passait ses soirées à me raconter ses souvenirs. Je l'écoutais passionnément, dans cet allemand difficile qui était le sien, mouillant des

gutturales que Badois ou Bavarois conservent dans leur dureté. Il lui arrivait de jurer en polonais. En lisant Sibylle, je n'ai cessé de penser à lui.

Retour au style. Bettina a la phrase courte, et la syntaxe pourtant liée, où la succession d'indépendantes, loin de hacher le récit, lui donne souffle et rythme, dans un présent continu où les phrases s'enchaînent comme naturellement. Dans cette Allemagne du Nord où la famille de Sibylle a trouvé refuge, il y a des scènes de campagne, des étés de foins à ramasser, des hivers sibériens où les cristaux de glace s'agglutinent aux fenêtres, des cachettes pour enfants dans les recoins d'une ferme, la conscience terrible d'être les perdants. Là d'où ils viennent, ils ne seront plus chez eux. Oui, Sibylle est une déracinée. Peut-être pas avec la rude fierté d'un héros de Barrès, ni de Jules Roy. Non, juste une enfant de l'exil, parmi des centaines de milliers d'autres.

L'une de mes meilleures amies, prof de français au Collège, m'a demandé de lui conseiller des récits qui, peut-être, pourraient intéresser, par la qualité de leur écriture, des jeunes gens de 15 à 19 ans. Je lui ai recommandé « Sibylle ». A vous aussi, si par hasard vous passez par là.

Signé Genève – 15.04.2013

Bettina Stepczynski, l'écrivaine carougeoise qui monte

Par Marielle Budry

A Carouge, une jeune mère de famille, écrit assidûment chez elle, lorsque ses enfants sont à l'école. Elle s'est déjà fait modestement connaître par des nouvelles, plusieurs fois primées et lues en public. Et en ce début d'année, son premier livre paraît aux Editions d'autre part : « Sibylle, une enfant de Silésie », inspiré par l'enfance de sa tante Sibylle, qui à 8 ans a subi la déportation, les humiliations de l'exil et de la pauvreté.

La famille maternelle de Bettina originaire de Silésie, à l'est de l'Allemagne (au nord-est de l'actuelle République tchèque), a été chassée du territoire attribué à la Pologne à la fin de la 2ème Guerre mondiale, et a connu un exil infamant dans son propre pays. Ce drame de la défaite qui a touché plusieurs milliers de personnes a été occulté. Personne n'en parlait non plus dans la famille de Bettina qui a petit à petit rassemblé des indices sur sa parenté déportée et en a écrit une œuvre bouleversante.

En mars, elle avait fêté la sortie de son livre à Carouge, à la librairie « Nouvelles Pages », avec un public d'amis, dont de nombreux enfants très attentifs ; celles et ceux qui n'ont pu entrer dans la librairie, vu l'affluence, ont redemandé une séance de lecture et d'échanges avec l'écrivaine. Elle aura lieu jeudi 18 avril à 18 h 30, également à « Nouvelles Pages », 15 rue Saint-Joseph. (S'inscrire au 022 343 22 33)

Les lectures de Bettina sont des moments intenses d'émotions partagées. Je me rappelle en 2010, une lecture de « Le Déjeuner sur l'herbe » et autres nouvelles à la Biblioquartier des Grands-Hutins : le comédien Jean-Louis Johannides avait dû s'interrompre, la gorge nouée, tant il était ému, et tout le public avait les yeux brillants de larmes. Bettina Stepczynski a aussi lu un extrait de « Sibylle » sur la *Scène ouverte* de mars, lors de la semaine contre le racisme. Un auditeur est venu vers elle à la sortie : « Ce que vous avez lu est explosif ! ».
Bettina sera prochainement invitée à la TV et présente au Salon du livre pour y faire découvrir son ouvrage.

Le Nouvelliste – 29.04.2013

Par Jean-Marc Theytaz

Les éditions d'Autre part nous proposent le premier roman de Bettina Stepczynski intitulé «Sybille, un enfant de Silésie», Sybille ou le regard d'un enfant sur l'histoire d'une minorité allemande en Haute-Silésie, contrainte, par les accords de Potsdam, à

l'exil dans sa propre nation. Du côté des vaincus, un destin familial écrit avec sensibilité, générosité, tendresse, humanisme par une descendante de Sprachlosen.
La vie simple et rude d'une famille exilée, dans une Allemagne du Nord où il faut affronter les saisons d'un pays et d'une époque difficiles, avec des hivers rigoureux sous leur chape de silence blanc et glacé, les travaux des champs l'été, le temps qui parfois vous rend lourd, pesant, inatteignable à vous-mêmes

Pauvreté et solitude

La déportation, les trains qui partent vers l'ailleurs par lesquels commence le roman, voilà une situation dramatique et conflictuelle, sombre et déstructurante, qui annihile tout sur son passage, les habitudes, les repères, les jalons quotidiens, une situation qui s'en prend aux fondements les plus profonds de l'être.
Misère affective et matérielle se conjuguent dans une sorte de tourbillon destructeur, une mise en abîme des assises de l'être, des décrochements et des glissades émotionnelles, la déportation charrie avec elle quantité de sentiments qui peuvent être dévastateurs mais qui peuvent aussi parfois générer de nouvelles orientations, envies, élans insoupçonnés, avec l'espérance du retour du père , par exemple.
L'un des problèmes aigus qui vous sautent à la figure et qui est bien décrit dans le roman est cette xénophobie latente qui crée des rejets chez les gens, des haines sourdes et décapantes, même dans sa famille et puis avec la déportation cet arrachement à vous-même.
Les gestes quotidiens deviennent plus compliqués, chargés de difficultés, comme lestés par une atmosphère délétère, dès les premières pages, dans ce train de l'enfer... Et puis il y a les problèmes relationnels, par rapport à son environnement direct, par rapport à ses proches, par rapport aux rencontres que l'on peut faire au quotidien. La famille attend désespérément le retour du père soldat, prisonnier, il reviendra mais que se passera-t-il?
L'écriture elle, est souple et bien rythmée, avec des phrases courtes qui apportent une respiration marquée au texte. Un art déjà abouti.

Le Temps –04.05.2013



Des mots pour un exil
Par Jean-Bernard Vuillème

Le premier roman de Bettina Stepczynski s'inspire du destin de l'une de ses tantes, Sibylle, expulsée avec sa famille de Haute-Silésie en 1945

Du côté maternel, Bettina Stepczynski est issue d'une famille de Haute-Silésie, territoires perdus par l'Allemagne défaite et passés sous administration polonaise le 2 août 1945, suite à la conférence de Potsdam. Parmi plus de 11 millions d'Allemands expulsés, 2,6 millions ont été exilés dans d'autres territoires allemands. Le premier roman de Bettina Stepczynski s'inscrit dans ce contexte historique. Il est «en grande partie inspiré par le destin de sa tante Sibylle, sœur aînée de sa mère, indique-t-elle dans une brève postface.

C'est un récit d'arrachement, de déportation, de transplantation et de recommencement, ou plutôt d'impossible recommencement. L'auteure considère les événements du point de vue de sa tante enfant, dont elle admire la lucidité, la sensibilité et le courage. En contrepoint, on suit Sibylle en fin de vie, ravagée par un cancer et s'efforçant encore de «faire bonne figure». A 8 ans, elle a donc subi la déportation avec les siens. Ils sont arrachés de leur terre «comme une mauvaise herbe», entassés dans un wagon et, après un bref séjour dans un

camp, envoyés à pied à W., à deux heures de là, où ils peuvent s'installer dans un moulin, annexe d'un domaine agricole. Les voilà exilés dans leur propre nation, sans espoir de retour. Ils y vivent à sept dans une pièce et une cuisine, sans eau courante.
Avec Sibylle, il y a sa grand-mère Grossi, sa mère Charlotte, sa tante Annelise, son grand frère Matthias, son petit frère Tobias et le bébé Schatzi. La vie est dure, l'espoir pour ainsi dire inexistant, sinon l'éventuel retour du père, un petit entrepreneur mobilisé tardivement. Peut-être serait-il capable de changer le cours de leur existence. Mais, selon Grossi, plus tôt les hommes reviennent, moins bien ils ont défendu leur pays. Ceux qui ne reviennent pas ont été tués. Bien qu'elle ne veuille pas le savoir, il se peut aussi qu'il s'agisse de gradés devant répondre de crimes de guerre. Ce sont eux «les sales chiens», estime Annelise, la tante de Sibylle, contre l'avis de Grossi et de Charlotte. Elle sait ce que les nazis ont fait aux juifs.

RTS – Emission « Entre les lignes » - 30.05.13
Par Marlène Métrailler

Avec : **Pascal Rebetez, éditeur**
Lectures : **Sabrina Martin**

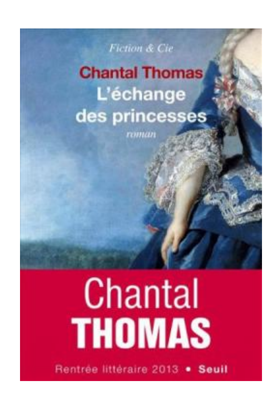
Il y avait la grand-mère, une tante, la mère et trois enfants. Tous, embarqués tremblants et terrifiés dans un wagon bondé, sombre et puant. La mère accouche du quatrième en route. Le voyage jusqu'à W., terre d'exil inhospitalière, est éprouvant. Interminable.
Ici commence tant bien que mal un destin de survie et de résilience dans un climat de secrets et de non-dits. Chacun fait face au mieux pour tenir son rôle, selon ses possibilités, dans une famille ravagée par le silence. Au fil des mois et des ans, les questions vrillent le cerveau de Sibylle. Trop petite pour être si grande! Condamnée à une maturité précoce bien encombrante.
Récit croisé. D'un côté Sibylle, enfant, réduite à la survie, se fortifie et s'applique à démêler les fils de l'histoire familiale. De l'autre Sibylle, adulte, au crépuscule de sa vie, demeure hantée par le passé. Elle s'efface tout doucement et mise sur la transparence dans une ultime tentative de cicatriser les blessures d'antan.
Dans un premier roman dense et poignant, **Bettina Stepczynski** fait œuvre de mémoire. Elle évoque le destin de sa tante Sibylle. Née en Haute Silésie, une région allemande cédée à la Pologne, après les accords de Postdam du 2 août 1945, accords qui feront du jour au lendemain de sa famille des exilés dans leur pays d'origine.

Chantal Thomas
L'Echange des princesses
Roman – Editions du Seuil

L'auteur

Née en 1945 à Lyon, Chantal Thomas est directrice de recherche au CNRS et enseignante universitaire, notamment à Yale et Princeton. Passionnée du XVIIIème siècle, elle écrit plusieurs essais sur la vie des salons et sur les grandes personnalités de l'époque, comme Sade ou Casanova. Ses œuvres abordent souvent les thèmes universels de la liberté et de la souffrance.

Le livre



Chantal Thomas a associé son travail de spécialiste du XVIIIème siècle à son imagination de femme pour raconter les vies de deux princesses issues des Bourbons, une Espagnole de 3 ans, que l'on fit venir en France y épouser Louis XV, et une Française de 12 ans, que l'on envoya en Espagne y épouser le futur Louis 1er. Mais rien ne se passera comme prévu. Ce roman, dans une langue claire mâtinée d'obscurités d'époque, s'il réfléchit sur la condition enfantine et le pouvoir, se distingue surtout par d'inoubliables scènes intimes dans les coulisses de cours aussi fantasques qu'impitoyables.

Eléments de bibliographie

- **Casanova, un voyage libertin**
  Éditions Denoël, 1985
- **La Reine scélérate, Marie-Antoinette dans les pamphlets**
  Éditions du Seuil, 1989
- **Sade**
  Éditions du Seuil, 1994
- **Comment supporter sa liberté**
  Éditions Payot & Rivages, 1998
- **Les Adieux à la Reine**
  Éditions du Seuil, 2002
  Prix Jean des Vignes-Rouges, Prix Femina 2002
- **Le Palais de la reine**
  Actes Sud-Papiers, 2005
- **Le Testament d'Olympe**
  Éditions du Seuil, 2010
- **L'Esprit de conversation**
  Rivages Poche, 2011
- **L'Échange des princesses**
- Éditions du Seuil, 2013
- **Un air de liberté. Variations sur l'esprit du XVIIIème siècle**
  Éditions Payot & Rivages, 2014

L'Express – 21.08.2013



Chantal Thomas : les princesses au petit poids
Par Delphine Peras

A l'aube du règne de Louis XV, les cours de France et d'Espagne conviennent d'unir leurs enfants pour éviter la guerre. Chantal Thomas revient sur les coulisses de ce véritable fiasco.

Mariées trop précocement pour raison d'État, sacrifiées sur l'autel de la politique, broyées dans leur enfance, petites marionnettes qui ne pesaient pas grand-chose... *L'Échange des princesses*, troisième roman de Chantal Thomas, rappelle comment, en 1721, Philippe d'Orléans, 47 ans, régent de France depuis la mort de Louis XIV, trouve la solution à deux problèmes qui le tourmentent: "Le besoin politique de neutraliser l'Espagne et d'empêcher une nouvelle guerre; l'envie secrète de retarder l'époque où le petit roi Louis XV pourrait donner naissance à un dauphin de France."

Le Régent a donc "une idée brillante": proposer au roi d'Espagne Philippe V (petit-fils de Louis XIV) un mariage entre Louis XV, âgé de 11 ans, et la très jeune infante Maria Anna Victoria, à peine 4 ans. Pour preuve de sa bonne volonté, il suggère que sa propre fille, Louise Élisabeth, Mlle de Montpensier, 12 ans, épouse le prince des Asturies, de deux ans son aîné. Banco. Madrid accepte. L'échange des princesses a lieu au début de 1722, en grande pompe, sur la petite île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, cette rivière du Pays basque qui fait office de frontière entre les deux royaumes. Sur le papier, le scénario est d'"une symétrie sans défaut". La réalité tournera au fiasco: en 1725, l'échange s'effectue en sens inverse, l'infante et Louise Élisabeth sont renvoyées sans plus de façons dans leurs bercails. Une "enfant déchue" qui se voyait reine de France contre une "demi-folle" aussi désirée qu'un "paquet de linge sale". À monarchies absolues, cynisme absolu.
"L'enfant est un pion"
Spécialiste du XVIIIe siècle, auteur du très remarqué *Les Adieux à la reine*, prix Femina 2002 et film à succès de Benoît Jacquot, Chantal Thomas, 68 ans, s'est passionnée pour cet épisode considéré comme anecdotique, même s'il aurait pu avoir des conséquences politiques graves. "Car, dès l'annonce de la rupture du contrat de mariage entre l'infante et Louis XV, des troupes françaises et espagnoles se sont massées des deux côtés de la frontière", explique la directrice de recherche au CNRS, voix douce, regard pétillant. Reste que ni essai ni roman n'avait encore été consacré à cet échange royal.
"Quand les historiens abordent le sujet, c'est souvent, et curieusement, sur un mode ironique. Sans doute parce qu'il s'agit de tout petits personnages", avance Chantal Thomas. Autrement dit, des enfants. Qui s'en soucie? "L'enfant est un pion. Pour les classes pauvres, c'est un instrument de travail. Mais pour les écrivains, mettre au premier plan des personnages secondaires permet de déceler les fêlures d'un système, de lui donner du relief." Chantal Thomas sait de quoi elle parle, elle dont l'oeuvre est irriguée par les années d'enfance, de *La Vie réelle des petites filles*, recueil de nouvelles paru en 1995, à ce conte écrit pour un spectacle d'Alfredo Arias en 2006: *Les Noces de l'Enfant roi*, Louis 1er d'Espagne, marié à Louise Élisabeth (qui deviendra à demi-folle)

Musée du Prado

Livres, plans, archives de *La Gazette*, correspondances diverses dénichées aux Archives historiques de Madrid (lettres d'Élisabeth Farnèse et de son époux, Philippe V, de leur fils Louis Ier, prince des Asturies, de Mlle de Montpensier, ou encore écrits de Mme de Ventadour, la gouvernante de Louis XV, agrémentés parfois de petits mots de l'infante: Chantal Thomas a nourri sa fiction de documents édifiants et inédits. Elle n'a pas ménagé non plus ses déplacements dans la péninsule ibérique, de la Granja de San Ildefonso qu'a fait construire Philippe V, sur le modèle de Versailles, au palais de l'Escurial en passant par celui d'Aranjuez. Elle est également retournée à Versailles, en habituée, afin de visiter les lieux et appartements occupés par le jeune Louis XV lorsqu'il revient y vivre à l'été 1722, après avoir résidé durant sept ans au palais des Tuileries tandis que le Régent s'installait au Palais-Royal. "C'est la grande différence avec la cour d'Espagne, dont le protocole, lui, est resté immuable, des Habsbourg aux Bourbons. L'autre disparité tient au fait que le Régent est libre-penseur alors que Philippe V est un grand mystique."
On imagine le choc pour la jeune Mlle de Montpensier, qui a "grandi en sauvage dans un délaissement fastueux" et se retrouve chez des catholiques austères, qui la font assister à un autodafé d'hérétiques en guise de comité d'accueil... "C'est rituel. Mais quel traumatisme pour cette adolescente très vivante. Et même si le prince des Asturies a une grande tendresse pour elle, comme l'atteste leur correspondance, Louise Élisabeth est tellement dédaignée par les grands d'Espagne qu'elle se désaxe progressivement." Pour parler crûment, elle va littéralement "péter les plombs". Boulimique, alcoolique, prompte à parader dans le plus simple appareil, elle s'adonne à des amours saphiques improbables.
Un roman fascinant et terrifiant
De l'autre côté des Pyrénées, la situation est à peine plus brillante. L'infante est d'emblée "folle d'amour" pour son jeune Louis, mais ce dernier ne fait pas grand cas de sa promise. "Un contraste incroyable et passionnant, souligne Chantal Thomas. Louis, dont tous les parents sont morts, se retrouve seul et mélancolique, soumis aux regards incessants de tous. Maria Anna Victoria, au contraire, est une enfant aimée et très sûre d'elle. Gaie, insouciante, elle fait aussi preuve d'une maturité sidérante. Ainsi, lorsqu'on lui demande si elle n'a pas trop chaud lors de sa traversée de la France, elle répond: "Si, mais c'est plus important pour moi de me laisser voir au peuple." À son âge!" Las! Cela ne suffira pas à la rapprocher du futur roi, dont la personnalité captive Chantal Thomas: "Ce libertin hanté par le sens du péché est incapable d'un plaisir exempt de culpabilité. Seules ses parties de chasse lui procurent des moments de plénitude, une sorte d'accord animal avec l'instinct présent. Il est alors hors du regard des autres et hors angoisse métaphysique."
On le voit, tout est dit dans cet *Échange des princesses*, roman fascinant, terrifiant aussi, où les atours de la fiction parent au mieux la rigueur historique.

Le Nouvel Observateur – 29.08.2013



Les enfants-rois de Chantal Thomas
Par Jérôme Garcin

C'est l'histoire d'un troc de fillettes fomenté par le régent Philippe d'Orléans, orchestré par le duc de Saint-Simon, et raconté trois siècles plus tard par Chantal Thomas, qui est la reine moderne du roman dix-huitiémiste. Il convient d'ailleurs d'ajouter l'endogamie au trafic d'enfants puisque ces derniers, français ou espagnols, appartiennent à la même famille des Bourbons. On voit par là que les mœurs de l'époque étaient singulières.
Pour mettre fin à treize années de guerre, Philippe d'Orléans propose donc à Philippe V non seulement que la petite infante Anna Maria Victoria, 4 ans, épouse son cousin germain Louis XV, 11 ans, et devienne ainsi la reine de France, mais aussi que sa fille, Louise-Elisabeth, alias Mlle de Montpensier, 12 ans, épouse don Luis, prince des Asturies, 15 ans, et devienne ainsi la reine d'Espagne.
Le zélé Saint-Simon, qui guigne le titre de grand d'Espagne, part pour Madrid afin de faire signer le double contrat. L'échange des princesses, pour lesquelles l'exil sera un royaume, se déroule en grande pompe, le 9 janvier 1722, dans un pavillon dressé sur un îlot de la

Bidassoa où chaque rituel, chaque pilastre doré, chaque pont flottant obéit à une symétrie parfaite.
Hérétiques brûlés vifs et jeunes ducs libertins

On a beau connaître son Histoire et savoir que cette opération mondaine de géopolitique tournera au fiasco - deux ans plus tard, don Luis meurt et Mlle de Montpensier est renvoyée à Paris comme un paquet de linge sale, tandis que Louis XV préférera finalement Marie Leszczynska à Anna Maria Victoria, laquelle, à défaut de Versailles, régnera sur le Portugal - , rien n'est plus passionnant que d'apprendre comment et pourquoi les deux mineures, chacune à sa manière, ont déjoué les plans du Régent et ruiné sa savante stratégie. Car le fils de Monsieur, cette *«chiffe molle»*, cette *«folle»*, ce *«prince colifichet»* émasculé par Louis XIV, avait tout prévu, fors l'essentiel: on ne commande pas à des gamines et il faut toujours compter avec l'imprévisibilité des adolescents.
Pour la très jeune infante espagnole, qui a l'âge de jouer à la poupée et aux osselets, la France est plutôt plaisante, et Louis XV, avenant. Elle découvre ses nouveaux terrains de jeux: d'abord les Tuileries, ensuite Versailles. Si, avec la Palatine, elle se trouve une grand-mère de substitution idéale, elle est trop innocente pour imaginer que, dans les alcôves du château et les bosquets des jardins, le jeune roi apprend à jouir sous les mains de ses favoris, de jeunes ducs libertins, experts en caresses interdites et furtives.
Pour Mlle de Montpensier, en revanche, l'Espagne est un cauchemar. Don Luis est aussi laid qu'une chauve-souris, ses beaux-parents sont acariâtres, l'Escurial est sinistre, la loi catholique impose des règles coercitives et l'Inquisition organise, en fait de sons et lumières, des autodafés au cours desquels les hérétiques sont brûlés vifs.
Après quoi, on soupe à l'Alcazar dans une odeur persistante de tournedos humain grillé. Alors, la Française surnommée *«la Goitreuse»* se révolte, rote, boude les fêtes, ne danse ni ne chasse, se refuse à son mari, couche avec ses caméristes, boit et mange comme un trou, ou lave obsessionnellement ses mouchoirs. A la mort de don Luis, elle hurle de joie. La cour espagnole la tient désormais pour une criminelle.

« Une demi-folle contre une enfant déchue »

Au mois de mai 1725, sur la Bidassoa, nouvel échange de princesses, mais cette fois en sens inverse, dans une atmosphère d'enterrement et de haine recuite. La reine douairière d'Espagne, 15 ans, revient en France, et l'infante-reine de France, 7 ans, en Espagne. *«Une demi-folle contre une enfant déchue»*, écrit Chantal Thomas, cette philosophe qui ajoute ici à l'art du roman et aux perspectives du théâtre l'érudition historique, la science pédiatrique, le brillant des chroniques de cour et l'haletant des grands reportages.
C'est en effet au présent de l'indicatif que l'auteur de «la Vie réelle des petites filles» raconte cet épisode grandiose et pathétique du siècle des Lumières dont elle a toujours excellé - n'oublions jamais sa passion noire pour Beckett, Handke ou Bernhard - à explorer les zones obscures, désigner les angles morts et peindre la crépusculaire mélancolie.
Après avoir si bien décrit les dernières heures de Versailles à l'instant de la Révolution («les Adieux à la reine») et la fin de règne d'un Louis XV plein de doutes, de dettes et de dartre («le Testament d'Olympe»), Chantal Thomas fait maintenant entendre les cris et les larmes des enfants sans lendemain dans les châteaux royaux dont l'avenir est déjà menacé.

Le Magazine Littéraire – 05.09.2013

LeMagazineLittéraire

Fiasco royal
Par Juliette Einhorn

Chronique de la fin d'un monde, *Les Adieux à la reine* contaient la débâcle de l'Ancien Régime de 1789. *L'Échange des princesses* fait reculer la focale de presque soixante-dix ans, baromètre futuriste sondant, par anticipation, les stigmates de l'onde de choc qui renversera une société française moribonde.

Dès lors, le roman se lit dans un double mouvement : élan d'une promesse, d'abord, les problématiques de 1721 faisant signe vers celles de la fin du siècle et ne se lisant déjà plus en tant que telles, mais en augures et symptômes ; préfiguration rouée aussi, comme si les événements se donnaient à lire en tant que soubassements du séisme à venir. Nous voici plongés *in medias res,* dans les arcanes du pouvoir, juste avant la crise. Ce jeu romanesque sur la chronologie, exercé non pas à l'échelle du livre mais de l'oeuvre de Chantal Thomas, fait éclater les catégories du genre : s'intéressant à «l'idée-solution» du régent Philippe d'Orléans, qui permettra d'assurer une «complète réconciliation et une solide union» entre les royaumes de France et d'Espagne, Chantal Thomas fait subir à l'essai historique une opération de chirurgie esthétique, et au roman une expérience de chimie. Pour se laisser une chance d'accéder au trône, le Régent décide de donner pour épouse à Louis XV, 12 ans, l'infante Maria Anna Victoria, 4 ans. Il renforcera cette alliance par l'union du prince des Asturies, fils de Philippe V, roi d'Espagne, avec sa propre fille, Mlle de Montpensier. Récit carnavalesque de cette fausse bonne idée, le roman se lit à la fois comme une enquête policière éclairée par la méthodologie de la science historique, un roman d'aventures picaresque et une étude génétique des « brouillons » de la Révolution française. On y lit le ridicule des jeux de cour et l'instrumentalisation des individus ; les « princesses échangées » sont interverties tels deux candélabres sur une cheminée de marbre : «Comme dans tout échange commercial le problème du transport est fondamental. Dans le cas des princesses, de la catégorie des marchandises fragiles, la situation est préoccupante.» La sphère politique apparaît comme un théâtre de marionnettes grimées, Philippe d'Orléans chiffonnant les destinées entre ses mains dans la seule fin d'assouvir ses ambitions.

«Ambassadeur extraordinaire pour un mariage peu ordinaire», le duc de Saint-Simon partira donc pour l'Espagne. Mais ce «jeu d'enfants organisé par des adultes», destiné à réconcilier deux puissances ennemies, peut-il prendre corps ailleurs que sur un carnet de bord tactique ? Car, si l'infante est éblouie par Louis XV, celui-ci est terrassé par la jalousie de voir sa dame de compagnie le délaisser pour son épouse-poupée. Quant au prince des Asturies, il «fait l'effet d'une chauve-souris» à Mlle de Montpensier, et la voici qui «rote à la gueule» de Saint-Simon le «puissant renvoi de son mariage»... «Restons auprès d'elle par une gentillesse à quoi elle n'est pas habituée, par sympathie pour sa jeunesse et sa solitude en son entrée dans le règne du désastre.» Gageons que cette interversion de princesses sera réversible, tout comme, peut-être, Chantal Thomas fait de l'histoire une épopée politico-intime piquante, contée par une narratrice dont l'empathie n'enlève rien à l'ironie satirique.

Télérama – 18.09.2013



L'Echange des princesses
Par Fabienne Pacaud

L'auteur des Adieux à la reine conte le destin de deux infantes prises à leurs dépens aux jeux des grands. Délicieux comme l'enfance, cruel comme la vie.

Vous ne l'apercevrez même pas sur la couverture du roman, reproduction d'une toile de 1725. L'éditeur n'y cadre que la natte enrubannée et la main potelée de l'infante d'Espagne Marie-Anne Victoire (7 ans), fugace épouse d'un Louis XV alors âgé de 11 ans. Pour décupler la gourmandise ? Marie-Anne Victoire est l'héroïne, avec Mademoiselle de Montpensier (12 ans), du délicieux et cruel roman historique de Chantal Thomas. L'auteur des *Adieux à la reine* ne cesse d'ausculter les failles d'un xviiie dont elle fait à merveille partager les jouissances et les perversités, son goût de Sade et de Casanova mêlés. Qu'on en juge à l'authentique aventure de ses deux jeunes princesses. Pour consolider la paix avec l'Espagne, le régent Philippe d'Orléans offre à Philippe V un mariage croisé entre leurs deux maisons : sa propre fille, Louise-Elisabeth de Montpensier, épousera l'héritier du trône

espagnol, et celle de Philippe V, Marie-Anne Victoire, le futur Louis XV. Proposition acceptée. Les deux royales rejetonnes se croisent ainsi sur la route de Bayonne en janvier 1722. Mais la mort du régent, l'indifférence jalouse de Louis XV envers sa trop brillante, trop aimante promise, la folie naissante de Mademoiselle de Montpensier, les ambitions carnassières de la cour auront raison des possibles amours enfantines.
Entre humour et effroi, Chantal Thomas fait de cette invraisemblable parenthèse historique un moment crucial, et trop réel, où s'affrontent princes et rois, hommes et femmes, garçons et filles. Les deux jeunes couples (et l'espagnol est le plus pitoyable !) sont les victimes d'un monde d'adultes où le respect de l'enfance et l'affection parentale n'existent pas. La magie du livre tient à l'extravagance de l'épisode, aux délires des infants, à la dinguerie d'une vie aristocrate tout ensemble obsédée de paraître (donc d'illusions, de spectacles, de vie) et de chasse (donc de mort) que maîtrise constamment la romancière de son écriture précise, teintée d'ironie. Derrière le style enjoué, l'horreur. Grâce à sa fascination des petites filles et de leur imaginaire, Chantal Thomas se joue avec brio des apparents paradoxes, passe de l'érudit au fantastique. Renvoyant les ingénuités de l'enfance (Marie-Anne Victoire, sa préférée), les hystéries de l'adolescence (Louise-Elisabeth) aux sévérités cauchemardesques du pouvoir, elle nous maintient en attente du coup de théâtre final. Il y a du thriller dans ces courts chapitres enchantés qui n'auraient pas déplu à Saint-Simon. Et nous rendent mystérieusement à notre insondable part d'enfance.

Libération – 18.09.2013



Chantal Thomas a répondu à vos questions sur *L'Echange des princesses*

TCHAT LIVRES

En 1721, Louis XV n'a que onze ans. Pour asseoir son pouvoir et mettre fin au conflit avec son grand voisin, le régent, Philippe d'Orléans, va imaginer un échange de princesses avec le roi d'Espagne. A l'occasion de la sortie de son roman, Chantal Thomas a répondu à vos questions.

Frederic. *J'aimerais savoir s'il existe une édition des écrits de madame de Ventadour, la gouvernante de Louis XV?*
Chantal Thomas. Non, il n'existe pas d'écrit de madame de Ventadour. Et sa correspondance n'a pas été publiée.

Thomas. *Qu'est-ce qui vous donné envie d'écrire un roman sur cet événement peu connu?*
C. T. Ce qui m'a donné envie d'écrire ce roman, c'est d'abord le précédent roman, *Le Testament d'Olympe* où intervenait le roi Louis XV en adulte et en libertin mélancolique. Et comme j'avais lu plusieurs biographies sur lui, j'avais remarqué des traits de son enfance qui expliquaient ce comportement, à la fois du côté du plaisir et du côté du malheur. J'ai eu envie dans cet épisode de le trouver enfant. Au fond, c'est un mouvement à rebours. Ce qui m'a aussi séduite, c'est la façon dont précisément cet épisode a été supprimé de l'Histoire.

Ben. *Sur quels documents vous êtes-vous appuyée? Avez-vous consulté des archives espagnoles? Lesquelles?*
C. T. J'ai lu des mémoires, des correspondances, des journaux d'époque, des gazettes. Et en Espagne, aux Archives historiques de la ville de Madrid, j'ai consulté les correspondances entre madame de Ventadour et le roi d'Espagne, et entre le roi d'Espagne, Philippe V, et son fils le prince des Asturies. En fait, presque toutes les correspondances citées viennent de Madrid.
J'ai eu très souvent l'impression que certaines lettres n'avaient jamais quasi été touchées, en particulier celles de la princesse des Asturies, Louise Elisabeth, parce que ce sont des lettres qui n'ont pas d'intérêt politique, qui sont très mal écrites, et qu'elle était un personnage que la royauté, le pouvoir, avait envie d'effacer. Tous ces documents, et c'est

intéressant de le préciser, sont écrits en français, parce que Philippe V, donc le roi d'Espagne, est d'origine française, petit-fils de Louis XIV. Il faut préciser que les deux épousés Louis XV et l'infante étaient tous deux arrières-petits-enfants de Louis XIV.

Amélie. *Qu'est-ce qui vous attache si fort au XVIIIe? Qu'aimez-vous tout particulièrement dans cette période notre histoire?*
C. T. Ce que j'aime d'abord du XVIIIe, c'est certains textes dont l'imagination, la liberté, l'originalité sont vraiment inspirantes. Par exemple, Diderot, Rousseau (*les Confessions* ou les *Rêveries du promeneur solitaire*), l*es Mémoires de Casanova*, et j'adore aussi les lettres de madame Du Deffand.
Le XVIIIe, pour moi, c'est d'abord un esprit assez fantasque et irrévérencieux, à la différence des textes de l'âge classique, au XVIIe. Et bien sûr, j'aime beaucoup aussi certains lieux qui font rêver. Par exemple, les jardins de Versailles, Fontainebleau ou, à Bordeaux, les allées de Tourny.

Remi. *Pourquoi avez-vous choisi la forme romanesque pour nous conter cette histoire? L'essai ne s'y prêtait pas?*
C. T. J'ai choisi la forme romanesque parce que ce roman, d'une certaine façon, est cohérent avec les deux précédents, *le Testament d'Olympe*, et *les Adieux à la reine*. Dans les trois cas, c'est une plongée dans l'univers de la catastrophe, mais une catastrophe sous des lustres étincellants.
Le roman aussi permet de faire vivre les personnages de l'intérieur, alors qu'un essai m'aurait conduite à une démonstration sans l'épaisseur des émotions qui peuvent être contradictoires et sans le rôle actif des lieux. En fait dans *la Reine scélérate*, un chapitre s'intitule «princesse otage», et c'est le point de départ intellectuel.

Simon. *Saint-Simon a-t-il réellement été l'ambassadeur de cet échange de princesses? En a-t-il tiré les profits qu'il escomptait?*
C. T. Oui, il le raconte dans ses mémoires. Quant aux profits qu'il attendait, il a effectivement été nommé grand d'Espagne (son rêve!) mais il a perdu énormément d'argent. Donc c'est un bénéfice très discutable.

Jérôme. *Vous avez écrit plusieurs livres sur la condition des enfants au XVIIIe, mais on a l'impression que les historiens qui travaillent sur cette période délaissent ce sujet. Pourquoi, selon vous?*
C. T. Le seul travail d'envergure sur ce sujet est le livre de Philippe Aries: *L'Enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*; il y a aussi des ouvrages d'Elisabeth Badinter sur la question de l'amour maternel au XVIIIe siècle.

Mireille. *Existe-t-il une correspondance entre les protagonistes de cette histoire?*
C. T. Il existe une correspondance entre madame de Ventadour et le couple royal espagnol, et aussi une correspondance entre le prince des Asturies et ce même couple, et des lettres entre le régent et l'Espagne, certaines de ces lettres étant signées Louis XV.

Houx56. *«Aussi triste que soit un livre, il n'est jamais aussi triste que la vie.» Avez-vous avancé dans la réponse à cette apostrophe?*
C. T. Je pense que les livres font partis de la vie. Je comprends mal cette mise en balance.

Anaïs. *Le mariage forcé des petites filles n'est pas une particularité du XVIII^esiècle, il perdure... La féministe que vous êtes a-t-elle pensé à ce livre pour le dénoncer?*
C. T. Je suis très consciente que le mariage forcé continue de se pratiquer, et que c'est une violence terrible à l'égard des femmes. Quand j'ai écrit ce livre, je n'ai pas écrit pour dénoncer cet abus, parce que je ne crois pas que l'on écrit un roman pour dénoncer, mais s'il contribue à faire sentir et souligner l'horreur de devoir subir un mariage forcé, je m'en réjouis.

Fadette. *Votre prochaine livre sera-t-il encore consacré au XVIIIe? Un roman? Un essai? Sur quel aspect de cette période?*
C. T. En vérité, j'hésite.

Nege. Quel est l'auteur de la peinture qui illustre la couverture de votre livre ?
C. T. C'est un tableau de l'infante, Marie Anne Victoire par Alexis Simon Belle, en 1725, à Versailles, juste avant son départ.

Elle – 19.09.2013



Par Olivia de Lamberterie

La cour a ses raisons que la raison ne connaît point. Et Philippe d'Orléans, régent de France, a le cœur gangrené par la débauche et ses vapeurs d'alcool, le pouvoir et son bruissement de compliments. Voilà qu'en ce matin de 1721 une idée de génie surgit dans son esprit machiavélique et son bain qui tiédit. Le pouvoir, l'essayer, c'est l'adopter - vieille lune. Et le régent se verrait très bien en roi. Philippe 1er ? Philippe II ? Comment, par conséquent, retarder le moment où le petit roi Louis XV aura un héritier. Mieux, s'il meurt sans fils, par ici la couronne... Mais comme un malheur n'est jamais certain, mieux vaut s'organiser pour régner le plus longtemps possible. D'où l'idée de génie : marier Louis XV, 11 ans, à la fille de Philippe V, l'infante d'Espagne... qui n'a que 4 ans. Pas demain qu'elle mettra au monde un dauphin... A l'époque, on ne s'embarrasse ni d'âge ni de sentiment. Pour preuve, en échange, le régent est prêt à donner sa fille, mademoiselle de Montpensier, 12 ans, comme épouse au prince des Asturies, héritier du trône d'Espagne. Ce qui aura aussi l'avantage d'empêcher une nouvelle guerre entre la France et l'Espagne. " L'Echange des princesses " est un jeu d'enfants orchestré par des adultes. " Mais qui à cette époque a une enfance à revendiquer ? " interroge Chantal Thomas. L'enfance et l'adolescence sont des concepts qui n'ont pas encore été inventés. La faute à la faux. " A cause de cette faux monumentale suspendue au-dessus de soi, on ne perdait pas une minute. Il n'y avait pas de temps pour les incertitudes et les lents apprentissages. " Personne ne s'émeut de l'âge des fiancés, pas même les parents des princesses qui envoient leurs filles, sans ciller, dans un voyage interminable qui a toutes les chances de les tuer, en leur donnant l'ordre de tout oublier de leur famille et de leur passé. Avec l'art de rendre saillant chaque détail, Chantal Thomas conte les destins désastreux d'Anna Maria Victoria et Louise Elisabeth : princesses déboussolées, scrutées, mariées, déshabillées, exposées, vilipendées. Forcément décevantes, 4 ans et 12 ans... La plume de l'auteure des " Adieux à la reine " se fait empathique pour dépeindre la solitude insensée de ces enfants, mais acérée pour brocarder les acteurs de cet épisode si cruel. Finalement, on dévore ce roman comme un conte de fées. Il en possède tous les codes : deux enfants abandonnés par leurs parents (comme dans " Hansel et Gretel "), deux enfants échangés et livrés à un ogre (" Le Petit Poucet "), la cour, dont la mécanique effroyable va les broyer. Saint-Simon, " ambassadeur extraordinaire " de ces mariages, est ébaubi, nous aussi.



Rentrée littéraire 2013 - Chantal Thomas ou l'hommage aux petites princesses
Par Jason Wiels

Catherine Middleton, reine en puissance et mère du "royal baby", vit, paraît-il, un conte de fées. Fut pourtant un temps où devenir duchesse, princesse ou reine n'avait rien d'une partie de plaisir. Bien au contraire. Au XVIIIe siècle particulièrement, avoir le sang bleu n'est pas forcément synonyme de bonheur, surtout quand on naît femme. C'est ce que nous rappelle Chantal Thomas dans son dernier ouvrage, *L'échange des princesses*.
Monnaie d'échange

Voyez plutôt cette histoire croisée, et passée aux oubliettes, de ces deux filles de souverains : Anna Maria Victoria de Bourbon, l'infante espagnole d'à peine quatre ans, et la jeune Louise Elisabeth d'Orléans. Nous sommes en 1721, les puissances européennes sont encore épuisées par la guerre de succession d'Espagne. Les femmes, sources d'alliances potentielles par le sang, sont donc de précieuses "marchandises" qui se monnayent sur le marché des cours royales d'Europe. Or, après la mort de Louis XIV, le régent du royaume de France, Philippe d'Orléans, veut sceller la paix avec son voisin espagnol Philippe V. C'est décidé : sa fille, Louise Elisabeth d'Orléans, devra s'unir avec le prince des Asturies, futur monarque du royaume hispanique. Quant à Anna Maria Victoria de Bourbon, elle épousera le prince Louis XV, petit neveu du régent.
Réduites au statut de monnaies d'échange, réifiées quand le sexe fort est déifié, les jouvencelles sont sommées d'abandonner leur enfance plus vite que leurs poupées. À part une ou deux servantes dévouées, qui se soucie de leur bien-être ? Anna Maria Victoria, Louise Elisabeth : jeunes filles en fleur, elles finissent en pleurs, et pire encore... Chantal Thomas voulait redonner corps à cet épisode oublié, elle a donc mené l'enquête. Comme à son habitude, l'écrivain a enrichi son roman d'authentiques documents vieux de trois siècles, certains inédits. Chaque description, chaque dialogue rapporté semble si réel qu'on a vraiment l'impression de voyager et de vivre aux côtés des fillettes, cahotées d'un pays à l'autre. Et de perdre, avec elles, leurs illusions : une vie de princesse ? Non merci !